

**FNA 1421 -
Wan
l'iconoclaste**

Marice Limat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

MAURICE LIMAT

WÂN, L'ICONOCLASTE



MAURICE LIMAT

WÂN L'ICONOCLASTE

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR 6, rue Garancière - PARIS VIe

© 1985 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

ISBN : 2-265-03149-6

PREMIÈRE PARTIE

LE DERNIER DES HOGZ

CHAPITRE PREMIER

Les trois lunes rouges n'avaient jamais paru aussi proches de la surface de la planète.

Wân passait, malgré son jeune âge, pour un chasseur habile et, parallèlement, un guerrier des plus vaillants. Il n'en était pas moins vrai que ces astres, apparaissant, l'un d'entre eux surtout, de dimensions formidables, ne laissaient pas de l'inquiéter sérieusement.

Le sorcier du clan des Hogz, le sien, comme, d'ailleurs, assurait-on, ceux des clans voisins, avait prédit d'étranges choses. Un grand cataclysme se produirait, prévoyaient-ils, tous, quand une des trois lunes rejoindrait le monde. Car, pour ces peuples primitifs, leur planète dont ils ne savaient même pas que c'était une planète, c'était le monde. Leur tout.

Wân était parti à la chasse, loin du clan. En solitaire, comme cela lui plaisait souvent, laissant les autres, adultes ou adolescents, traquer le gibier en groupe.

Et il n'avait pas lieu de se plaindre. Il ramenait une très jolie brochette d'oww, ces oiseaux au vol lourd, généralement bien gras, bien dodus, qu'il avait abattus à coups de flèches. Quand il regagnerait la hutte familiale, Nar', sa mère, serait satisfaite, y voyant de quoi nourrir la nichée pendant plusieurs jours. Tôk, le père, hocherait simplement la tête. Avare de paroles (d'ailleurs les Hogz parlaient peu), il manifesterait ainsi qu'il était fier de son rejeton. Et Nim', sa sœur, Hiw et Sag, ses frères, bien que n'en disant pas plus, auraient des lumières dans le regard.

Les lunes rouges étaient immenses dans le ciel qui noircissait. Wân s'était attardé, pourchassant ses proies jusque vers les rives du Marais-qui-n'a-pas-de-bord. Qu'importait ! Ce ne serait pas la première fois qu'il rejoindrait le clan à la nuit.

Pourtant, une sourde inquiétude le rongerait. Ce cercle géant dont la pourpre luminescente s'accroissait avec la tombée des ténèbres lui faisait de plus en

plus peur.

Les deux autres astres étaient un peu en retrait, mais il y avait surtout ce disque sanglant... On distinguait très nettement son relief. Les sorciers disaient qu'il s'agissait d'un autre monde comportant, comme celui où vivait Wân, des monts et des plaines, des forêts et des étangs, des rivières et des falaises.

Wân, qui jusque-là n'avait jamais attaché beaucoup d'importance à ce qu'il jugeait des élucubrations de la part de ces vieux rabougris qu'étaient sorciers et sorcières, commençait à songer qu'ils n'avaient peut-être pas absolument tort.

La grande lune rouge était incroyablement rapprochée.

C'est alors que, dans la nuit, alors qu'il abaissait ses regards vers l'horizon où s'élevait le groupe de huttes du clan, il aperçut les lueurs.

Son cœur, crut-il, s'arrêtait de battre.

Ces brasiers... le clan... les huttes...

Eux ! Nar' sa mère et Tôk son père. Et la déjà si belle Nim' que convoitaient tous les garçons, et les frères, presque des enfants...

La gorge sèche, tremblant des pieds à la tête, non de crainte pour lui mais d'angoisse pour eux, il se pencha, prenant une position favorite des Hogz pour fournir une longue course et, oubliant les fatigues d'une grande journée de chasse, il fonça.

Il courut, courut longuement. Il ruisselait d'une sueur consécutive beaucoup moins à la chaleur de la nuit, cependant assez lourde, qu'à cette peur qui lui dévorait les entrailles. Qu'était-il arrivé?

Il le pressentait, il se refusait à le deviner, à le croire. Mais déjà sa conviction était établie. Le clan brûlait.

Ce qui signifiait une invasion des Hommes-des-Forêts, ces barbares, pillards, vivant dans un état voisin de celui de la bête, mais experts en rapines et crimes de toute sorte, au nom d'une divinité à eux symbolisée par un totem qu'ils plantaient chaque fois, après le pillage, sur les lieux de leurs forfaits. Ils vivaient à peu près en permanence en parasites, mais des parasites prédateurs et féroces, s'emparant des biens des clans organisés, tels que celui des Hogz.

Un petit bois cernait le clan. Wân, quasiment à bout de souffle, s'y engagea. Il claquait des dents : il avait peur de découvrir ce qu'inévitablement il allait découvrir.

Dissimulé dans un buisson, à cinquante pas des premières huttes lesquelles flambaient comme des torches, il vit...

L'horreur !

Tout de suite, il aperçut le totem et sut que ses intuitions ne l'avaient pas trompé. Il ne l'avait jamais vu mais on en parlait fréquemment comme de quelque animal redoutable et mythique, à cela près que ce n'était qu'une idole, dont les servants étaient les plus cruels parmi les humains.

Fasciné, comme figé sur place, Wân ne pouvait que contempler ce monstre, façonné dans une seule pièce de bois, haut à peu près comme deux tailles d'homme. Il représentait vaguement une créature difforme, au corps tourmenté, au faciès absolument hideux et grimaçant, véritable émanation d'un dieu féroce, ce qu'il fallait aux Hommes-des-Forêts.

Wân haletait. Il voyait le groupe des forcenés, vêtus de peaux de bêtes grossièrement assemblées, brandissant encore des haches rudimentaires, des lances de fabrication maladroite toutes armes maculées de sang. Hélas ! Ils savaient s'en servir et Wân, dans les lueurs dansantes de l'incendie, commençait à réaliser.

L'idole abominable était représentée les bras étendus. Et les mains, énormes, démesurées, supportaient chacune une chose que le jeune Hogz ne sut tout de suite identifier, obnubilé qu'il était dès le départ par la figure répugnante du dieu-monstre.

Tout à coup, il éprouva, une fois encore, un coup au cœur.

Et quel coup !

Ce que l'idole tenait sur ce qui figurait ses paumes, c'étaient des têtes humaines.

L'une, Wân la reconnut. Hiim, un des plus vieux mais aussi des plus habiles chasseurs parmi les Hogz. Quant à l'autre...

Il chancela et faillit tomber. La tête de Tôk, son propre père.

Wân sombra dans un état second. Tout tournait autour de lui et il éprouvait un vertige tel qu'il put se croire mort. Mort comme les siens, car il n'y avait plus à douter, les Hommes-des-Forêts, fidèles à leurs mœurs, à leur réputation, avaient détruit le clan Hogz, assassiné les survivants après une lutte dont Wân pouvait distinguer les traces. Plusieurs Hommes-des-Forêts portaient des blessures et il apercevait trois corps alignés. Trois de ces pirates qui avaient été tués par les Hogz, lors de l'investissement du clan.

Eperdu, le jeune homme cherchait du regard, i la horde de démons, quelques physionomies familières Il ne voyait malheureusement que ces brutes sanglantes, groupées autour d'un grand feu qui éclairait l'idole. Ce totem qu'ils emportaient toujours avec eux et qu'ils avaient coutume de planter provisoirement sur les ruines de leurs pillages, sur les cadavres de leurs victimes.

Wân balbutiait. Il prononçait les noms des siens. Et s'il fut horrifié plus encore, c'est qu'il découvrit sans surprise, scrutant le décor embrasé, après s'être faufilé un peu plus près en tournant autour du camp incendié, plusieurs corps féminins. Les malheureuses avaient été égorgées. Il y devina Nar' plus qu'il ne la reconnut.

Et il vit les petits frères, trucidés eux aussi avec d'autres enfants. Et ses cheveux se dressèrent quand il découvrit que les Hommes-des-Forêts, ivres de carnage, de sang, ivres aussi sans doute d'une boisson fermentée qu'ils tiraient des fruits d'un arbuste de leur domaine, se livraient, sans doute toujours en l'honneur de leur divinité, au plus affreux des jeux.

Ricanant, vociférant, crachant une joie impure, ils se succédaient autour de trois corps dénudés, qu'ils saillaient bestialement les uns après les autres. Trois très jeunes filles, que Wân ne connaissait que trop bien. Il s'appuya au tronc d'un arbre pour ne pas tomber.

Parmi elle, Nim', sa jeune sœur. La grâce du clan des Hogz. Ainsi que deux de ses compagnes, elle servait de jouet lubrique à des vampires qui faisaient refluer les frontières de l'immonde.

La respiration courte, hésitant sur la conduite à tenir, tenaillé par une impulsion qu'un reste de raison lui faisait refréner (à savoir se précipiter sur ce ramassis de sous-animaux), Wân garda un instant l'espoir que Nim' vivait encore, qu'il pourrait peut-être la sauver.

Mais si la pauvre enfant, comme ses compagnes en martyre, respirait encore, il y avait peu de chances pour qu'elle survécût à pareil traitement.

Wân redevenait lucide. Il pouvait, certes, se ruer en avant, défier les Hommes-des-Forêts, en abattre un ou deux avant de périr, ce qui lui paraissait inéluctable.

Mais une idée le traversait, tel un fer rougi à blanc : la vengeance !

Il sut, dès cet instant, qu'il se devait de survivre, d'en finir avec de pareilles horreurs, qu'il fallait mettre un terme aux crimes de cette tribu de forcenés.

Il fermait les yeux par instants pour ne pas voir la lamentable fin de Nim', succombant sous les assauts de ces abrutis en rut, d'autant plus déchaînés que l'odeur du sang, le meurtre, le feu, le culte grotesque et sacrilège de l'idole barbare surexcitaient leurs sens.

L'attention de Wân se détacha de ce spectacle dégradant, qui le glaçait jusqu'aux moelles. Et il regarda le totem.

Alors, levant son couteau de chasse, bien campé sur ses jambes, perdu dans l'ombre des fourrés face au brasier qui dévorait le camp, face à la horde vile et meurtrière, il lança :

— Qui que tu sois, dieu des féroces, toi qu'adorent de telles brutes, de pareils criminels, je jure d'en finir, non seulement avec les Hommes-des-Forêts, mais aussi avec toi. Toi qui les inspires ! Et partout, inlassablement, Wân te traquera ! Wân abattra tes servants ! Wân détruira ton image!... De toi, et d'eux, il ne restera rien, rien... J'en atteste les vrais dieux !

Les trois lunes jetaient leur éclat sanglant qui s'ajoutait étrangement aux tragiques lueurs de l'incendie...

CHAPITRE II

Les vrais dieux !

C'était, de la part de Wân, bien plus une formule habituelle chez les Hogz qu'un véritable élan mystique. Les Hogz n'avaient pas de culte bien établi. Ils croyaient, très vaguement, à des sortes de forces, de génies imprécis, hantant aussi bien les arbres que les sources, les nuages, la foudre. Et le soleil, ce grand astre bleuté qui régnait au cours des jours.

Les Hommes-des-Forêts, au contraire, avaient personnalisé leur divinité tutélaire. Ils l'appelaient le Grand Kmaz, s'appelant eux-mêmes les Kmaz. Et naturellement ils l'avaient conçu à leur image : féroce, sanguinaire, voleur...

Wân avait jeté l'invective mais il semblait, bien qu'il eût parlé tout haut, que les Hommes-des-Forêts ne l'aient pas entendu, occupés qu'ils étaient par l'orgie sanglante.

Bientôt, les viols devaient finir et Wân, qui continuait à observer, la rage au cœur, comprit avec épouvante la vraie raison de pareil arrêt : les victimes avaient rendu le dernier soupir.

Il vit alors une des brutes commencer à exécuter des gestes démesurés, prendre des attitudes de grotesque adoration devant l'idole. Il réalisa aisément qu'il s'agissait de rendre hommage au monstre hypothétique qui avait permis à son peuple une aussi brillante victoire sur un clan des plus pacifiques.

D'autres Kmaz jetaient des branchages dans le feu central, ce qui en augmentait l'intensité. Et soudain, celui qui devait faire office de sorcier reçut, des mains de deux de ses congénères, un corps gracile mais pantelant. Wân vit cela et ses cheveux se hérissèrent.

C'était le corps de Nim'. La pauvre enfant avait rendu son âme, sans doute à un dieu préférable au Grand Kmaz. Et le hideux personnage saisissant ce qui restait de Nim' et qui ne devait guère peser, l'éleva au-dessus de sa tête, face

au totem. Il vociféra un instant, dans cette position ce qui devait être une invocation puis, se retournant il précipita les restes de Nim' dans le brasier.

Une clameur monta de la horde. Maintenant, les Hommes-des-Forêts se passaient de main en main des sortes de coupes faites d'écorce et buvaient leur alcool végétal favori. Repus, satisfaits, ivres de sang, de stupre, de fureur...

Son geste accompli, le sorcier revint encore vers l'idole et recommença ses simagrées.

La flèche siffla et vint se planter directement dans la nuque de l'horrible shaman.

D'un seul coup, la bande maudite fut dégrisée. Un très court instant les Kmaz parurent frappés de stupeur voyant leur officiant qui, foudroyé, chancelait, faisait quelques pas en arrière, titubant à mort.

Il vint, tombant brusquement, basculer dans le brasier auprès du malheureux corps de la pauvre Nim'.

Alors, un barbare un peu moins stupide que les autres commença à comprendre. Il brandit une lance en hurlant des imprécations, en montrant la direction d'où la flèche avait jailli, là où se tenait Wân, un instant encore auparavant. Mais, déjà, le jeune homme fonçait à travers les buissons. Il avait commencé à accomplir son plan en abattant le sorcier. Il lui fallait fuir, les Hommes-des-Forêts devant sans plus de retard se lancer à la poursuite du coupable.

Wân courait éperdument, penché en avant selon l'attitude accoutumée de ceux de son clan. Ce clan dont il avait de bonnes raisons de supposer qu'il était le dernier survivant. Il entendait les hurlements des Hommes-des-Forêts qui se jetaient aveuglément à sa poursuite. Ils poussaient leur cri de guerre et, dénués d'imagination comme ils l'étaient, se bornaient à éructer « Kmaz ! Kmaz ! » sur des tons variés, modulés par ces gorges frustes, grossières.

La nuit favorisait la fuite de Wân. Et aussi l'épaisseur des taillis. Par instants seulement, une flaque de lumière rougeâtre tombait, émanant d'une des lunes qui dominaient et envahissaient le firmament. Mais tout de suite Wân se faufilait dans les buissons et, souple, rapide, subtil tel un reptile, il disparaissait de nouveau dans les ténèbres du bois. Lequel, malheureusement, n'était que médiocrement étendu et n'offrirait pas interminablement un asile propice.

Il sentait les Kmaz qui se rapprochaient, eux aussi ayant l'habitude de ces

randonnées, de ces traques nocturnes. Il crut un instant les avoir distancés, se fourrant toujours entre les troncs, au travers des buissons, lorsqu'il se sentit saisi à la cheville. Il tira et fit une bien vilaine grimace tant la douleur fut aiguë. Il venait d'être saisi par une ronce perfide, et d'autant plus redoutable qu'elle était parsemée d'épines acérées. Ce qui déchirait le pied et le mollet du premier des Hogz.

Il voulut tirer mais la ronce résistait. Il se débarrassa de son arc qui l'encombrait et sortit son couteau de chasse. Il se pencha et, à tâtons, entreprit de couper la ronce traîtresse.

Malheureusement, dans le mouvement, il sentit une autre ronce qui enserrait son cou et, là aussi, le déchirait de ses épines. Wân ne put retenir un cri de rage, de fureur. Il se débattait mais plus il luttait et plus les lianes paraissaient resserrer leur étreinte.

Au moment où il finissait par en trancher une, celle qui l'étranglait à demi en déchiquetant sa chair, il vit surgir, tout près de lui, la lourde silhouette d'un Homme-des-Forêts.

Son cri rageur avait éveillé l'attention du barbare, qui n'avait guère eu de peine à le situer.

On entendit un gros rire épais et vulgaire tandis que la brute se rapprochait. Wân, encore maintenu par la cheville, vit l'énorme masse enrobée d'une peau de fauve qui avançait. Il ne réfléchit même pas et lança son couteau, juste au moment où le Kmaz hurlait à l'intention de ses congénères qu'il venait de rejoindre celui qui avait assassiné leur sorcier.

Et puis cela devait aller très vite. L'agresseur avait reçu le couteau en pleine poitrine. Il saignait abondamment et sa blessure devait être profonde. Il crachait des sons heurtés, rauques. Des injures sans doute. Des menaces à l'égard de celui qui venait ainsi de le frapper. Mais les autres arrivaient, alertés par cet appel que Wân n'avait pas réussi à stopper à temps.

La horde fut sur lui. Il se débattit, ne parvenant qu'à se déchirer un peu plus aux ronces qui maintenant, comme vivantes, formaient autour de lui et sur lui un véritable réseau. Mais les Kmaz n'en avaient cure. Ils arrachèrent sans douceur Wân au piège végétal et, tandis que deux d'entre eux soutenaient le blessé, ils l'emportèrent...

Wân, dans un cauchemar, après avoir été rudement transbahuté jusqu'aux ruines flambantes du clan des Hogz, se revit devant l'idole.

Le bûcher avait été réalimenté et de grandes flammes montaient. Il pensa que les Kmaz allaient le précipiter dans le brasier. Il n'en fut rien et ils lui réservaient un autre sort.

Le sorcier ayant terminé sa carrière de simili-thaumaturge, un grand gaillard velu et poilu, un des chefs sans doute, prit sa place et invoqua longuement le Grand Kmaz, imitant les contorsions et les vociférations du disparu. Pendant ce temps quatre Hommes-des-Forêts maintenaient Wân, ainsi littéralement écartelé, après qu'ils lui eussent arraché la tunique de cuir qui le vêtait.

Wân, dans cette position, étendu qu'il était sur une pierre relativement plate, avait peine à voir ce qui se passait. Il y parvenait de façon relative en se tordant le cou. Il ne pouvait guère se permettre d'autre mouvement, les Kmaz le tenant solidement.

Il vit le pseudo-prêtre venir vers lui, un énorme couteau à la main. On allait l'égorger proprement sans doute, l'écorcher peut-être.

Mais deux autres barbares s'approchaient. Ils amenaient de ces coupes d'écorce dans lesquelles ils savouraient leur breuvage végétal.

Et Wân, sentant un frisson parcourir tout son pauvre corps meurtri, comprit, au comble de l'horreur.

Les Kmaz allaient le saigner. Pour boire son sang.

C'était une de leurs coutumes. Le vampirisme.

Jeune, vigoureux, ardent, comment Wân eût-il pu accepter passivement un aussi triste sort ? La vie flambait en lui en dépit du drame qu'il traversait, de la fin horrible des siens. Aussi se tordait-il entre les poignes des quatre Hommes-des-Forêts. Vainement d'ailleurs et les contractions de son corps ne servaient pas à grand-chose.

Il avait moins peur de la mort en elle-même que des modalités qui l'entouraient et le fait de se voir vidé de son sang au profit de pareils monstres l'emplissait d'un dégoût qui surpassait l'épouvante.

Mais, bien qu'il continuât à tenter une libération qui s'avérait impossible, il voulut au moins ne pas voir. Echapper à la vision abominable du sacrificateur qui s'apprêtait à son avilissant office.

Il ferma les yeux, se crispant au maximum. Ainsi, sous ses paupières closes,

il ne pouvait échapper à la lumière rouge émanant des lunes dominantes, triomphant maintenant que l'incendie commençait à diminuer d'intensité.

Wân attendait le coup de couteau fatal. C'est alors que, précisément sur l'écran de pourpre qui pénétrait dans ses yeux il « vit » nettement une ombre noire qui passait. Revenait et revenait encore.

Et les Hommes-des-Forêts devaient avoir vu, eux aussi. Car il sembla à Wân que leur étreinte se relâchait. Très légèrement sans doute mais attestant un sentiment de surprise, qui devait subitement dérouter les barbares.

Naturellement, Wân ouvrit les yeux tandis que résonnaient à ses oreilles des hurlements émanant, non seulement de l'officiant et de ses sinistres assesseurs, mais aussi de toute la horde.

— Kmaz !... Kmaz ! !...

Décidément relâché, Wân se souleva. Il était vrai qu'on ne le tenait plus et que tous les Hommes-des-Forêts se prosternaient en hurlant leur éternel « Kmaz ! Kmaz ! » Et Wân vit l'énorme animal volant lourdement au-dessus du clan incendié.

Il comprit, lui, tout de suite. Peut-être les Kmaz, habitant une région boisée et touffue, ignoraient-ils cette race de gigantesques sauriens vivant dans les rochers près du marais-qui-n'a-pas-de-bord, et dont les ailes membraneuses, formant une sorte de large éventail, leur permettaient de s'envoler et d'évoluer lentement. Dans leur stupidité superstitieuse, ils avaient cru que leur dieu sanglant se manifestait, attiré par le carnage, par le stupre, pour venir finalement assister au supplice de Wân.

Lequel Wân comprit au moins une chose : c'est que l'équivoque ne durerait pas longtemps et que le terrible monstre tournoyant en surplomb serait promptement démasqué. Et les Kmaz tenteraient alors de repousser ses assauts. On voyait très rarement les viik, ainsi les appelait-on dans les clans.

Mais on les savait redoutables. De la taille d'un homme quant au corps squameux, avec une tête reptilienne, une denture formidable, huit pattes griffues reliées deux par deux par ce qui servait d'ailerons, et une longue queue incroyablement flexible et serpentine aussi redoutable que tous les organes extérieurs de ce démon.

Wân s'était dressé sur la pierre qui avait été choisie pour servir de grossier autel en vue du rite sanglant. Ses bourreaux étaient encore en génuflexions et

en vociférations. Wân regardait éperdument autour de lui. Le viik émettait un sifflement suraigu, qui avait engendré l'onomatopée approximative dont l'avaient baptisé les Hogz. Et il passait et repassait sur les trois faces immenses des astres nocturnes, masse sombre dont les écailles luisaient sinistrement sur ce fond d'impérieux écarlate.

Soudain un Kmaz releva la tête. Un autre. Puis un autre. Et tous les autres. Ils regardaient. Et leurs cerveaux de minus commençaient à admettre vaguement qu'il ne s'agissait nullement d'une intervention divine, mais bel et bien d'un animal d'un genre inconnu pour eux, mais qui paraissait des plus redoutables.

Ils se souciaient peu de Wân pour l'instant. Wân nu, totalement désarmé, et qui cherchait un chemin de fuite.

Il s'élança soudain. N'alla pas loin. Il sentit littéralement tomber sur lui la masse écailleuse, se vit enveloppé des larges palmes membraneuses qui étaient les membres sustentateurs du viik. Deux serres puissantes, celles d'avant, se refermaient sur lui, pauvre petit être fragile dans pareille étreinte.

Le viik avait à peine touché le sol, s'était rué sur Wân, très visible dans sa nudité claire qui tranchait avec les formes lourdes et couvertes de fourrure des Hommes-des-Forêts. Déjà plusieurs de ces Kmaz réagissaient et, lances, couteaux, haches au poing, tentaient de se jeter sur lui. Il leur fallait un certain courage mais peut-être aussi avaient-ils le souci de lui disputer leur victime, qu'il était en train de leur arracher.

Mal leur en prit. L'un d'eux fut broyé par les mâchoires géantes tandis que deux autres, frappés, l'un par l'aile-palme dont les bords comportaient des arêtes aiguës, l'autre par la longue queue formant un terrible fouet, allèrent mordre la poussière. Ce qui fit refluer les autres.

Ils étaient trop proches du monstre pour tenter de le cribler de flèches et ces trois blessés, en piteux état, leur donnaient déjà à réfléchir. Mais il reprenait son vol.

Les Hommes-des-Forêts déclenchèrent alors un tir de flèches et de pierres. Un peu tard. Le viik s'élevait au-dessus des ruines fumantes du clan des Hogz. Les Kmaz le virent un instant auréolé de la lumière rouge, échappant à leur attaque. Et avec sa proie, il se perdit dans la nuit.

CHAPITRE III

L'aube pointait. Les premières lueurs bleutées glissaient sur l'étendue des plaines, des étangs, des collines et des forêts.

Le viik continuait son vol lourd, regagnant son aire, là-bas, sur le littoral du Marais-qui-n'a-pas-de-bord, ainsi nommé par les Hogz et les autres clans, lesquels, face à la mer dont ils ne peuvent distinguer les limites, arrivent aisément à la croire infinie.

Dans le jour naissant, ce jour qui s'annonçait délicieux, avec une température encore fraîche mais qui s'adoucirait rapidement après que les brumes légères se soient évaporées, ce jour qui répandrait sur la planète sa lumière d'or bleuté émanant du soleil azur, les humains et les animaux voyaient passer, avec un serrement de cœur, le grand saurien volant et apercevaient la victime, la proie que le démon tenait entre ses griffes antérieures.

Wân était à demi conscient. Il lui semblait qu'il évoluait en plein cauchemar et s'interrogeait, dans la mesure où il lui était encore donné de réfléchir, à sa triste situation.

Il avait été littéralement submergé par l'avalanche des événements, par ce qui constituait une série de malheurs. La fin du clan, la mort horrible de ses parents et de ses frères avec tous les autres, le martyre de Nim' et finalement la traque qui s'était terminée si peu glorieusement pour lui, l'autel des sacrifices improvisé, et l'intervention du viik, tout cela se brouillait dans sa cervelle.

De plus, il souffrait de ses blessures. Les griffes du viik lui entraient dans la chair. Il saignait, non seulement à cause de cela, mais aussi par les multiples égratignures qu'il avait subies en courant dans La jungle. Sans préjudice des coups des Hommes-des-Forêts qui ne l'avaient pas ménagé.

Dans une position des plus incommodes, suspendu aux serres du monstre, saisi en permanence de vertige, le sang à la tête et le corps meurtri, le pauvre

garçon se sentait piteux et ne se faisait plus guère d'illusions sur son avenir.

Le viik, dont la réputation n'était plus à faire, l'emmenait jusqu'à son repaire pour le dévorer à son aise, voire éventuellement le donner en pâture à sa progéniture.

Il souhaitait la mort. Il ne pouvait plus supporter ce reste de vie qui l'animait encore.

Il avait tenté à plusieurs reprises, en se démanchant le cou, de distinguer le paysage, savoir où le conduisait ce vol infernal.

En vain ! Il voyait vaguement défiler divers accidents de terrain, parfois il entrevoyait des humains mais nul ne se risquait à attaquer le monstre volant, même pour tenter de libérer sa proie humaine, cependant bien visible.

Le soleil bleu apparaissait, jetait ses premières flèches dorées frangées de cet azur qui donnait à la planète un aspect enchanteur.

Et dans la féerie matinale, un drame se jouait, en survol.

Les lunes étaient presque totalement occultées sur l'horizon. Leur éclat, si vif dans la nuit, était très fortement atténué et ces astres, maîtres des ténèbres, s'inclinaient devant l'étoile souveraine.

Wân s'aperçut que le vent fraîchissait, devenait plus vif et apportait des effluves particuliers, qu'il reconnut tout de suite.

La mer était proche. Etait-ce donc là que le viik l'emportait ? Wân pensa que ses derniers instants étaient comptés.

Il vit, toujours dans ce rêve sombre et malsain au sein duquel il était plongé depuis des temps et des temps, les hautes falaises rocheuses. Au-delà, c'était le Marais-qui-n'a-pas-de-bord. Wân pensa bizarrement que le reptile ailé, dont on ne savait pas grand-chose, hantait peut-être les profondeurs du marais.

Mais, alors que le viik se rapprochait de ces terrains accidentés et hérissés de roc aigus, sa victime se rendit compte que le monstre donnait des signes de nervosité.

Cela se sentait aux crispations des griffes, ce qui occasionnait des souffrances supplémentaires pour Wân. Et aussi au sifflement caractéristique de l'animal, sur un mode indiquant évidemment la colère.

Dans sa situation, il était bien difficile de voir ce qui se préparait mais bientôt le viik commença, au grand dam de Wân, à exécuter des virevoltes, des plongées suivies de remontées immédiates, de véritables arabesques en vol. Wân, plus secoué que jamais, saignant lamentablement, distingua le vol des rapaces qui entourait le viik.

Des varoww. Volatiles voisins de ces oww dodus qui faisaient le régal de la tribu Hogz, mais infiniment plus belliqueux, surtout en groupe. Et Wân devina encore la raison de cette attaque contre un adversaire aussi redoutable.

Lui-même. Il était l'enjeu du combat qui s'ébauchait. Parce que les varoww l'avaient aperçu et qu'il leur semblait une pitance de choix. Si les humains appréciaient leur chair, ils leur rendaient aisément la pareille.

Pendant un long moment, Wân, totalement abasourdi, perdu dans un vertige terrifiant, suivit vaguement l'engagement. Les waroww se précipitaient, au nombre peut-être d'une centaine et formaient un véritable nuage empenné autour du saurien volant.

Mais ce dernier leur donnait du fil à retordre. Il en happait quelques-uns dans ses mandibules formidables et la suite était rapide. Ses ailes aux arêtes aiguës déchiquetaient les rapaces et la queue serpentine, fouettant l'air, multipliait les victimes.

C'était en plein ciel un tourbillon de plumes et de gouttes de sang. De giclées aussi parfois quand les formidables mandibules fracassaient littéralement un des waroww.

Les rapaces n'avaient pas grande prise, en dépit de leurs becs crochus et acérés et de leurs serres puissantes, contre le corps de l'énorme saurien volant qui était couvert d'écaillés. Mais, assez stupidement, ils visaient sa proie, en l'occurrence le pauvre Wân qui n'en pouvait mais et était à demi évanoui, en marge de cette bataille aérienne dont il était curieusement l'enjeu.

Et pendant ce temps, au sol, il y avait quelqu'un qui observait, qui suivait avec passion le déroulement du duel fantastique.

Ce quelqu'un était isolé, juché sur un paâz, un de ces quadrupèdes au pelage moucheté, aux longues jambes fines, capables d'atteindre en course des vitesses exceptionnelles et qui constituaient d'appréciables montures pour qui savait les dompter.

Quand le viik fut enfin vainqueur, quand les derniers waroww, comprenant que leur assaut ne servait à rien et que plus de la moitié d'entre eux s'étaient

lamentablement effondrés, que les corps palpitants ou définitivement inertes devaient parsemer le terrain après des chutes sans pardon, le cavalier eut un étrange sourire de satisfaction.

Son œil aigu avait parfaitement suivi le combat, identifié la proie du monstre pour un homme, et il s'était diverti de la déroute des rapaces.

Et le paâz ne tarda pas à se lancer dans une folle chevauchée suivant la direction que le viiz empruntait, soit vers le Marais-qui-n'a-pas-de-bord, tout proche, derrière le formidable rempart formé par la chaîne des falaises.

Le vol lourd du saurien permettait de ne pas perdre sa trace et bientôt monture et cavalier s'engageaient dans des sentiers naturels fort périlleux, se faufilaient entre les roches, sautaient des crevasses, contournaient des massifs. A une ou deux reprises, le cavalier aperçut des sortes de nids, dans les anfractuosités du roc ou sur des promontoires escarpés. Les repaires des viiz, mais celui qu'il traquait n'était sans doute pas encore atteint.

Un roulement de tonnerre fit lever les yeux au cavalier. Cela s'était produit à plusieurs reprises. Les orages, d'ailleurs, devenaient fréquents depuis quelque temps, ce qui inquiétait les populations. D'autant que le terrain avait tendance à trembler légèrement. Les séismes étant rares, on les redoutait d'autant plus.

Mais le viiz parvenait à son but, Il s'agissait d'un piton aigu ou presque, s'élevant directement dans les eaux, à distance de trois sauts de paâz de la falaise proprement dite. Ainsi le viiz était rigoureusement protégé, son domaine étant pratiquement inaccessible.

Le nid, un amas de branchages, était posé directement sur le sommet, contre l'aiguille capitale. Le viiz descendit lourdement et déposa enfin sa victime au fond du nid. Wân avait perdu connaissance depuis un bon moment. Ses jambes dépassaient des branches et pendaient dans le vide.

Le viiz, lui, prenait ses aises, récupérant tout naturellement après cette longue randonnée.

Et c'est alors que le monstre vit l'ennemi.

Le cavalier venait de parvenir à un sommet de la falaise et, descendant de sa monture, avançait à l'extrême bord, ce qui l'amenait face au piton supportant le repaire du grand lézard volant.

Vision qui stimula le démon ailé. Oubliant sa fatigue et — fort

heureusement — oubliant pour un instant sa proie, il se cabra et darda ses yeux glauques et vipérins vers l'intrus.

L'intrus qui se tenait très droit, une lance à la main.

Le sifflement de colère du viiz éclata, mais ne parut nullement impressionner l'arrivant. L'attitude ramassée du viiz indiquait clairement qu'il allait se préparer à bondir, à franchir d'un court élan le gouffre qui séparait le piton de la falaise proprement dite. Son système d'ailerons le lui permettrait d'autant plus.

La gueule immense s'ouvrit, menaçante. C'est ce que devait attendre le cavalier.

Il leva et lança promptement son arme et, javelot à l'incroyable précision, elle alla se ficher dans le palais du monstre, entre les dents acérées.

Si puissamment que la pointe pénétra profondément, si profondément même qu'elle dut atteindre le cerveau, d'ailleurs réduit, du grand hybride.

De terribles spasmes agitèrent la bête, frappée à mort, et qui se tordait sur son aire. Les secousses faillirent bien précipiter Wân dans le vide. Il fut violemment tiré de sa torpeur, tenta de se redresser en dépit de son corps moulu de traumatismes et saignant encore.

Ahuri, il vit, tout contre lui, le viiz qui se tétanisait dans les contractions de l'agonie. Il se cramponna comme il le put aux branchages, aux aspérités de la pierre, pour ne pas être heurté de telle sorte qu'il eût perdu l'équilibre.

Voyant le javelot qui blessait son ennemi, ce sang rougeâtre et visqueux qui coulait et l'éclaboussait, il chercha du regard le responsable.

C'est ainsi qu'il aperçut le chasseur qui venait de réussir pareil coup de maître.

Et l'inconnu lui cria, dans l'idiome utilisé par toutes les tribus de la contrée, à quelques variantes près :

— Pousse-le ! Fais-le tomber ! Il est à bout !

Wân se mit debout péniblement, du moins dans la mesure où il était loisible de se tenir sur ses pieds en un lieu semblable, puis,

saisissant la plus grosse branche qu'il put trouver dans le conglomérat constituant le nid, il s'arc-bouta de son mieux, appuya le bout de bois contre le flanc du monstre qui palpait et était parcouru de spasmes terrifiants.

— Courage ! Tu vas y arriver ! lui cria le vainqueur du viiz.

Wân serra les dents, banda ses muscles. Il ruisselait de sueur et dut s'acharner. Finalement, un dernier soubresaut du démon lui favorisa la poussée définitive. Entraînant une partie de ce qui constituait le nid, la bête immonde glissa et dégringola dans les eaux du Marais-qui-n'a-pas-de-bord.

Wân demeurait debout, abasourdi, ne sachant trop ce qui arrivait. Il s'attendait à être déchiqueté par les griffes et la gueule du viiz, et la chance tournait subitement.

— Viens me rejoindre ! cria le chasseur.

Le jeune homme eut un geste d'impuissance. Comment franchir ce passage ? Entre la base du piton et celui de la falaise, les vagues bouillonnaient. Un vent assez vif soufflait d'ailleurs ce qui, avec les manifestations du tonnerre, voire quelques éclairs, indiquait la proximité de l'orage.

— Plonge ! cria le cavalier. Je te récupérerai !

Sans attendre la réponse, il enfourchait le paâz et

Wân le vit par instants passer entre les rocs, emprunter un cheminement façonné par la nature, de façon à rejoindre rapidement une sorte de plage étroite située face au piton.

Le corps du monstre flottait et il s'agitait encore. L'agonie était interminable et les eaux se teintaient de pourpre.

Alors, n'hésitant plus, risquant le tout pour le tout, Wân aspira une longue goulée d'air et, de dix fois la hauteur d'un homme, il piqua une tête dans les flots.

CHAPITRE IV

Elle s'appelait Ka'ï. Dès les premiers instants suivant la fin du viiz, il avait parfaitement vu qu'il s'agissait d'une femme. Wân n'en avait été qu'à demi surpris. Déjà éloigné de ce qui avait été son clan, il rencontrait une représentante d'une race dont la réputation s'étendait assez loin. Un clan composé uniquement de femmes et qui passaient pour de redoutables guerrières. On disait aussi beaucoup de choses sur leur compte.

Wân, dont les territoires de chasse avaient toujours été relativement limités, ne les connaissait que par des récits que, comme toujours, il estimait quelque peu légendaires.

En la circonstance, il avait pu apprécier.

Si elles étaient toutes de cet acabit...

Son sauvetage s'était déroulé promptement. Quelque peu étourdi par la chute dans les ondes, encore meurtri physiquement et mentalement par ses aventures, il avait réussi à se maintenir en surface en attendant le salut.

L'amazone n'avait pas tardé à surgir sur la plage. Montée sur son paâz, elle avait poussé le coursier dans les flots, où il nageait d'ailleurs parfaitement. Ainsi elle s'était rapprochée du rescapé, l'avait aidé à se hisser devant elle à califourchon puis, poussant l'animal, elle avait regagné le rivage et avait alors commencé une longue chevauchée.

Wân était perdu dans une semi-torpeur. Toutefois il avait conscience de survivre et c'était l'essentiel.

Non seulement pour lui-même au nom de l'instinct de conservation et aussi de cette ardeur de vivre inhérente à son âge, mais encore parce que, nébuleusement, il songeait toujours à son serment.

Venger les Hogz ! En finir avec l'idole ! Avec le Grand Kmaz !

Et toutes les idoles ! Et tous ces cultes barbares et cruels, anti-humains, ne convenant qu'à des peuplades sauvages et incultes.

Tandis qu'ils galopaient, le ciel s'était couvert et la jolie lumière bleutée et dorée s'estompait. De lourds nuages passaient et le tonnerre grondait au loin. Il y avait même eu une violente averse, assez courte mais caractéristique d'orage.

Et à plusieurs reprises, se laissant emporter passivement par son étrange sauveur, il avait eu l'impression que le pâaz se cabrait, ou faisait des faux pas, ce qui était rare chez les sujets de cette espèce.

L'amazone avait grondé quelque chose ressemblant à un juron.

Et Wân avait cru comprendre que le sol tremblait, phénomène qui s'était fréquemment produit dans la région depuis un temps.

Par la suite, il y avait une curieuse période de béatitude. On l'avait lavé, soigné, désaltéré, rassasié. On avait étendu sur ses plaies des pommades faites de ces herbes broyées que seules savent récolter les sorcières.

Il avait été rapidement guéri, en deux ou trois jours. Ce qui lui avait permis d'apprécier le lieu bizarre ou il échouait.

Kaï semblait avoir gagné la considération de celles du clan (car il ne s'y trouvait rigoureusement que des femmes) par le fait même d'avoir ramené Wân.

Sa surprise avait été totale en découvrant que les légendes peuvent avoir un fondement sérieux.

Rien que des femmes, de la petite fille à la plus vieille. Aucun mâle nulle part ! Une société reposant totalement sur la gent féminine. Ce qui pouvait bien dérouter un garçon simple tel que Wân. C'était sa troisième nuit au clan des Amazones, les Yells, ainsi s'appelaient-elles entre elles.

Jusque-là, Wân, choyé par des mains douces et efficaces, avait pu se reposer, vivre dans une paix lénifiante contrastant avec les moments particulièrement mouvementés de ces derniers jours.

Il somnolait déjà sur une sorte de matelas de feuilles sèches enrobées d'un tissu fait de fibres végétales.

Une petite lampe restait allumée. Une minuscule jarre de terre cuite où une mèche trempait dans un liquide gras. Une courte flamme jaunâtre dansait.

Wân songeait.

Les orages s'étaient multipliés mais, se trouvant si bien aux mains de ces surprenantes créatures, il s'était laissé vivre sans trop se préoccuper des déroulements météorologiques.

Même si, ce qui était encore survenu, ils s'accompagnaient à certains moments de quelques vibrations du sol. Il avait d'ailleurs remarqué que cela ne laissait pas d'inquiéter les Amazones.

Il se posait des questions : jusqu'à quand durerait cette vie si agréable ? Ce n'était sans doute nullement définitif et les étonnantes créatures vivant en communauté hors nature attendaient sans doute quelque chose de précis de sa part.

Pas un homme au clan !

Les sacrifiait-on rituellement devant l'idole ? Car il y avait une idole et Wân, ulcéré en la découvrant, s'était bien gardé de confier à ses hôtes ses sentiments en ce qui concernait les dieux, génies, puissances et autres entités réputées supérieures aux humains.

Déjà, il songeait qu'il l'abattrait. Car, il fallait l'avouer, quelle idole étonnante ! Elle n'avait rien de commun avec celles qu'il avait pu voir dans divers clans, Ni surtout l'immonde Kmaz.

Les Hogz n'avaient jamais songé à représenter les forces qu'ils se contentaient de révéler assez mollement. Et Wân, qui sentait plus que jamais en lui des fureurs d'iconoclaste, s'endormait en évoquant la stupéfiante figure se dressant au centre du camp.

Un amas de pierres assez adroitement assemblées et ciselées par des mains plus de bonne volonté que réellement adroites et douées artistiquement. Toutefois, on voyait parfaitement ce que cela évoquait.

Une figure féminine. Nue. Lourde (mais elles l'étaient toutes quelque peu). Tout de même identifiable sans le moindre détour.

Comme l'était ce qui complétait le groupe. Car il s'agissait en fait d'un groupe.

La femme — l'Amazone divinisée très certainement — se dressait triomphante, tenant sous son pied vainqueur... une représentation masculine.

Symbole évident chez les Amazones. Elles méprisaient donc l'homme, elles le haïssaient.

Bien qu'il fût dans un demi-sommeil, Wân réfléchissait quelque peu. Le cas de ces Amazones posait un certain nombre de problèmes.

Il y avait des enfants. Des filles, uniquement des filles, mais...

Il n'en était pas moins vrai que ces fillettes devaient avoir eu des pères. Où les recrutait-on ?

Et surtout — ce qui ne laissait pas d'inquiéter sourdement Wân — qu'en faisait-on, une fois le devoir géniteur accompli ?

La petite flamme jetait ses lueurs dansantes, assez vagues. Ce qui tenait lieu de porte demeurant ouvert, Wân, entre ses paupières mi-closes, voyait la nuit qui s'étendait. Une nuit qui promettait d'être tourmentée.

La lumière pourpre des trois lunes était brouillée par de multiples passages nuageux. Des rafales soufflaient par instants. Surtout, indépendamment de ces manifestations atmosphériques, il sentait, de façon assez faible mais tout de même caractéristique, le sol qui vibrait sensiblement.

Il s'interrogeait et le sommeil, le vrai sommeil, le repos profond, le fuyait encore.

Des enfants ? Elles conservaient seulement les filles pour grossir leurs rangs, pour perpétuer la race amazonienne ? Soit, se disait Wân. Mais quand il naît un garçon, quel est son sort ?

Et comme il avait pu apprécier le côté farouche de cette tribu de guerrières, il se disait que le pire était possible.

D'ailleurs il ne pouvait se détacher d'une image qui l'obsédait, quelles que fussent ses pensées. Celle de l'idole. Un totem qu'il détestait déjà de tout son cœur.

L'irruption de Kai le tira de ses préoccupations.

Elle lui souhaita le bonsoir, s'approcha de sa couche. C'était la première fois

que cela se produisait et Wân songea que les instants de passivité charmante se terminaient. Que celle qui l'avait sauvé — dans quel dessein ? — allait venir lui demander le prix de son exploit.

— J'espère, fit l'amazone, que tu es satisfait de ton séjour parmi nous...

— Comment ne serais-je pas reconnaissant aux Yells et à toi en particulier, Kaï ?

— Tu m'en vois très heureuse. Je ne me suis certainement pas trompée en t'estimant... C'est d'ailleurs l'avis des plus sages de mes compagnes.

Des mots qui, jusque-là, ne voulaient pas dire grand-chose.

Par la suite, il n'y eut plus guère de mots.

Délibérément, dans la clarté diffuse de la lampe de terre cuite, Kaï se dévêtit. Il la vit nue pour la première fois. Elle était belle, c'était indéniable, bien que quelque peu masculine. Mais cette lumière relative, émanant à la fois de la petite lampe et, venant du dehors, de ces lumières nocturnes tombant des astres, mettait en valeur ses formes pleines (un peu trop). Il pouvait la trouver exagérément musclée mais après tout, il s'agissait d'une guerrière.

Femme, qu'on le voulût ou non. Belle statue de chair de laquelle jaillissait un parfum voluptueux auquel Wân ne se sentait nullement insensible.

Il était troublé et il y avait de quoi. Sans façons, Kaï s'installa près de lui, sur le matelas de feuilles sèches. Wân devait admettre qu'il ne s'était pas attendu à cela. Mais il était jeune et viril et les filles Hogz n'avaient pas été cruelles avec lui.

Il ne lui fallut pas longtemps pour réagir dans le sens où le souhaitait visiblement Kaï. Il frémit à son contact et ne chercha plus longuement à se perdre en vaines tergiversations.

Kaï était vibrante, sensuelle. Experte aussi en caresses précises. Wân, accoutumé à ses congénères du clan Hogz, assez naïves et peu raffinées, découvrait des plaisirs ignorés. Elle paraissait s'amuser de sa fougue, de ses élans...

Une étreinte violente les rejeta l'un près de l'autre, étendus, reprenant leur souffle.

Il eût volontiers récidivé, mais elle se levait. Il voulut la retenir, elle souffla :

— Je reviens !

Il eut la discrétion de ne pas insister, remarqua seulement qu'en quittant la hutte elle éteignait la lampe.

Un instant après, il vit la forme féminine dans l'ombre. Et tout naturellement, il l'étreignit avec fougue quand elle s'étendit auprès de lui.

Il trouva, cette fois, d'autres sensations. Confusément, il se demandait pourquoi elle semblait, en si peu de temps, avoir modifié sa tactique amoureuse.

Il se le redemanda un peu après, quand elle quitta de nouveau la couche de volupté.

Wân était comblé mais sa force juvénile lui redonnait des ardeurs et il souhaita vivement le retour de Kaï.

Ce qui ne tarda pas. Il faisait de plus en plus noir. Plus de lumière dans la hutte, et au-dehors le ciel devait être totalement couvert de nuées. Les lunes n'éclairaient plus.

L'orage grondait. La pluie se manifesta vigoureusement. Le bruit du tonnerre se rapprochait dangereusement. Il sembla à Wân qu'une fois de plus le sol tremblait. Mais que lui importait !

Il avait attiré sa compagne à lui. Un peu étonné parce qu'elle lui parut soudain plus mince, plus souple.

S'interroge-t-on en pareil cas ? Wân se livra au plus heureux, au plus total des vertiges, avec la douce satisfaction de constater que sa partenaire paraissait apprécier particulièrement sa vigueur.

Comblé par la triple étreinte, il réalisa soudain qu'il était seul, que Kaï n'était plus là... L'orage faisait fureur au-dehors et le jeune homme, un peu las en vérité, mais de la plus délicieuse des lassitudes, se laissa aller un bon moment.

Il se demandai si Kaï allait revenir encore. Non, sans doute et elle aussi devait se sentir rassasiée de pareilles voluptés.

Kaï?

Un coup de tonnerre formidable. Le sol vibra de telle sorte que Wân crut que la hutte, dont les parois tremblaient, allait s'effondrer sur lui.

Mais une pensée venait de le traverser comme un trait de feu.

Il avait compris ce qui venait de se passer, et quel rôle avilissant on lui avait fait jouer.

Il ruisselait de sueur. Non de fatigue amoureuse. Non en raison de la lourdeur de l'atmosphère.

Mais parce qu'il pouvait se demander à présent, seul dans ces ténèbres d'orage, en quel esclavage on allait le réduire. Et quel en serait l'aboutissement.

CHAPITRE V

Ils s'affrontaient. Et maintenant, la haine luisait dans leurs yeux.

Longuement, Wân avait réfléchi à ce qui s'était passé à la faveur des ténèbres, pendant que la nature se déchaînait sur le clan des Yells.

La fatigue avait fini par l'emporter et il avait dormi lourdement jusqu'au matin. Il s'était levé, avait ceint ses reins d'un pagne dont on l'avait doté en tant que seul vêtement, les amazones, elles, portant pour la plupart des armures de peau, assez seyantes et qui avaient l'avantage de jouer un rôle protecteur.

Il ne pleuvait plus mais autour du camp tout était détrempé, ravagé. Des feuillages, des branches jonchaient le sol et on apercevait même des arbres déracinés.

Le ciel demeurait couvert et la clarté bleue filtrait difficilement. La lune majeure, dont le disque avait encore pris de surprenantes proportions, apparaissait par instants dans les déchirures que le vent provoquait dans la voûte nébuleuse.

Les Yells allaient et venaient, prenant leurs occupations familières. On affectait de ne pas se préoccuper de celui qui pouvait se considérer comme un prisonnier. Et rien d'autre.

Il devinait bien qu'on l'observait en dessous. Mais il n'en avait cure. Il marchait à travers les huttes, cherchant Kaï.

Et il l'avait enfin rencontrée.

Elle l'avait vu venir avec un sourire où il pouvait lire un ironique mépris. Quant à lui, son attitude de jeune coq révolté disait assez nettement son état d'esprit et elle ne s'y trompait pas.

— Eh bien, fit-elle, railleuse, as-tu bien dormi?

— J'espère qu'il en est de même de toi... et de tes deux petites amies ! Sont-elles satisfaites? Et toi, as-tu été comblée ?

Elle eut un rictus et lança :

— Parfaitement ! Tu réponds exactement à ce que nous attendions de toi !

Il devint rouge tant la colère montait en lui.

— Maudites femelles ! Croyez-vous donc que je doive vous servir d'étalon? Ah! tu t'es bien jouée de moi !

Kaï éclata d'un rire insultant :

— Et pourquoi crois-tu donc que je me sois donné la peine de te sauver, de t'arracher au nid du viiz ?... J'aurais fort bien pu te laisser te débrouiller tout seul... ou dévorer vivant! Ou même t'abandonner dans le Marais-qui-n'a-pas-de-bord après ton plongeon !...

Wân écumait de rage. Il fit un pas vers elle, menaçant, mais on ne faisait pas reculer pareille guerrière :

— Mais sache-le donc, mâle stupide, tu es un homme et rien de plus... C'est-à-dire, pour nous, femmes vraies, femmes non asservies à ces imbéciles que vous êtes, comme il y en a trop dans vos clans, nous sommes bien supérieures... Et puisque vous n'êtes bons qu'à une seule chose, eh bien ! Nous nous en servons, nous en profitons !

Wân lui cracha :

— C'est bien cela ! Tu t'es fait féconder par moi... et tu as ensuite fait user de ma force par deux de tes compagnes...

— Plains-toi ! Bien de tes congénères voudraient être à ta place !

— Oui. S'ils avaient une mentalité d'esclave ! Ce n'est pas mon cas, je te prie de le croire !

Elle haussa soudain les épaules et d'un ton plus neutre :

— Vous êtes tous les mêmes... Et cette nuit, si tu veux le savoir, tu recevras encore trois visites... Tu pourras jouir pleinement !

Poings serrés, Wân gronda :

— Et si je refuse ?

— Cela... Quand la femme s'approche, l'homme ne la refuse jamais !

Wân tapa du pied, au comble de la fureur :

— Je ne suis pas une bête ! Je saurai être plus fort et rejeter tes misérables femelles !

Il vit une flamme effrayante dans les yeux de l'amazone :

— Et sais-tu ce qui t'arrivera, si tu te refuses à nous donner ce que nous exigeons de toi ?

— Je m'en fous ! Je...

Elle se rua sur lui, le saisit aux épaules et, les yeux dans les yeux, vociféra :

— Ta virilité ! Ta virilité dont tu es si fier, si animalement fier comme tous ces sales mâles... C'est elle qui sera en jeu!... Oui, nous avons besoin d'hommes pour être fécondes, pour être mères... Mères de filles, bien entendu... Mères de celles qui seront les amazones de demain... De celles qui continueront notre race, qui...

Elle recula en titubant. Il s'était brusquement arraché à l'étreinte et lui avait assené une formidable gifle.

Elle hurla et aussitôt dix, vingt filles apparurent, jaillissant des huttes, de tous les coins du village rustique. Certaines portaient des armes. En fait il y avait, en permanence, une équipe de surveillance, les amazones craignant les incursions provenant des autres clans et particulièrement les Hommes-des-Forêts qui en avaient traqué et violenté plus d'une, au cours des randonnées agrestes.

Wân se vit enveloppé, perdu. A ce moment, le tonnerre gronda avec une rare puissance et un éclair claqua, striant la nue. Wân et les amazones sentirent le sol qui recommençait à vibrer sous leurs pas.

Mais les uns et les autres se souciaient peu des perturbations telluriques ou météorologiques. Le cercle se refermait, menaçant, autour de Wân.

Kaï éructa :

— Regardez le mâle ! Il refuse le service ! Il prétend nous rejeter ! Nous mépriser ! Se passer de nos corps, de nos caresses...

Il y eut une explosion de rires et d'imprécations. Wân sentit qu'elles étaient toutes prêtes à se jeter sur lui, à le déchiqueter tout vif.

— Si tu ne cèdes pas ce soir, prononça une vieille à l'aspect particulièrement hostile, Kaï t'a prévenu...

Tu veux renoncer une fois à ta virilité ! Tu devras y renoncer pour toujours !

Wân ne savait plus que dire. Il songeait que la menace n'était certainement pas vaine. Et qu'eût-il pu faire, en dépit de sa force, de son adresse, contre ces femelles redoutables ?

Il tourna le dos à Kaï et fit mine de reprendre le chemin de sa hutte.

Elles durent comprendre qu'il s'avouait vaincu et la plus âgée fit signe qu'on le laissât aller.

Ainsi, il marcha à travers le camp mais n'avait pas fait trois pas qu'il se retrouvait devant l'idole, la ridicule figuration de l'amazone terrassant ce mâle haï autant indispensable à la survie de l'espèce, de toute espèce, fût-elle celles des Yells.

Alors sa rage éclata et, sans souci des amazones qui, derrière son dos, l'observaient, il leva le poing et cracha vers le groupe de pierre :

— Déesse stupide!... Idole de dérision et de sottise!... Que la foudre t'écrase! Toi et toutes ces femelles qui t'adorent ! Ces femmes qui n'ont pas le droit de se dire femmes... tant elles sont contre nature ! Ah ! j'ai juré d'abattre les idoles ! Toi ! Comme les autres ! Je te...

Un instant, les amazones avaient écouté. Maintenant c'était la ruée et il se vit enveloppé de ces guerrières en fureur.

Des couteaux se levaient sur lui. Des lances pointaient. La vieille qui avait déjà parlé hurla :

— Non ! Ne le tuez pas ! Prenez-le vivant ! Il faut le...

Wân lui assena un vigoureux coup de poing qui l'envoya mordre la poussière et tandis que les autres hurlaient il courut, se planta face à la déesse qu'il venait d'insulter :

— Je te briserai ! Tu crouleras ! Tu seras détruite !

Certaines filles ricanaient et les autres mettaient déjà la main sur Wân, menées par Kaï échevelée et furibonde.

La foudre brilla, illuminant l'idole d'une flamme écarlate. Les nuages, de plus en plus noirs, roulaient au-dessus de cette scène tragico-burlesque.

Et brusquement, le sol trembla, plus fort que jamais.

Un grand cri monta de la foule des amazones tandis que Wân profitant de la situation, glissait entre leurs mains et fonçait à travers le camp.

L'idole paraissait bouger, osciller sur sa base et, après un très bref instant, tomba en avant, toutes les pierres constituant l'ensemble se désagrégeant.

Les Yells se prosternaient, frappées du prodige.

Primitives, peu évoluées en dépit de la supériorité qu'elles prétendaient s'attribuer, elles pensaient, en cet instant, que le pouvoir de Wân était surnaturel et que c'était sa malédiction qui venait de frapper et détruire leur idole.

Des pierres avaient fait des victimes et Kaï était parmi elles.

Tête et thorax broyés, plusieurs amazones gisaient dans une mare de sang, parmi les débris de ce qui avait été le ridicule totem.

Dans leur terreur superstitieuse, elles demeurèrent un bon moment prostrées, grelottant de terreur, d'autant que les séismes ne cessaient plus guère, que l'orage se déchaînait de nouveau avec une fureur redoutable. La

pluie se mit à tomber à torrents et la foudre n'arrêtait plus de tomber çà et là.

Les amazones, finalement, relevèrent tant bien que mal les blessées et les mortes, les emportant sur ce sol plus instable que jamais.

Les paâz affolés couraient un peu partout dans le camp.

Sur le dos d'un d'entre eux qu'il avait enfourché en catastrophe, Wân galopait sous les trombes d'eau, déjà loin du clan des Yells, tandis que l'orage augmentait de violence et que le sol se fendillait, se lézardait sous l'impulsion du tremblement de terre.

Il allait. Il allait. Désormais seul au monde, mais soutenu par une idée profonde, Wân savait qu'il venait de vaincre une idole. Et qu'il abattrait les autres, toutes les autres...

CHAPITRE VI

Dix fois, le paâz fit un faux pas en dépit de son agilité, de sa faculté de grand coursier. Dix fois, monture et cavalier faillirent être engloutis par des crevasses subites que les séismes quasi incessants creusaient dans le terrain.

Wân, qui avait bénéficié d'une circonstance inouïe, à savoir le tremblement de terre joint au coup de foudre au moment où il maudissait l'idole des amazones, se disait bien que le courant de terreur superstitieuse qui avait jeté les guerrières en position de prosternation ne durerait guère.

Il avait donc eu le souci de mettre aussitôt la distance la plus grande possible entre elles et lui.

Les Yells, il était vrai, devaient avoir des préoccupations plus immédiates car il était vraisemblable que, comme sans doute dans beaucoup de clans, les huttes s'effondraient ou, tout au moins, étaient sérieusement endommagées.

Il avait, d'instinct, sauté sur le dos d'un paâz. Ces animaux, dressés pour la monte, obéissaient naturellement à un cavalier qui avait le bon goût de s'imposer par un vigoureux serrement de jambes attestant son autorité.

Si bien que la chevauchée se serait poursuivie dans des conditions satisfaisantes sans le déchaînement angoissant des éléments.

Par instants, Wân, levant la tête, revoyait ce ciel extraordinairement tourmenté. Des volutes d'un noir d'encre occultaient le soleil bleu et or. On vivait donc dans une lumière grisaille qui semblait endeuiller la nature entière. Et par les échancrures de la voûte, le jeune homme distinguait encore les lunes. Quoique ne brillant pas autant que dans la nuit, elles paraissaient envahir le firmament.

Il songeait, tout en galopant.

Pouvait-il oublier l'horreur qui pesait sur la fin des Hogz ? Et parfois des

larmes de rage et de douleur sillonnaient ses joues, alors qu'il évoquait les siens massacrés, le supplice de Nim'.

Et il ne pouvait pas non plus négliger à présent les dires des sorciers. Que des cataclysmes effroyables se produiraient quand une des lunes rejoindrait le monde. Leur monde.

Le sien. Totalement perturbé par l'orage et le séisme unis. Depuis un moment, le paysage s'était modifié. Wân dépassait, dans sa course folle, la région des plaines et des bois et s'était sérieusement éloigné du Marais-qui-n'a-pas-de-bord. A présent, le paâz l'emportait à travers une zone très plate dont on ne pouvait mesurer l'étendue.

Il y avait, çà et là, quelques arbres isolés se tordant sous la fureur d'un ouragan qui semblait devoir durer jusqu'à la fin du monde. Surtout, Wân constatait qu'on aurait de plus en plus de difficultés à poursuivre la randonnée.

En effet, il longeait une sorte d'étang. Surface plane et d'un ocre accusé, que les éclairs toujours nombreux faisaient miroiter par instants.

« La plaine de fange ! » pensa le dernier des Hogz.

Il n'était jamais parvenu jusque-là. La contrée était si peu amène que sa réputation en éloignait ceux des divers clans, préférant évidemment des régions plus riantes, plus fécondes. Wân s'efforçait, en tirant sur la crinière du paâz, de le diriger à l'écart de cette étendue fangeuse mais les perturbations du sol faisaient que cette flaque géante débordait et que de véritables fleuves boueux serpentaient à travers la campagne environnante.

Wân avait remarqué, à plusieurs reprises, d'étranges bouillonnements sur la surface du lac aux tons d'ocre. Un peu après, il découvrit que partout où se répandaient les tentacules de cet étang de fange, cette matière sale et assez nauséabonde formait des masses de vapeurs et provoquait des grondements dont la nature lui échappait.

Il crut enfin comprendre, passant, toujours emporté par la cavalcade du paâz, près d'un de ces accidents.

Il s'agissait de lézardes, plus ou moins vastes, engendrées par le séisme. Et des torrents de boue s'y précipitaient, formant des cascades assez laides d'aspect, et ces eaux malpropres se perdaient dans les profondeurs du sol torturé en dégageant ces tourbillons nébuleux.

Le paâz, que l'orage et les vibrations du sol affolaient en permanence, allait l'emporter droit vers un de ces gouffres nouvellement créés. Il le retint à temps, le détourna mais ne put éviter pendant un bon moment de longer une crevasse de très vastes dimensions, évidemment née il y avait très peu de temps au cours d'une des plus violentes contractions du sol.

Un des fleuves de boue s'y engouffrait avec un fracas formidable, et des jets de vapeur montaient, empuantissant et troublant l'atmosphère.

Wân avait toutes les peines du monde à retenir sa monture, qui perdait visiblement le sens. Il avait le vertige. Il se rendait compte qu'un simple faux pas les eût l'un et l'autre précipités dans l'abîme.

Au moment où il estimait enfin avoir repris le paâz bien en main, il tressaillit, croyant entendre une voix humaine.

C'était pour le moins insolite et Wân crut tout d'abord que son sens auditif était désorienté par le fracas général. En effet, le grondement de ce torrent croulant dans la faille s'ajoutait à la symphonie tragique que composaient à la fois le vent et le tonnerre.

Mais l'instinct d'homme lui commandait de se rendre compte. Y avait-il donc réellement quelqu'un en détresse? Après tout, ce n'était pas impossible dans ce chaos.

Wân stoppa sa monture tant bien que mal. Il s'arrêta auprès d'un arbre immense, dont la moitié des branches avait été abattue par l'ouragan, mais qui tenait encore sur de solides racines, presque au bord du gouffre.

Une occasion pour laisser souffler le paâz. Et lui-même n'avait-il pas besoin de reposer son corps courbatu, moulu par cette chevauchée infernale?

Il attacha le paâz, par précaution, à une branche basse. Il dut se servir pour cela de sa ceinture, seul élément qui lui restait, avec son pagne.

Et il revint vers l'abîme.

Un instant, il chercha du regard, suffoquant dans les vapeurs épaisses qui montaient du torrent englouti. Il voyait, assez vaguement dans une faille dont il estimait mal la profondeur, les eaux fangeuses qui bouillonnaient comme partout et se perdaient il ne savait où, vers les entrailles de la planète.

Une fois encore. Une autre. Et une autre. La voix.

On appelait au secours.

Wân était courageux. Qui pouvait être victime de la catastrophe dévastant la nature entière ? Il n'hésita plus et, s'agrippant aux moindres aspérités de la paroi de la crevasse, il commença à descendre.

Il se perdait dans le nuage aussi ocré que les ondes du lac. Il entendait, en dépit du bruit fracassant de la cascade, la voix qui continuait à appeler.

Et il l'aperçut.

Totalement immergé dans la boue. En un endroit où le sol devait former une sorte de promontoire exigu qui dépassait un peu du torrent proprement dit, lequel se reformait en tourbillons, après la chute, en éclaboussant les abords.

Un humain se traînait là, totalement englué par la fange ocrée. Et il était vraisemblable que, précipité dans l'abîme par le séisme, il avait peu de chances de s'en extirper tout seul.

Wân se laissa glisser jusqu'à lui, pataugea un bon moment dans la boue gluante, réussit à rejoindre le malheureux.

Il lui tendit la main, l'aida à se redresser. Ils avaient de la boue jusqu'à mi-jambe et l'inconnu en était totalement maculé. Titubant l'un et l'autre, ils essayèrent de se mettre en marche. Ils se dirigeaient, comme ils le pouvaient, vers ce qui constituait le bas de la petite falaise que Wân venait d'utiliser pour aller au secours du malheureux.

Tant bien que mal, ils échangeaient quelques mots :

— Qui es-tu, toi qui n'as pas hésité à venir dans cet enfer pour m'aider, moi dont tu ne sais rien ?

— Je suis Wân du clan des Hogz !

— Où se tient ton clan ?

La voix du garçon se fit rauque :

— Mon clan n'existe plus... Ni mon père et ma mère et mes frères... et tous les autres... Et ils ont tué ma sœur en la violant !

— Quels sont-ils ?

— Les Kmaz... Les Hommes-des-Forêts !...

— Que l'Esprit supérieur les punisse !

Ils allaient atteindre la zone rocheuse et tenter l'escalade lorsqu'un formidable remous de la cascade de boue subitement grossie les sépara et le compagnon de Wân lui fut littéralement arraché.

Il le revit, à vingt pas, enfoncé jusqu'au thorax.

Il eut le réflexe de vouloir aller vers lui et faillit perdre pied à son tour. Sous lui, plus de sol, sinon une masse visqueuse dans laquelle il allait s'enfoncer. Tout comme le malheureux qu'il voulait sauver était déjà enlisé.

— Sauve-toi ! cria le pauvre homme. Sauve-toi ! Ou tu seras englouti comme moi... Tu ne pourras pas...

Les mots se perdaient dans le grondement de la cataracte de fange qui éclaboussait tout et celui qui avait failli être rescapé, de nouveau en très dramatique posture, disparaissait presque sous les jets boueux.

Ruisselant lui-même de ce fluide répugnant, Wân réussit encore à grimper, très adroitement, très vivement, le long de la paroi de roc.

Il sentait toujours les vibrations du sol et la pluie qui recommençait le fouettait.

Que lui importait ! Il se disait en ricanant que cela allait le laver et qu'il en avait bien besoin. Pour l'instant présent, il avait un autre souci mais, déjà, il savait ce qu'il allait tenter.

De retour près du paâz, lequel tirait sur son licol. improvisé, effrayé par l'orage perpétuel, il ramassa ce qu'il put de branches brisées et tombées sous le grand arbre isolé. Choissant les plus grosses, les plus lourdes, il allait les jeter dans le gouffre, le plus près possible du point où l'autre s'enlisait.

Il ne tarda pas à redescendre, s'écorchant, tombant, se heurtant, se déchirant aux pointes aiguës du rocher, glissant dans la boue qui jaillissait de partout et dont l'abîme ouvert par les séismes semblait le domaine.

Mais Wân, pataugeant, s'enfonçant, se retenant comme il le pouvait, risquant dix fois l'enlissement à son tour, disposait péniblement les branches, lesquelles flottaient dans la boue, de façon à former un cheminement, une sorte de fort caillebotis qui allait lui permettre de joindre l'enlisé.

Ce dernier avait eu beau se débattre, il s'enfonçait, s'enfonçait inéluctablement. Il devait se trouver sur un terrain mouvant, d'autant plus meuble que les tremblements du sol l'avaient miné, et que le fleuve de boue recouvrait.

Wân, à plat ventre maintenant ou presque, se hâtait vers lui avec mille difficultés, suffoquant dans les vapeurs opaques, manquant presque en permanence de glisser lui aussi dans cette ignominie perfide.

On ne voyait plus que la tête de l'homme, quasi englouti. Sous ses paupières engluées, il tentait de voir et distinguait Wân, lequel s'acharnait à venir encore une fois à son aide.

— Va-t'en! Va-t'en! lui criait-il. Laisse-moi...

Mais Wân était têtue. Il voulait sauver cet homme et

était bien décidé à tout tenter pour cela.

Il fut tout près, lui cria :

— Essaye de sortir ton bras !

L'autre fit un effort terrible et après plusieurs tentatives extirpa un membre dégouttant de fange.

Wân le saisit par le poignet, puis sous l'avant-bras, et commença à le tirer à lui.

C'était bien pénible car son support, composé de ces pièces de bois flottantes, avait fort peu d'assise.

Ils luttèrent un bon moment l'un et l'autre, Wân tirant et l'enlisé cherchant à s'arracher à l'étreinte du sol mouvant.

Finalement, Wân sentit que l'effort recevait son prix et que le pauvre homme venait lentement à lui.

Ils s'évertuèrent de compagnie et enfin, totalement recouvert de boue, l'enlisé réussit à se tenir à califourchon sur une énorme branche que Wân avait poussée devant lui.

Un moment, il respira, sans doute au bord de l'évanouissement.

Mais Wân le houspilla. Il ne fallait pas rester là, sur ce semblant de radeau plus qu'instable. D'autant que les remous de la cascade risquaient à chaque instant de les engloutir de nouveau.

Rampant sur ces fragiles supports, s'aidant cette fois mutuellement, ils gagnèrent le bas de la falaise. Et ce fut l'escalade.

On glissait dans la boue devenue universelle. On tombait et on se rattrapait comme on pouvait, se tendant chaque fois une main fraternelle.

Et ils furent en haut, sous la pluie battante qui, petit à petit les douchait, les lavait, les aidait à se dégager de cette gangue liquide ou presque qui les recouvrait.

Dans la lueur des éclairs — l'orage continuant à sévir — Wân vit apparaître les traits d'un homme déjà mûr, au visage empreint d'une grande noblesse. Il ne savait encore qui il était mais son instinct l'amenait à éprouver pour lui un très grand respect.

Ce fut à son tour de demander :

— Toi... qui es-tu ?

— Hya-Tô. On m'appelle le magicien !

Wân n'avait jamais entendu parler de Hya-Tô le magicien et ce dernier parut s'en apercevoir.

— Ecoute... Tu sais que nous sommes en péril...

— Mais l'orage, le tremblement de terre vont cesser !

— Non. Le grand cataclysme se prépare...

— Mais pourquoi ?

Hya-Tô leva un doigt et, à travers une déchirure entre deux énormes nuages, lui montra la face pâle de la grande lune.

— Mais, cria presque Wân, qu'est-ce que les lunes ont à faire là-dedans ?

— Je t'expliquerai. Viens avec moi dans mon domaine. Tu y seras en sûreté...

— Et où est-il, ton domaine ?

Il vit, sur le faciès où la boue laissait encore ses traces abjectes, un étrange sourire.

— Sous terre ! répondit Hya-Tô.

CHAPITRE VII

Ils avaient enfourché le paâz, Wân prenant le magicien en croupe.

Mais naturellement, à partir de ce moment, c'était Hya-Tô qui avait guidé le groupe. Wân dirigeait donc leur monture selon les indications de Hya-Tô. L'animal était fourbu et, en dépit de la halte auprès de la crevasse, il n'avait plus son allure habituelle.

Par bonheur, l'ouragan s'était quelque peu apaisé et ils chevauchaient à travers une nature dévastée. On s'était éloigné de la plaine de fange pour se diriger vers l'intérieur des terres, en tournant également le dos au Marais-qui-n'a-pas-de-bord. La randonnée fut longue et difficile et ils étaient assez mal à l'aise, toujours englués de boue en dépit de la pluie qui les avait malgré tout fort peu décapés.

Wân avait vu venir une région plus boisée que les plaines mornes et désolées qu'il avait précédemment traversées.

Au loin, on distinguait des collines qui eussent été verdoyantes dans ce ciel gris et souvent noir qui ne favorisait guère les couleurs, le soleil étant le plus souvent absent.

Hya-Tô l'encourageait. On approchait du but, de ce singulier domaine qu'il assurait se trouver sous terre. Mais après tout, ne se disait-il pas magicien ? Et puis Wân, épuisé de tout ce qu'il avait vécu depuis quelques jours de la planète, n'en était plus à s'étonner de grand-chose.

On arriva à temps pour que le paâz, qui commençait à buter sérieusement, les portât jusqu'à l'entrée du refuge de Hya-Tô. Ils mirent pied à terre. Les séismes avaient diminué et on ne les ressentait plus guère, encore que Hya-Tô fût en mesure d'assurer qu'il ne s'agissait là que d'un répit, comme en ce qui concernait l'orage.

On descendit en effet sous terre, par un orifice du roc que dissimulaient des

ronces et des plantes grimpantes. Hya-Tô marchait le premier et Wân suivait, tenant en laisse le paâz qui rechignait. Mais il ne voulait pas abandonner une aussi précieuse monture et Hya-Tô lui avait affirmé qu'ils pourraient en prendre soin une fois arrivés chez lui.

Wân était surpris d'évoluer dans une ambiance assez claire alors qu'il s'attendait à descendre dans un puits de ténèbres.

Et ce fut l'éblouissement !

Ils débouchaient le long d'une paroi qui lui parut mystérieusement lumineuse. La clarté paraissait émaner de cette roche même, une roche telle qu'il n'en avait jamais vue.

C'était un minéral translucide et Hya-Tô lui expliqua qu'il s'était formé sous la colline un gigantesque amas de cette pierre dont la nature était telle qu'elle accrochait la clarté et paraissait la diffuser dans les profondeurs.

Des cavernes naturelles y étaient pratiquées, ainsi qu'un dédale de galeries. Et Hya-Tô y avait élu domicile depuis longtemps, s'y était installé son domaine particulier.

Misanthrope, mystique contemplatif, il vivait là, atteignant déjà un âge certain. Nul ne connaissait cette retraite mais il avait fait fi de son mépris habituel de l'humanité après l'héroïque intervention de Wân, sans lequel il eût péri dans le fleuve de boue.

C'était au cours d'une longue randonnée qui l'éloignait de son refuge pour quelques jours, ce qu'il faisait de temps à autre, qu'il avait été surpris à la fois par l'ouragan et les séismes. Maintenant il donnait l'hospitalité à son sauveur et tous deux entamaient un long dialogue.

Tout d'abord, Wân avait été émerveillé de découvrir des salles immenses, de dimensions diverses, curieusement creusées par la main du Créateur et offrant un aspect baroque des plus fantastiques.

Partout, la lumière. Une lumière douce, légèrement bleutée puisqu'elle émanait de l'astre tutélaire. Hya-Tô commença à expliquer à Wân qu'une partie de cette titanesque masse de cristal de roche était à ciel ouvert et que c'était cette particularité qui permettait d'accrocher les rayons solaires, qui se diffusaient ensuite d'eux-mêmes dans l'ensemble translucide.

Wân découvrit encore un petit lac qu'alimentait une cascade. Et ce fut là,

qu'avec délices, les deux compagnons se livrèrent à des ablutions bien nécessaires. La douche naturelle fouetta Wân et lui fit un bien immense.

Il était temps de se dégraisser de la boue qui s'agglutinait encore sur leurs corps et leurs vêtements en dépit des pluies. Quant au paâz, sans qu'on le lui eût enjoint, il se précipita de son plein gré dans les eaux du lac où il parut goûter profondément les joies de la baignade.

Cependant, après cette toilette, Wân sentait de sérieux signes de fatigue, voire d'épuisement. Hya-Tô, lui-même bien las, l'emmena alors jusqu'à ce qui constituait son petit ermitage souterrain.

C'était sobrement mais adroitement aménagé. Il vivait là, sortant parfois pour aller se ravitailler, prendre aussi l'air du dehors. Il avait précisé qu'on pouvait laisser le paâz en liberté dans le dédale, il ne risquait pas de s'enfuir.

Wân se restaura et Hya-Tô lui offrit un lit d'herbes sèches.

Après un long sommeil, il s'éveilla à la nuit. En effet, le souterrain dans son entier était conditionné par le rythme solaire. Wân recommença à réfléchir. Hya-Tô dormait encore. Le jeune homme se garda bien de l'arracher à son repos et se mit à fureter un peu partout, avec quelques difficultés tant il faisait noir.

Heureusement, l'aube vint bientôt. Wân avait retrouvé le paâz, qui avait dû se contenter d'un repas de feuillage (mais Hya-Tô avait toujours une réserve de végétation relativement fraîche).

En attendant l'éveil du magicien, il plongea de nouveau dans les eaux du lac et y demeura un bon moment, savourant les délices aquatiques.

Hya-Tô l'appela. Et leur intimité commença.

On parla. Beaucoup. Wân ne fut guère étonné d'entendre l'ermite du monde cristallin lui parler de ces prophéties que colportaient les sorciers des divers clans.

Oui, les lunes se rapprochaient. L'une, à un certain moment, moment qu'on pressentait proche, toucherait, ou presque, la planète. Et ce serait le chaos, la plus grande catastrophe connue des hommes. Wân écoutait attentivement. Hya-Tô parlait fréquemment dans ses discours d'un Esprit supérieur qu'il invoquait parfois avec dévotion. Intrigué, Wân voulut savoir et le magicien lui expliqua qu'il existait, non des génies comme le croyaient assez diffusément les malheureux Hogz ainsi que ceux de quelques autres clans, mais une entité suprême qui réglait aussi bien le mouvement des astres que la destinée des humains.

Quelque peu surpris, Wân demanda pourquoi, si cet Inconnu disposait de pareille puissance, il permettait des crimes tels que la destruction du clan Hogz par les Hommes-des-Forêts.

Hya-Tô lui répondit que ce grand Esprit ne rendait pas de comptes à ses créatures, ce qui ne satisfait certainement pas totalement le rescapé du clan assassiné.

Mais il se garda bien de contredire Hya-Tô, songeant qu'après tout le magicien devait en savoir plus long que lui sur de tels sujets et que de toute façon, il ne perdait pas de vue ce qu'il considérait comme sa mission.

Il s'agissait, non seulement de venger les Hogz, mais encore d'en finir avec les idoles. Dans la pensée de Wân, Hya-Tô lut à livre ouvert et se réjouit d'un tel projet, bien qu'il lui parût difficilement réalisable. Wân était bien seul, bien désarmé pour une aussi folle tentative.

Toutefois il le félicita et l'encouragea, d'autant que Wân, dont le raisonnement demeurerait primitif, ne faisait guère de différence entre un totem et le dieu qu'il était censé représenter. Briser une idole, pour lui, c'était détruire la divinité, ou soi-disant telle, qu'adoraient les barbares.

Cependant, Wân constatait que Hya-Tô ne se faisait nulle illusion sur son propre avenir. Il poussait Wân à tenter la grande aventure, tout en lui assurant que tout serait bientôt bouleversé par le cataclysme qui se préparait.

— Mais, avait dit Wân, ici, tu es en sûreté... Dans ton domaine, tu ne risques rien... Les ravages se produisent en surface... Tandis qu'ici, sous le sol...

Hya-Tô avait eu un sourire un peu triste.

— Viens, enfant que tu es... Je vais te montrer quelque chose qui t'en dira plus que tous mes discours...

Il le conduisit à travers le labyrinthe que constituait le formidable ensemble de cavernes et de galeries, toujours sous cette surprenante voûte d'où tombait la lumière bleutée.

Et tout à coup il lui enjoignit de lever les yeux.

Wân comprit. Au-dessus de lui il pouvait remarquer une énorme lézarde dans la masse du cristal de roche. On distinguait nettement l'extérieur. C'était le jour, mais un jour assez sombre où les nuages devaient abonder, où les lunes, bien que contrées par le soleil, jetaient des reflets sanglants.

— Voilà la vérité, dit mélancoliquement Hya-Tô. Tu me crois en sûreté... mais le grand bouleversement qui se prépare viendra m'atteindre...

Il eut un geste désabusé : ' — Je suis vieux et, en m'arrachant aux torrents de boue, tu n'as fait que prolonger assez mon existence afin que, de mon côté, je puisse aussi te venir en aide...

— Hya-Tô... Il faut que tu vives...

— J'ai assez vécu. Toi, tu ne resteras pas ici et tu dois accomplir la mission que tu t'es donnée... Mission sacrée et je ne doute pas que cette idée t'ait été inspirée par l'Esprit supérieur. Abattre les idoles, tuer les faux dieux... Mais il y a quelque chose d'important que tu ne sais pas encore !

— Parle, Hya-Tô.

Le vieux magicien regarda celui qui était presque encore un adolescent et qui osait pareille équipée.

— Briser les idoles, ces figures de pierre ou de bois, c'est bien... Parce que, ainsi que cela s'est produit chez les Kmaz et chez les Yells, ces peuples stupides voient leur totem vaincu et, naturellement, ils croient, du moins pendant un certain temps, que c'est toi qui as été plus fort que leur dieu imbécile... Cependant, Wân, tu n'as fait (et avec l'aide de l'Esprit que tu ignores) que renverser des simulacres de dieux... Alors qu'il existe, en ce monde, une force redoutable très réelle que certains adorent et qui...

Il prit un temps, semblant penser profondément. Wân respecta son silence. Hya-Tô reprit :

— Je ne sais malheureusement pas où il se trouve, ce monstre. Je sais que des barbares aussi grossiers que les Hommes-des-Forêts lui rendent un culte et, surtout, qu'ils lui offrent des victimes...

— Ils les sacrifient ! Comme ils l'ont fait pour ma famille, pour ceux de mon clan...

— Non, Wân. Ce dieu, ce démon plutôt, dévore réellement ceux qui lui sont offerts en holocauste...

— Mais dans ce cas, objecta Wân, il s'agit bien, non pas seulement d'une idole, mais d'un dieu vrai, autre que l'Esprit.

Hya-Tô secoua la tête.

— L'Esprit supérieur est unique... Mais ce que vénèrent les Gloow c'est... autre chose... Et si cet « autre chose » perdait son pouvoir... je crois que cela se saurait partout et que tous les cultes barbares seraient détruits les uns après les autres !

Wân trépignait sur place.

— Dis-moi, Hya-Tô, dis-moi où vit le peuple des Gloow. Dis-moi où je peux affronter le monstre qui dévore les malheureux qu'on lui jette en pâture... Et j'irai le défier!... Et je me battraï!... Et je le tuerai !... Oui, je le tuerai !

Hya-Tô le regarda un long moment, pensif.

— Enfant... Sais-tu ce que tu veux tenter?

— Je veux venger les miens... En finir avec ces forces maudites !

Hya-Tô soupira :

— Je te le dirais bien volontiers si je le savais... Malheureusement j'ignore où vivent les Gloow... Loin... très loin... sans doute vers la région où va dormir le soleil... Cela représenterait pour toi un voyage interminable, fertile en périls et...

— Essaie de me dire où existe ce démon... J'irai le combattre !

Hya-Tô paraissait hésiter. Wân insista :

— Tu es magicien... Tu lis dans la pensée... Use de ton pouvoir et je te vénérerai... Dis-moi...

Hya-Tô le coupa net :

— Ecoute... Il y a peut-être un moyen... Un moyen magique en effet... Et si tu

en prends le risque — car il y a un risque sérieux —, tu peux le tenter sous ma direction...

— Dis vite, Hya-Tô, dis vite.

— Tu iras tout d'abord en pensée à la quête du Dévorant... Mais ce ne sera pas sans danger pour toi... Ta vie sera en jeu !

— J'ai engagé, sacrifié ma vie pour ma mission !

Le magicien lui mit la main sur l'épaule.

— Alors, viens... Et, si nous réussissons, tu seras le premier, du moins depuis des temps et des temps, à te lancer dans le voyage de l'impalpable... Suis-moi, Wân !...

CHAPITRE VIII

Wân s'évadait.

Jamais sans doute il n'avait ressenti pareille chose. Et il avait l'impression que, jusqu'à ce jour, jusqu'à cet instant précis, il avait été littéralement emprisonné.

Prisonnier de sa chair, de son corps.

Incroyable libération. Volupté indicible de ne plus se sentir enveloppé, enchâssé, enchaîné même, par un organisme sensible, vulnérable, douloureux. Non, ce n'était plus cela et Wân volait, Wân s'envolait.

Du moins était-ce ce qu'il éprouvait, avec une joie qu'il n'eût jamais pu soupçonner pouvoir exister jusque-là.

Mais, dans cette béatitude, un peu de fiel se mêlait déjà. L'amertume de la réalité revenait, lancinante. Et Wân, bien que projeté hors de lui-même, ne pouvait oublier ses ressentiments, son chagrin, sa haine. Sa mission avant tout.

Il revoyait la dernière image avant le départ. Image qui n'était autre que le visage affectueux, bienveillant et un peu triste de Hya-Tô. Hya-Tô qui lui avait permis cette envolée à laquelle il l'avait longuement préparé, physiquement et moralement.

Et puis le décor de l'ermitage souterrain, le petit lac et la cascade, le dédale des couloirs baignés de lumière bleue. Et la voûte qu'il croyait indestructible et où les séismes avaient provoqué la fissure annonciatrice de la destruction future, de l'inévitable fin du monde de cristal de roche.

La fin, aussi, du magicien Hya-Tô.

Wân vole, vole. Il a traversé sans trouver le moindre obstacle, la moindre

résistance, la masse cependant formidable de cette pierre translucide qui constitue le domaine où s'est réfugié Hya-Tô. Il s'est retrouvé au grand jour, bien au-delà du labyrinthe et très au-dessus du sol. Il est léger comme l'air. Il va, il évolue comme l'oiseau. Il franchit en un instant des distances considérables. Il voit les plaines et les forêts, les monts et les lacs, et il découvre aussi le Marais-qui-n'a-pas-de-bord.

Wân est en plein ciel.

Il a rejoint la région où roulent les nuées. Ces nuages sombres et lourds qui, désormais, combattent régulièrement les splendeurs du soleil d'azur et d'or. Il voit les lunes, des astres étranges qu'il connaît depuis son enfance et dont l'une d'entre elles, la plus vaste en apparence, est maintenant toute proche de son monde, si proche qu'il croit qu'il va pouvoir la toucher, y prendre pied, aller explorer cet autre univers...

L'orage gronde un peu partout et Wân constate que la désolation s'étend. La foudre fait des ravages, allume des incendies. Il y a des inondations et des tornades qui déracinent les plus grands arbres et arrachent les toits des huttes dans tous les clans. Et des peuplades terrorisées partent, en exode, un peu au hasard, sans savoir où elles pourront trouver un refuge dans cette nature déchaînée.

Wân surplombe tout cela. Un Wân qui ne connaît nullement le froid, ni la chaleur. Un Wân impalpable qui se sent violemment attiré vers le zénith. Wân qui se sent capable d'aller caresser les étoiles...

Mais foin de tout cela. Ce qui compte, c'est de parvenir à son but. La mission, toujours...

Où sont donc les Gloow, ces abrutis qui valent les Kmaz assassins ? Où se tient cette horde imbécile qui jette des êtres vivants, des humains, en holocauste à une divinité démoniaque ?

Wân cherche. Et Wân dispose curieusement, en cet état exceptionnel, de pouvoirs qui ne le sont pas moins.

Oui, il lui suffit de penser fortement, de fixer un objectif précis pour ressentir qu'il prend, sans effort, la bonne voie. Maintenant, il le sait, il va vers le repaire des Gloow. Après les premiers instants d'euphorie, c'est la haine qui reprend droit de cité en lui. Les Gloow... Le monstre inconnu. Et les Hommes-des-Forêts, et les Yells hystériques. Et tous ces dieux stupides, avides de sang, qu'il faut détruire.

Wân survole le Marais-qui-n'a-pas-de-bord. Le continent semble se prolonger par une large presqu'île qui s'avance assez loin. Très boisée, sertie de rochers aigus que viennent battre les flots. Comme l'ouragan souffle toujours, la grande nappe d'eau écume et gronde. Wân descend, descend. Et il découvre le peuple Gloow.

Il est à une distance considérable de la caverne de la lumière bleue où se tient l'ermitage de Hya-Tô. Mais est-ce que la distance a un sens pour lui, qui flotte et évolue à travers l'espace mieux qu'un oiseau dans l'air ou un poisson dans l'eau ?

Voici le village Gloow. Des constructions de pierres accumulées, et une muraille solide tout aussi primitive mais vraisemblablement invulnérable entoure la cité, sauf d'un côté qui donne directement sur le littoral du Marais.

Il les voit. Aussi barbares apparemment que les Hommes-des-Forêts. Quelque peu industriels cependant, ils ont réussi à fabriquer des chars auxquels ils attendent des paâz, et ils ont domestiqué des wleux, ces petits fauves cruels qui hantent les bois. Sans doute pour en faire des bêtes de garde et également de combat.

Les femmes ont l'air farouche, les enfants jouent à des jeux violents et cruels et les adultes doivent fréquemment intervenir.

Mais, dans tout cela, où trouver le dieu féroce auquel ils rendent un culte monstrueux et sacrilège ? Il pense. Et Wân le léger, Wân l'impalpable, Wân le hors chair sait où il doit se rendre. Il évolue au-dessus de la cité des Gloow et ne tarde pas à piquer sur un édifice bizarre qui s'élève sur un promontoire de la presqu'île, dominant les flots.

Une sorte de forteresse circulaire, trapue, massive, faite de lourdes pierres et surplombée d'un semblant de coupole. On a dû étayer avec des troncs d'arbres entiers pour soutenir la couverture minérale.

Wân est déjà à l'intérieur. Il y fait assez sombre et il reconnaît tout de suite les lieux en un tour rapide. Au centre un puits s'ouvre. Un puits de très vastes dimensions, dont le diamètre doit atteindre vingt pas d'homme. Un gouffre noir que Wân surplombe.

Et dans une sorte de crypte attenante à la grande salle centrale où s'ouvre le puits ? Un réduit où s'entassent plusieurs êtres humains. Enchaînés. Prostrés. Serrés les uns contre les autres à la fois sans doute en raison du manque de place mais aussi de la terreur qui pèse sur eux.

Wân comprend. Ce sont les futures victimes. Les pauvres êtres que les Gloow gardent en réserve pour les sacrifier au dieu barbare, au monstre.

Mais où se terre-t-il, le monstre ? Sinon au fond du puits et c'est là que Wân va aller le découvrir.

Seulement, la pitié le pousse à observer les malheureux voués à l'holocauste. Il s'approche et a la surprise d'y trouver des silhouettes de connaissance. Non qu'il ait connu personnellement certains des captifs. Mais il y identifie deux Hommes-des-Forêts, deux de ces Kmaz qui ont massacré ceux de son clan et sa propre famille.

Wann ne sait pas encore à quelle horreur ils sont voués, de quelle façon le démon idolâtré s'y prend pour dévorer ses victimes. Il faut avouer que Wân, qui n'a guère de raison de porter les Kmaz dans son cœur, éprouve déjà un peu moins de compassion envers ces deux-là.

Mais il y a aussi des gens d'aspect bien plus pacifiques et il sait que ce sont des représentants de divers clans, de ces tribus qui vivent paisiblement, en général dans la région qui était celle qu'affectionnaient les Hogz.

Et puis trois femmes.

Des Yells.

Trois de ces amazones qu'elles non plus il n'aime pas beaucoup, et pour cause. Si bien que Wân constate que les Gloow, en leurs randonnées de rapine, ne dédaignent pas de faire des prisonniers pour les donner en pâture au monstre dévorant.

Il y a, dans les rangs des futurs sacrifiés, deux jeunes, des adolescents. Une fille, un garçon... Eux aussi vont périr. Wân frémirait s'il était charnel. Ce qui est « lui », profondément, n'en vibre pas moins.

Et il plonge, vers les profondeurs de l'abîme.

Il voit au passage que des câbles, une vingtaine en tout, pendent dans le puits et descendent très bas. Leur extrémité supérieure doit être fixée à ce qui constitue la voûte, soit l'intérieur de la coupole surplombant ce temple maudit. Wân se demande à quoi cela peut correspondre. Mais, plongeant plus bas encore, dans un univers ténébreux, il ne tarde pas à être renseigné.

Des humains sont suspendus à plusieurs de ces câbles.

Deux ou trois vivent encore. Mais dans quel état ! Ils se balancent tristement, s'agitant pas instants alors que cinq ou six autres sont déjà au stade de cadavres.

Mais, morts ou vifs, ils sont hideux à voir.

On les a laissés nus et ils ne sont plus que des débris de ce qu'ont été des corps humains. Tout leur épiderme a été totalement rongé, corrodé, comme déchiqueté par des dents inconnues et effroyables. Des membres pendent lamentablement. Plusieurs sont amputés et Wân voit avec épouvante que des doigts manquent, des mains entières aussi. Voire des avant-bras ou des pieds. Et tout est horriblement rougeâtre, strié de larges plaques encore purulentes ou sanglantes selon les cas. Il reste même un vestige réduit partiellement à l'état de squelette et ce qu'on découvre de la charpente interne a été également rongé.

Les survivants, par instants, se débattent faiblement et c'est pitié de les voir reprendre le mouvement de balancier, au-dessus de...

Du monstre ? Le pseudo-dieu est-il en bas ? Mais alors, que signifie tout cela ?

Wân fonce et les ténèbres ne le gênent pas en son état. D'ailleurs, quand il touche le fond de pareil abîme il parvient à un domaine curieusement irradié.

D'une lumière étrange, inquiétante, émanant d'un foyer qu'il ne situe pas encore. Tout paraît flamber, comme d'un feu mystérieux, d'un feu qui lui semble d'origine minérale, ce qui lui semble paradoxal.

Et pourtant, c'est bien cela.

Un bloc géant, au fond du gouffre. Une masse de pierre, oui c'est bien de la pierre. Mais ce roc, qui affecte vaguement, très vaguement, une forme zoo-anthropoïde, jette des flammes inconnues. Des flammes qui ne brûlent pas mais qui forment des auréoles d'épouvante sur les rochers avoisinants. Et sur le sol, gisant çà et là, il y a des corps humains.

Ou tout au moins des restes de ce qui fut humain. Des vestiges d'organismes démantibulés, mutilés, dissociés. Les uns encore plus ou moins charnels mais hideux comme les malheureux que Wân a vus suspendus. Et le reste, un triste amas de membres dispersés, de thorax brisés, de têtes détachées. Le tout est d'autant plus effroyable à contempler que, non seulement ces pauvres fantômes sont encore marbrés de la lèpre mystérieuse remarquée sur les pendus du puits, mais encore que la lumière infernale jaillie du monstre de

pierre — l'idole des Gloow, Wân ne saurait plus en douter — répand ses rayons funestes sur les cadavres fracassés des malheureux qui ont péri là, dans quelles abominables souffrances.

Wân a subitement compris. Tout compris. Il a le souci de retrouver son corps, de devenir le paladin qui va venir, en chair et en os, se battre avec les Gloow, en finir avec le démon.

Il « pense » son retour. Il fonce. Il atteint en un éclair la voûte translucide qui enchâsse l'ermitage de Hya-Tô.

Son corps est là. Oui, il le voit. Il va s'y incarner de nouveau. Il se rapproche. Hya-Tô semble veiller sur Wân charnel, endormi, inerte, sans âme.

C'est alors que Wân l'impalpable constate — avec quelle épouvante — qu'il lui est impossible de réintégrer son enveloppe de chair. Qu'il est bloqué dans son état immatériel.

CHAPITRE IX

Hya-Tô veille.

Il se tient au chevet de Wân, d'un Wân endormi d'un sommeil si profond, si total, qu'il évoque la mort. Et pourtant, il vit, Hya-Tô le sait bien. Mais il vit « ailleurs ». Hors de ce corps qui repose paisiblement et sur lequel le vieux magicien se penche avec cette sollicitude d'un père soucieux du salut de son enfant. Une sollicitude qui n'est pas exempte d'anxiété par exemple. Car Hya-Tô a longuement hésité avant de tenter la grande expérience.

Encore a-t-il fallu que, de son côté, ce soit Wân qui insistât beaucoup pour se précipiter dans la désincarnation, avec tout ce que cela représente de périls. Mais le dernier des Hogz est résolu à tout pour accomplir sa vengeance, vengeance qui, en même temps, est une entreprise de salubrité sociale, ce qui peut-être a décidé Hya-Tô. Un moment, en effet, le mage a presque regretté d'avoir proposé pareille tentative à son jeune hôte.

Il y a un très long moment que Wân est parti, s'extirpant de son corps charnel sous l'influence de la magie. Magie assez simple en soi, encore qu'elle ait exigé une très longue et minutieuse préparation. Il a fallu entraîner Wân à un sérieux contrôle de lui-même, basé avant tout sur la respiration. Hya-Tô lui a fait travailler interminablement le rythme diaphragmatique, afin de lui permettre d'atteindre à cette maîtrise qui donne à l'homme une force sereine en se vainquant soi-même.

Puis, jugeant le moment venu, un moment que Wân attendait avec une impatience fougueuse, Hya-Tô, après l'avoir mis à la diète pendant un jour, lui a fait boire un étrange breuvage, décoction de ces herbes que le magicien connaît parfaitement et qu'il va récolter hors de son domaine, lors de ses randonnées.

Maintenant, Hya-Tô commence à trouver le temps long. Wân ne revient pas.

A-t-il réussi ? Connaît-il à présent le domaine des Gloow et a-t-il percé le secret du monstre dévorant, du pseudo-dieu mystérieux qui exige des victimes humaines ?

Le risque était grand et tous deux le savaient, ne l'ont pas négligé. Si Hya-Tô a éprouvé quelque scrupule, Wân, lui, s'est hardiment lancé dans l'aventure extra-charnelle. Où est-il donc à présent ? s'interroge Hya-Tô, lequel commence à avoir des craintes devant cette inertie prolongée de son jeune ami.

Il se penche, angoissé, sur ce visage dont pas un pli ne bouge. Aucune vibration dans ce corps totalement immobile. Aucune trace de vie, nul symptôme de mouvement respiratoire, puisque cela a été volontairement suspendu.

A plusieurs reprises, Hya-Tô, approchant ses lèvres de l'oreille de Wân, l'a appelé sur un mode doux mais net, très ferme. Il a tenté de le ranimer en pesant sur la poitrine, en tentant de provoquer le retour du mouvement du diaphragme. Mais les muscles phréniques demeurent aussi neutres que le reste et Hya-Tô peut poser son oreille sur le thorax, il ne perçoit aucun écho cardiaque.

Le mage commence à éprouver de grandes craintes. Une mauvaise sueur le baigne. Tout son art va-t-il aboutir à provoquer la fin de celui qui l'a sauvé du torrent de boue ?

Et tout à coup, l'espoir renaît. Wân a tressailli.

La joie de Hya-Tô est de très courte durée. Car le jeune Hogz ne s'éveille pas pour autant. Son visage se crispe douloureusement. Il frémit de tout son être mais c'est en vain que Hya-Tô multiplie les soins pour l'éveiller. Wân demeure captif d'un au-delà indéterminé.

Longuement, Hya-Tô lutte. Et puis il tente autre chose. Ce n'est plus l'action purement matérielle sur l'organisme qui se refuse à fonctionner mais la recherche d'un contact mental, spirituel.

Confusément, Hya-Tô perçoit la pensée, vague, très vague, qui doit être celle de Wân désincarné.

Au prix d'efforts pénibles, il parvient à déchiffrer le message. Wân se heurte à un mur invisible qui lui interdit le retour en son corps.

Ce que Hya-Tô redoutait, ce qu'il avait objecté pour tenter de faire renoncer Wân. Mais à présent il n'y a plus à tergiverser. Il faut lui permettre la réincarnation dans les délais les plus brefs.

Alors ce sera simple et Hya-Tô va utiliser les grands moyens. Il se hâte d'allumer un foyer et

s'empresse de quérir plusieurs tiges de métal, très fines, qu'il plonge dans le feu.

Et quand elles commencent à rougir il les prend délicatement avec une sorte de pince en bois et, sur le corps de Wân, il pique les points nerveux les plus sensibles : le coude, l'aîne, l'aisselle.

Wân demeure encore un instant inerte puis commence à réagir et Hya-Tô respire. Il sait qu'il est en train de réussir et il continue son cruel manège. Cruel mais indispensable.

La souffrance stimule l'organisme et se prolonge jusqu'à cet esprit vagabond, qui erre alentour désespérément. Si bien qu'une sorte de symbiose s'établit entre les deux éléments constituant la personnalité de Wân et au bout d'un moment, un spasme violent l'agite.

La douleur déforme son visage et c'est à son tour de transpirer abondamment.

Hya-Tô sourit. Un dernier coup d'aiguille rougie dans la chair du bras. Oh! d'un bout à l'autre, le mage n'a agi que par petites touches légères mais il n'en est pas moins vrai que la chair a grésillé et qu'une odeur caractéristique se répand dans le domaine de la lumière bleue. Il eut enfin la satisfaction de lui voir ouvrir un œil, tout en faisant une fort laide grimace. Mais Hya-Tô, lui, avait le sourire. Wân, dont le lien subtil n'était pas encore rompu entre le corps et l'esprit, stimulé par la douleur, arrivait au secours de sa chair torturée.

Hya-Tô acheva de le ranimer et bientôt Wân fut sur pied. Un Wân plus exalté que jamais. Fébrilement, il narra à son compagnon l'étrange aventure qu'il venait de vivre et l'horifique découverte du monde des Gloow et de leur idole abominable.

— Donne-moi les moyens d'aller là-bas... de me battre... De détruire le monstre !...

Hya-Tô tenta de l'apaiser, lui remontrant (ce qui n'était pas la première fois) les difficultés de pareille entreprise.

— Et puis, lui disait-il, à quoi servira ton sacrifice ? Car à toi seul tu ne peux vaincre... Tu périras bientôt et ce sans profit pour personne... Ne vaudrait-il pas mieux attendre l'heure propice? Te préparer pendant des mois, des années au besoin... Tu rencontreras sur ta route d'autres victimes des Gloow, des Hommes-des-Forêts, des Yells et de toutes ces idoles sanglantes... Une force doit être créée, à ton initiative certes, mais composée de guerriers

vaillants...

Wân devait admettre que Hya-Tô avait raison mais il piaffait d'impatience.

Cependant, la situation générale demeurait inquiétante. Le sol tremblait toujours par instants et la faille pratiquée par les séismes s'élargissait. Hya-Tô y voyait philosophiquement les prémices de sa propre fin et souhaitait le départ de Wân. Il avait pour lui la vision d'un avenir brillant et batailleur mais lui conseillait de repartir au grand jour. Un grand jour, d'ailleurs, de plus en plus perturbé. A la surface de la planète, les orages continuaient à se succéder et les ravages s'étendaient. Les deux ermites souterrains en avaient des échos. Mais qu'importait. Wân devait partir et sur ce point Hya-Tô était d'accord.

Il soigna donc Wân, le vêtit chaudement d'une tunique fourrée, lui fournit des armes, quelques provisions. Vint le moment de la séparation. Le dernier Hogz ne put quitter l'homme du domaine cavernicole sans un pincement au cœur. Hya-Tô le vit partir, chevauchant le paâz. Tous deux savaient bien qu'ils ne devaient jamais se revoir et Hya-Tô ne put que murmurer :

— Que l'Esprit supérieur le protège !

Wân avait donc repris la quête. Il était décidé, en dépit des réticences de Hya-Tô, à se diriger vers le Marais-qui-n'a-pas-de-bord et à situer, cette fois de façon tangible, la presque île où vivaient les Gloow, où ils rendaient ce culte diabolique au monstre jetant un feu sans flamme, mais qui rongait curieusement ses victimes.

Il s'était mis en route au petit matin. Le ciel demeurait inlassablement couvert et les pluies étaient aussi fréquentes que violentes. La foudre zigzagait fréquemment. Il n'en avait cure. Il s'était accoutumé à se tenir sur le paâz et l'animal, finalement, s'était de son côté montré assez docile.

Entre les nuées, Wân pouvait voir la plus grande des trois lunes. A présent, on avait l'impression qu'elle touchait à la planète. On y voyait nettement le relief et à l'œil nu on pouvait observer monts et océans, plaines et vallées. En une dernière vision, Hya-Tô lui avait prédit que le cataclysme attendu depuis longtemps, cette fois, ne tarderait guère à se produire, l'approche des deux astres se passant de commentaires. D'autre part, il avait cru pouvoir annoncer à Wân qu'il échapperait au désastre et que des conséquences extraordinaires, mais favorables pour lui, découleraient de la perturbation universelle.

Wân, lui, chevauchait avec la conscience de son salut. Il se refusait à douter, ayant déjà échappé plusieurs fois à de redoutables périls. Il allait et

songeait que le vieux mage devait avoir raison en lui assurant qu'il ne pourrait, à lui seul, détruire les faux dieux et leurs adorateurs.

Il traversait une vallée très vaste, loin de la plaine de fange mais aussi encore très éloignée du grand marais. Le paâz, à un certain moment, donna des signes d'énervement. Il lança son cri habituel sur un mode qui fit tressaillir Wân. L'animal paraissait reconnaître l'approche de congénères.

Wân chercha un bon moment. Puis, à la corne d'un petit bois qui tranchait sur l'étendue morne de la vallée, il vit soudain déboucher un groupe d'une dizaine de cavaliers sur d'autres paâz.

Des cavaliers qu'il identifia sans retard. D'autant qu'ils fonçaient dans sa direction en poussant des cris hostiles.

Des Yells !

Les amazones le cherchaient inlassablement. Le traquaient et parvenaient enfin à le découvrir.

Il était inutile de tenter de résister présentement.

Wân poussa sa monture et partit au grand galop, talonné par la harde des femelles en fureur.

CHAPITRE X

C'était la fureur universelle. Non seulement les éléments se déchaînaient — et Wân commençait à croire que le suprême cataclysme était imminent —, mais encore la colère humaine ajoutait à ce terrifiant ensemble.

Jamais sans doute le tonnerre n'avait grondé avec une telle puissance, jamais les éclairs ne s'étaient succédé à un tel rythme. Et partout, à chaque instant, on voyait briller la foudre, frappant des arbres, ravageant des bois entiers et aussitôt s'allumaient des foyers que la pluie combattait.

Car il pleuvait. Il pleuvait à torrents et Wân chevauchait à travers un rideau humide, croulant dru sur les êtres et les choses.

Le paâz paraissait voler mais c'était moins sous l'impulsion des encouragements de son cavalier qu'en vertu de la terreur provoquée en lui par le drame général.

D'autre part, le sol vibrait et cela recommençait à strier l'étendue de vastes sillons qui allaient en s'élargissant si bien que les entrailles du terrain paraissaient à ciel ouvert. Deux fois, Wân entendit les cris de détresse et de colère des Yells. C'étaient deux de ses poursuivantes que le séisme venait d'engloutir. Mais les huit autres, totalement folles de rage, n'abandonnaient pas pour cela.

Wân savait ce qu'il risquait s'il tombait entre leurs mains. Rien à attendre en ce qui concernait un sentiment humain de la part de ces furies, lesquelles (il l'avait appris de Hya-Tô) nourrissaient une telle haine du mâle qu'elles ne toléraient parmi elles que les filles. A leur naissance, les garçons étaient immédiatement sacrifiés.

Et Wân n'ignorait pas que sa virilité était en cause. Car les amazones ne feraient pas grâce à l'homme abhorré qui avait refusé le seul service qu'on pût attendre de sa part : l'indispensable fonction procréatrice.

Cependant, l'ouragan le favorisait tout en le gênant. Il éprouvait de grandes difficultés dans sa course mais les Yells étaient logées à la même enseigne. Non seulement elles avaient déjà perdu deux des leurs, victimes des crevasses s'ouvrant spontanément dans le sol, mais elles devaient également subir la violence de l'orage.

A un certain moment, Wân eut l'impression que la foudre avait touché le groupe. Il reprit espoir et talonna le paâz afin de tenter de regagner du terrain, les Yells s'étant malgré tout dangereusement rapprochées durant les derniers instants.

Mais ce ne fut qu'une étape car, bientôt, il réalisa qu'elles étaient tout près de lui et commençaient à faire exécuter à leurs montures un adroit mouvement tournant qui risquait de lui couper la route.

Dans les torrents de pluie, parmi les éclairs qui l'aveuglaient, Wân se décida à combattre. Mieux valait périr les armes à la main que de subir le sort affligeant que lui réservaient les amazones déchaînées.

Et puis il tressaillit en découvrant plusieurs silhouettes, à pied celles-là, qui surgissaient devant lui, enrobées de pluie mais prenant des proportions énormes, justement dans cette aura humide qui déformait les lignes.

Il ne crut pas longtemps à une nouvelle intervention des Yells et comprit rapidement. Alors que les guerrières regagnaient du terrain et l'encerclaient presque, il voyait, autant qu'elles pouvaient le découvrir, cet ennemi inattendu.

Des Hommes-des-Forêts. Des Kmaz.

Comment étaient-ils là? Sans doute, écumant loin de leur clan, avaient-ils été surpris par cet orage d'une fureur exceptionnelle. Et ils avaient repéré les Yells. Des femmes. Ce dont, nul ne l'ignorait sur le continent, ils étaient particulièrement friands, leurs femelles habituelles, aussi frustes qu'eux-mêmes, ne présentant aucunement les charmes qu'on trouvait chez les filles des autres tribus et, il fallait le reconnaître, chez les Yells, fières de leur sexe et qui savaient soigner particulièrement leurs corps.

Les rideaux de pluie, de plus en plus denses, donnaient à toutes choses un aspect fantastique, irréel. Wân ne savait plus guère où il en était. Quelle direction prendre? L'ennemi se présentait partout. Un Kmaz avait tenté de bondir sur lui, de le faire basculer du paâz. Il s'en était débarrassé d'un violent coup porté avec une sorte de hache primitive qui faisait partie des dons de Hya-Tô.

Maintenant, il se trouvait, sans trop savoir comment, au centre d'un véritable combat opposant les Hommes-des-Forêts aux amazones.

Les brutes Kmaz, en effet, sans souci de la pluie ruisselante, de la foudre qui frappait çà et là, du sol qui vibrait de plus en plus, se jetaient sur les amazones avec la même tactique toujours : tenter de faire tomber la cavalière de son assise. Mais les Yells n'étaient pas de celles qu'on vainc aisément et c'était avec leur hargne habituelle qu'elles résistaient. Tout cela tourbillonnait autour de Wân, lequel ne pouvait guère prendre parti d'un côté ou de l'autre et n'avait qu'un souci : s'évader de ce manège infernal.

Il sentit une fois de plus le terrain s'ébranler sous les pas du paâz qui se cabra en criant de terreur.

Dans l'instant il vit, fantasmagorie à travers le rideau humide, le groupe formé par une amazone encore sur sa monture et qu'un Homme-des-Forêts venait d'agresser. Il l'avait saisie vigoureusement et, au corps à corps, il était évident qu'il aurait promptement l'avantage.

Mais le destin en avait décidé autrement. Une crevasse s'ouvrait sous l'impulsion du séisme et le coursier s'y engloutit avec le couple qui se déchirait.

Ce dernier frisson du sol avait jeté le désarroi dans les rangs des combattants. Wân en profita pour pousser son paâz et foncer, au hasard, harcelant la bête de vigoureux coups de talons dans les flancs.

Il partit donc, droit devant lui et crut avoir échappé à la fois aux Yells et aux Kmaz. Mais il ne s'attendait pas à ce qu'il allait rencontrer.

Tout d'abord, chevauchant comme un fou, il était fouetté par les torrents de pluie qui l'aveuglaient. Il n'y avait qu'un fait tangible : il avait dépassé le lieu du combat et s'estimait déjà hors de portée.

Mais, clignant des yeux, le visage baigné de cette eau envahissante, il crut enfin voir une sorte de ligne d'un gris-vert qui barrait l'horizon devant lui.

Il ne comprit pas tout d'abord mais, alors que le paâz totalement affolé l'emportait dans une course vertigineuse, il réalisa ce qu'il découvrait.

Une masse aqueuse et bouillonnante, frangée d'écume, de formidables dimensions, s'étendait sur la plaine, broyant, engloutissant tout sur son passage. Et tout cela formait une vague, une vague immense, unique, aux

dimensions titanesques. Et cela progressait à une vitesse égalant celle du paâz au grand galop. Et cela menaçait d'ensevelir la nature entière.

Horrifié, Wân râla :

— Le Marais... C'est le grand Marais qui vient vers moi !

Tant bien que mal, il réussit à faire faire volte-face à son coursier mais, alors qu'il revenait sur ses pas, il leva les yeux et frémit.

La violence du vent déchiquetait la masse formidable des nuages. Et la lune, la grande lune majeure, d'un rouge éclatant en dépit de ce qui aurait dû être le jour, apparaissait.

Il avait l'impression qu'il allait pouvoir la toucher. C'était bien un autre monde, une sorte de reflet du sien. Il voyait nettement sur le disque géant qui occultait à peu près tout le ciel le dessin des monts, des lacs, d'un océan qui devait égaler le Marais-qui-n'a-pas-de-bord.

Et cela venait, venait, tandis que tout s'ébranlait, qu'un fracas assourdissant dominait, émanant à la fois du tonnerre du mascaret qui noyait la plaine et des grondements souterrains.

Partout, le sol s'ouvrait. Des fumerolles montaient des profondeurs de la planète suppliciée par l'universel désastre.

Il ne voyait plus ni les Kmaz, ni les Yells et put croire que tous et toutes étaient déjà engloutis.

Et puis il se sentit soulevé, arraché à sa monture, laquelle d'ailleurs ne reposait plus sur le terrain mais, tout comme Wân, était emportée par une force invisible et toute-puissante, irrésistible.

Tourné et retourné, renversé, saisi comme par une main souveraine, Wân perdait à demi connaissance. Au-dessous de lui les eaux du grand Marais, qui avaient nivelé la plaine, s'engloutissaient dans les nombreuses failles provoquées par les séismes et la rencontre des feux souterrains créait d'immenses geysers qui montaient, haut, très haut...

Wân, dans une sorte de cauchemar, crut apercevoir tournoyer comme lui-même des corps humains, des animaux. Il distinguait vaguement le disque écarlate de la grande lune et il eut l'impression que, cette fois, sa surface allait rejoindre celle de sa planète.

Et en effet, à ce moment, une trombe géante, fantastique, titanesque, aux dimensions jamais atteintes à travers le cosmos s'établit entre les eaux du Marais-qui-n'a-pas-de-bord et celles d'un vaste océan recouvrant une très large surface sur le satellite. Un lien fait des ondes de ces deux mers à l'instant où s'établissait une curieuse conjonction astrale.

Et Wân montait, montait, pauvre pantin inerte au sein d'un carrousel infernal, avec des Kmaz, des amazones, des bêtes innombrables, des tribus entières, en un chaos jamais égalé.

Dans l'infini, deux astres s'éloignent...

Ils auraient pu s'écraser l'un contre l'autre. Il n'en a rien été. Ils n'ont fait que se frôler, provoquant cependant des désastres irréparables sur l'une comme sur l'autre des planètes et le contact s'est seulement établi entre les eaux de deux de leurs océans.

Maintenant, la mécanique céleste a repris ses droits. Le calme revient, et, avec deux autres satellites, le système se rééquilibre. Tout rentre dans l'ordre.

Mais les ravages demeurent, terrifiants...

DEUXIÈME PARTIE

ET WÂN TINT SON SERMENT

CHAPITRE XI

Le docteur Cynthia Alvarès était fasciné par l'étrange spectacle qui se déroulait en plein espace, très exactement dans la constellation du Verseau, entre une planète inconnue de dimensions moyennes, un peu plus petite que la Terre, et un de ses trois satellites, ce dernier un peu plus gros que la Lune.

Les deux astres étant de type terramorphe, ceux de l'astronef de mission *Albatros* avaient tout d'abord fait escale sur le satellite, un monde où abondait la bauxite, ce qui donnait une curieuse ambiance pourpre, même en plein jour.

Mais le capitaine Edwards Dodge, sur la foi de sérieuses observations, avait rapidement éloigné son navire et pris place en orbite autour de la planète majeure.

Cela au grand dam du professeur Théo Weber. Le responsable scientifique de la mission, chargé officiellement des contacts avec les humanités éventuelles du cosmos et de la prospection flaune-flore-géologie, avait une passion.

Un « dada », comme disaient gentiment aussi bien le capitaine que le docteur Alvarès, ou le chef pilote

Gus Tobbs, et les officiers et cosmatelots : il voulait avant tout, dès qu'on entraînait en relation avec les peuples inconnus de la galaxie, savoir si, oui ou non, ils avaient une religion, s'ils célébraient un culte, s'ils rendaient hommage à une divinité quelconque.

Aussi, le professeur Weber était-il navré quand on avait repris l'espace.

— Est-ce désolant? Alors que je commençais à étudier sérieusement la croyance des Noox !

Car le satellite était habité. Tout portait à croire que le système, une planète centrale et trois satellites, était la résultante de quelque cataclysme très ancien

et le petit peuple Noox vivant replié sur lui-même de manière très primitive était très certainement originaire de l'astre majeur, le tout tournant autour de Bêta-Verseau.

Mais le capitaine Dodge avait d'autres soucis. Une catastrophe céleste se préparait, les deux astres fonçant à la rencontre l'un de l'autre. Tout portait donc à croire qu'un cataclysme était imminent et le responsable se souciait peu de risquer le salut de *V Albatros*.

Il avait donc placé le vaisseau hors de portée et, ainsi que devait l'avouer l'esprit très scientifique du professeur Weber, on était admirablement placé pour observer le phénomène cosmique.

Ce qui le consolait un peu et Gus Tobbs en riant lui avait promis une place de mezzanine.

Le docteur Alvarès était dans le poste de l'astronavigateur, Hub Génil. Lequel était ravi et flatté de cette présence, généralement souhaitée, enviée, par tout l'équipage.

Il faut dire qu'avec ses magnifiques yeux noirs, sa chevelure d'ébène qui n'avait jamais été sacrifiée, le corps souple et galbé aux bons endroits que la combinaison spatiale, cependant si neutre, voire disgracieuse, ne parvenait pas à enlaidir, Cynthia Alvarès, seule femme à bord, suscitait bien des désirs, peut-être même des passions.

Conscients de tout cela, le capitaine Dodge et le charmant, trop charmant docteur, veillaient à ce que tous, à bord, absorbassent en temps réglementaire les pilules à base d'hyperbromure et d'extrait de nénuphar convenant parfaitement, au cours des voyages spatiaux, à apaiser les ardeurs sexuelles des cosmatelots.

Quand Cynthia Alvarès distribuait ces anti-aphrodisiaques, elle surprenait parfois des soupirs qui en disaient long, et lisait dans les yeux de ses patients le complément de ce qu'ils pouvaient penser.

Cependant, le vaisseau spatial placé hors de portée des effets éventuels du cataclysme, ceux qu'il portait avaient eu loisir d'observer le déroulement de la rencontre céleste.

Il y avait eu pendant un certain temps les perturbations classiques afférant à ce genre de choc biplanétaire : d'abord les phénomènes atmosphériques, les orages sans cesse renouvelés, les séismes, des ravages de toutes sortes et ce

sur les deux astres entrant en conjonction.

Et puis, deux océans se trouvant l'un en face de l'autre au moment où les gigantesques corps célestes paraissaient vouloir se heurter, sur l'un comme sur l'autre on avait pu remarquer de formidables raz de marée et la formation de trombes de dimensions ignorées.

Une de ces trombes, alors que la distance entre les planètes parvenait au minimum et que ceux de l'Albatros pouvaient croire à l'écrasement, créait dans l'espace un véritable lien entre ces deux mondes.

Et puis le pire était évité. Le satellite semblait glisser contre son tuteur, sans le heurter véritablement. Il reprenait, sagement eût-on pu dire, sa course spatiale. Cynthia ne pouvait détacher ses regards de ce globe évoluant en plein vide.

Ce n'était d'ailleurs pas une chose isolée. Dès que la fureur des éléments déchaînés par la conjonction astrale avait donné des signes d'apaisement, la trombe titanessue s'était scindée et il était vraisemblable que, sur chacune des deux planètes, les eaux avaient regagné leur lit naturel. De façon sans doute relative car il était également probable qu'après pareille perturbation, les raz de marée avaient dû se multiplier et que les alentours de ces mers arrachées à leur position multimillénaire devaient être inondés et ravagés.

Mais une partie sans doute très importante de la formidable masse aqueuse n'était pas retombée. Ce qui avait provoqué, dans l'espace qui ne cessait de s'étendre entre les deux astres qui allaient reprendre leurs orbites normales, des sphères aqueuses lesquelles s'étaient formées spontanément.

On en comptait un certain nombre, de dimensions diverses. Cela se présentait sous l'aspect d'une énorme bille de tons gris bleuté. Bête-Verseau, autour duquel tournaient tous ces corps célestes, irradiait lesdites sphères.

Et ceux de l'*Albatros* savaient de quoi il s'agissait.

Théo Weber avait rejoint Cynthia auprès d'Hub Génil, lequel, par télémicro, demeurait en contact avec le capitaine Dodge et le pilote Gus Tobb, tous deux dans le poste de direction.

— De l'eau, ma chère Cynthia... Ce n'est que de l'eau ! Ce que nous voyons, ce sont des gouttes (il rit), mettons : des gouttelettes d'océan. Ce qui reste du potentiel maritime formé de deux mers opposées, réunies par une trombe telle que son homologue a très certainement rarement existé dans

l'éternité... Et selon la loi cosmique, ces éléments ont pris rapidement la forme universelle : celle de la sphère...

Naturellement, on avait photographié, filmé, kinescopé des visions absolument fantastiques depuis le début du cataclysme, lequel d'ailleurs s'était déroulé très rapidement.

Emportés par leur course éternelle, les deux astres ne s'étaient pas attardés mais la conjonction avait dû provoquer bien des drames dans le monde de la planète inconnue, ainsi que chez ces bons Noox, ce que déplorait Théo Weber.

Cynthia semblait très intéressée par la sphère que ceux de l'astronef pouvaient observer à loisir, tant à l'œil nu qu'en vertu des écrans panoramiques placés dans les divers postes et qui montraient l'horizon céleste sur 360°.

— Qu'est-ce que vous avez remarqué, Cynthia ? demanda le savant.

Elle fut un instant sans répondre, semblant à présent fascinée. Gus Tobb, à son tour, demanda :

— Notre cher docteur a vu quelque chose...

— Regardez bien ! s'écria Cynthia. Il y a des

choses imprécises qui tourbillonnent à l'intérieur de la sphère. On dirait..., il me semble...

— Hé ! riposta Théo Weber, rien d'étonnant. Les eaux arrachées à leur cadre naturel ont certainement emporté dans ce formidable flux une masse d'éléments... Minéraux, végétaux et pourquoi pas, animaux et humains...

— C'est que, justement, je crois avoir distingué une silhouette humaine...

— Un pauvre type au sein de ce globe d'eau... Il doit être dans un bel état, fit remarquer Hub Génil.

— Pas obligatoirement, dit Théo Weber. S'il a été traumatisé physiquement dans le choc, oui, c'est possible. Mais il est non moins possible qu'il soit en

situation de suspension organique. Oui, dans certains cas, l'eau bloque les fonctions générales et le sujet demeure dans une vie cataleptique ou analogue...

— Mais s'il y a noyade, Théo? Ou hydrocution?

— Dans ce cas...

Et l'éminent savant eut un geste évasif. Mais qui en disait long. Mais Cynthia ne se tenait pas pour battue.

Elle touchait des boutons et entrait en communication avec le commandant de bord :

— Capitaine?

— Oui, mon petit docteur.

— La sphère... dans la sphère... Il y a un être humain! Les coordonnées, Hub...

Hub situa sur un écran par un rapide réglage et Cynthia transmit aussitôt au capitaine :

— Tribord... 387-42!

Sur les écrans l'image apparaissait nettement et le système agrandisseur jouant à la perfection, ils

purent tous apercevoir nettement le corps d'un homme, vêtu d'une tunique de cuir (semblait-il) qui tournoyait lentement au sein de cette immense sphère aquatique, très près de la surface, les tons vert-noir des profondeurs interdisant aux regards de pénétrer plus avant.

— Est-il encore vivant? murmura Gus Tobb, sceptique.

— Qu'importe ! coupa Cynthia qui l'entendait, auprès du capitaine. Nous devons lui porter secours... s'il y a encore une chance de survie, ainsi que Théo le disait à l'instant...

— Quoi ? s'effara le savant. Vous ne voulez pas dire, ma chère Cynthia, que vous envisagez de...

— Oui, mon cher, j'envisage de... Comme vous dites !

Et elle lança dans le télémicro, ce qui permit au capitaine et à Gus Tobb de voir son beau visage où les yeux de diamant noir flamboyaient :

— Capitaine Dodge... Un homme est en péril... Au nom de toutes les lois interplanétaires, morales et divines, je sollicite de vous l'obtention d'un cosmoscooter et l'autorisation de porter secours à ce malheureux... Et si vous le permettez, ce sera Gus Tobb qui m'accompagnera.

CHAPITRE XII

— Il n'y a pas à dire, quand une femme veut quelque chose... !

Théo Weber avait prononcé ces mots avec une nuance admirative. Et les autres éclataient de rire. Mais il était bien évident qu'ils partageaient tous son opinion en la circonstance.

Le capitaine, Hub Génil, le second pilote Art Fougère, entouraient le savant et tous, soit aux hublots, soit devant les panoramiques, suivaient le trajet du cosmoscooter.

Un petit engin quadriplace dont il existait six spécimens à bord de l'astronef. Parfaitement autonome, c'était un vaisseau spatial en miniature, d'une portée illimitée quant à la distance. Muni d'un sas il permettait les sorties dans le grand vide et, présentement, conduit par Gus Tobb ainsi que Cynthia Alvarès l'avait préconisé, l'engin fonçait vers l'énorme sphère aqueuse.

Ceux du navire pouvaient contempler, à bonne distance, ce globe qui, ainsi que le disait Weber, n'était qu'une gigantesque goutte d'eau. Une goutte d'au moins cent mètres de diamètre qui évoluait jusque-là de façon anarchique mais, vraisemblablement, ne tarderait pas à tomber sous l'influence gravitationnelle d'une des planètes et prendrait alors une course éternelle et régulière.

Weber estimait qu'en effet les sphères ainsi créées ne se dilueraient pas. Elles formaient des masses compactes et il pensait également qu'un phénomène de concentration pourrait se produire.

— Donc, avait demandé le capitaine, vous pensez que cette eau — car ce n'est que de l'eau — pourrait former une sorte de petit astéroïde...

— Oui. Et que se produirait aussi une sorte d'écrasement moléculaire. Dans

ce cas, la densité de l'eau deviendrait bien supérieure à la norme... Ah ! quel puissant intérêt,,si cela arrivait...

— Et cela serait dans combien de temps ? interrogea l'astronavigateur.

— Bof... Cela peut être très rapide, en quelques instants. Ou bien... en un siècle ou deux... ou demander un ou plusieurs millénaires...

Une fois encore, tout le monde rit. Et Hub Génil fit remarquer que, de toute façon, le cher Théo Weber devrait renoncer à toute perspective d'observation d'un phénomène aussi intéressant pour la science, si toutefois la réaction tardait quelque peu.

Cependant Art Fougère montrait au capitaine le trajet du cosmoscooter. L'appareil tournait autour de la sphère. Visiblement, Cynthia et son compagnon cherchaient à situer l'être humain enfermé à l'intérieur de ce globe d'eau.

— Ça y est, capitaine ! Ils l'ont repéré !

Mais aussitôt, c'était Hub Génil qui s'exclamait :

— Que font-ils ? Le cosmoscooter recule !

— Ils prennent de la distance !

— Je pense, dit le capitaine, qu'ils veulent se lancer dans cette masse à une vitesse record pour la pénétration...

Edwards Dodge d'ailleurs n'attendait pas et entamait le dialogue par sidéroradio avec Cynthia et son coéquipier.

Il sut qu'il avait vu juste et que, sur l'avis de Gus Tobb, le docteur Alvarès acquiesçait à la réalisation de la manœuvre. Le capitaine de *l'Albatros* approuva.

De l'astronef, on vit donc le petit engin s'éloigner de façon considérable, tourner sur lui-même et tout à coup piquer sur la sphère à une allure telle qu'ils le perdirent presque de vue.

Aussitôt, ils poussèrent quelques exclamations admiratives en faveur de la vaillante Cynthia et de son brave pilote. Admiration cependant quelque peu tempérée par une crainte : comment s'était passée la pénétration dans cette masse dont, en fait, on ignorait tout ?

Cynthia et Gus, revêtus de combinaisons spéciales, parfaitement hermétiques à volonté et prévues pour les promenades spatiales, croyaient se trouver à bord d'un sous-marin. Oui, c'était cela et il était évident que sans les rayons du soleil Bêta-Verseau c'eût été l'obscurité totale dans ce milieu d'un vert profond, si profond qu'il confinait au noir quasi total.

Cynthia tentait de repérer l'homme perdu grâce au sonaradar. Gus avait très scrupuleusement cherché, pour lancer son appareil au sein du globe aqueux, un point où l'inconnu ne se trouvait pas afin d'éviter de le heurter.

Et bientôt, le sonaradar repéra ce corps flottant, si l'on pouvait dire, entre deux eaux. A partir de cet instant, Gus dirigea le cosmoscooter avec mille précautions tandis que Cynthia ne lâchait pas le tableau de contrôle.

Vint le moment où ils purent parvenir à l'entrevoir, en dépit de l'obscurité presque totale. C'était à peine si la lumière solaire pénétrait jusque-là et Gus fit jouer un double projecteur dont les piles atomiques fournissaient une puissance considérable.

— Tu le vois, Gus ?

— Oui. Il est là.

— Tu es prêt ?

— Comme tu dois l'être, Cynthia!

— Tout est en place... Maintenant, à toi de jouer. Pour nous récupérer...

Ils parlaient brièvement. En fait, tous deux sentaient leur cœur battre avec violence. Le grand moment était arrivé et ils n'ignoraient ni l'un ni l'autre quel danger allait courir Cynthia.

Car c'était elle qui avait décidé de se jeter à l'espace, d'aller récupérer le malheureux, se trouvant en raison de la virtuosité exceptionnelle du pilote Gus Tobb à moins de quinze mètres du cosmoscooter.

Mais le point délicat était, non la sortie, non le fait de saisir le malheureux et de l'amener vers l'engin, mais le fonctionnement ultra-rapide nécessaire de la rentrée par le sas et, tout aussitôt, la mise en route des soins à donner au rescapé.

Si toutefois il n'était pas mort, ce qu'on avait de bonnes raisons de craindre.

— Prêt, Cynthia?

— Go!

Un coup d'œil entre eux, plus que bref. Le dernier peut-être ?

Elle avait bloqué le casque de sa combinaison et déjà Gus la voyait passer dans le sas. Il entendit le claquement du système magnétique.

Cynthia était dans la masse du globe d'eau.

Tout de suite elle comprit que ce milieu était infiniment plus dense que le lit d'une rivière ou d'un océan. Elle y nageait (c'était le mot) avec quelque difficulté. Mais, accoutumée à se déplacer dans l'espace autant qu'elle évoluait en piscine ou dans la mer, Cynthia ne tarda pas à se stabiliser. Les projecteurs du petit appareil créaient une zone correctement éclairée, trouant ces ondes d'un vert-noir.

Elle vit l'homme, constata qu'il paraissait très jeune et que sa tenue (il portait une hache primitive à la ceinture) était celle d'une humanité encore au stade de la barbarie.

Elle se rapprocha, le saisit par le bras, crut comprendre qu'il était parfaitement inerte et eut froid au cœur.

S'était-elle donné tant de mal, avait-elle risqué sa vie et celle de Gus Tobb pour un aussi piètre résultat ?

Mais le docteur Alvarès n'était pas de ceux qui abandonnent. Elle était bien décidée à aller jusqu'au bout.

Serrant les dents, continuant cette extraordinaire natation, elle se dirigea vers le cosmoscooter, remorquant, non sans efforts, le pauvre garçon qu'elle venait en quelque sorte de repêcher.

C'est à ce moment qu'à son poste de pilote, à l'intérieur du petit engin, Gus

Tobb faisait une constatation telle qu'il crut sentir ses cheveux se dresser sur sa tête.

CHAPITRE XIII

Gus Tobb avait eu un véritable éblouissement lorsqu'il avait aperçu la vérité sur la situation du cosmoscooter.

Toutefois, il se reprit très vite. Ce n'était pas le moment de s'attarder sur pareil problème, si dramatique qu'il puisse être. Il importait avant tout de récupérer Cynthia et éventuellement le malheureux qu'elle était allée si courageusement tenter d'arracher à son étrange sort.

D'ailleurs, dans la clarté des projecteurs il pouvait déjà distinguer la silhouette de la nageuse tirant tant bien que mal son fardeau humain.

Guss Tobb s'empessa de faire fonctionner le sas alors que la jeune femme venait de toucher la carène du petit vaisseau et déclenchait le signal demandant l'ouverture.

Guss Tobb bondit auprès d'elle. En un instant il l'aida à se débarrasser de son casque et de son équipement et tous deux se penchèrent sur le rescapé.

Tout avait été soigneusement préparé. On lui appliqua sur le visage un masque à oxygène et, retroussant la manche de la tunique, Cynthia lui faisait une piqûre revigorante.

Les deux cosmonautes, un bon moment, demeurèrent auprès du rescapé, guettant le moindre signe de vie. Inutilement. Il demeurait parfaitement inerte. Pas le plus petit mouvement respiratoire.

— Le cœur ne bat plus, ni le pouls, constata Gus Tobb.

Cynthia fronçait le sourcil. Elle ne pouvait parvenir à croire qu'elle avait ramené un cadavre :

— Regarde !... Il demeure apparemment vivant... Pas le moindre détail attestant le décès... Les chairs sont parfaitement normales et on jurerait que le

sang circule...

— Pourtant, Cynthia...

— Ecoute ! Nous allons revenir rapidement à l'Albatros et...

Il leva les yeux vers elle sans répondre. Cynthia s'étonna de son attitude :

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc ?

Le pilote avala sa salive avant de prononcer :

— Il faut que je te le dise... Je... Nous... Enfin... je ne peux plus diriger le cosmoscooter...

— Quoi ? Tu es souffrant ? Ou bien...

— Non! Non! tu ne me comprends pas... C'est le... Enfin... Le milieu où nous avons pénétré... de force en quelque sorte... Eh bien, il n'y a plus moyen d'en sortir !

— Te rends-tu compte de ce que tu me dis ?

— Malheureusement oui, Cynthia... Nous sommes bloqués... je ne saisis pas comment, mais c'est un fait ! Les commandes tournent dans le vide !

Le docteur Alvarès bondit :

— Mais enfin !... Nous sommes dans l'eau... Tout à l'heure notre appareil se conduisait comme un véritable sous-marin et rien de plus ! Qu'est-ce qui nous bloque, comme tu dis?

— Je ne sais pas, avoua le pilote. Il me semble que nous subissons une pression telle que nous sommes immobilisés...

— Mais, hurla soudain Cynthia, de l'eau... ce n'est que de l'eau !

Il eut un geste désespéré.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse !

— Mais ne reste pas là comme un emplâtre ! Bouge ! Réagis ! Essaie encore une fois...

— Si tu veux... Comme ça tu pourras constater...

Force fut à Cynthia de se rendre à l'évidence, à la

terrible évidence : le cosmoscooter était en effet immobile. Comme si cette eau arrachée à deux océans et lancée en plein espace était subitement gelée, ce qui n'était pourtant pas le cas.

— Alors? demanda Cynthia.

— *Je vais tenter d'alerter l'Albatros !*

Un instant après la preuve était faite qu'ils étaient bel et bien isolés. Les ondes ne passaient pas, ce qui n'avait d'ailleurs rien de bien surprenant.

Il en fallait plus que ça pour décontenancer Cynthia Alvarès, laquelle n'avait évidemment rien d'une faible femme, tout en restant au besoin délicieusement féminine.

— Laisse-moi... Je vais essayer de les joindre...

Il acquiesça silencieusement, sachant parfaitement ce qu'elle voulait tenter.

Cynthia s'étendit sur une des couchettes (un siège

transformable pour la relaxe) et, réglant lentement sa respiration, fermant les yeux, elle parut se concentrer. Gus Tobbs, qui l'observait anxieusement, voyait sur son visage les contractions inhérentes aux efforts mentaux qu'elle fournissait.

Cynthia tentait d'entrer en contact télépathique avec ceux de l'astronef.

Comme la majorité des cosmonautes du corps médical et de certains officiers spécialistes de l'espace, le docteur Alvarès avait été entraîné à ce genre de travail cérébral. Les résultats n'étaient pas toujours probants. De toute façon, la recherche initiale était pénible, l'émetteur cherchant un

récepteur, lequel n'était pas forcément disponible, ignorant qu'il fallait se mettre à l'écoute.

Cynthia, cependant, ne désespérait pas. Elle savait que plusieurs, à bord, étaient télépathes y compris le capitaine lui-même.

Et ce fut long, très long...

Gus Tobb transpirait d'angoisse. Il imaginait les suites. S'il ne parvenait pas à arracher le cosmoscooter à l'emprise mystérieuse du globe d'eau, ils étaient condamnés à périr lentement dans l'étroite cabine, et ce en compagnie d'un cadavre. Car il ne se faisait guère d'illusions sur le sort de celui que Cynthia s'était donné tant de mal pour aller sauver. Il ne bougeait toujours pas et le pilote demeurait entre Cynthia, étendue, torturée par la lutte intérieure, et ce malheureux inconnu totalement inconscient, peut-être déjà mort.

Enfin, après des minutes qui lui parurent aussi interminables qu'à Gus Tobb, elle réussit à situer l'*Albatros*. Elle erra encore un moment avant d'atteindre un cerveau réceptif. Elle lutta, essaya de brusquer ce mental qu'elle n'avait pas encore identifié. Mais, après bien des efforts qui l'épuisaient, le duplex s'établit. Vaguement tout d'abord puis Cynthia crut comprendre qu'il s'agissait du cosmatelot Krawer, un homme de l'espace particulièrement entraîné au travail télépathe.

Par lui, elle put renseigner le capitaine, l'état-major et l'équipage de l'astronef. Ils surent tous, effarés, que le cosmoscooter était perdu si on ne l'arrachait pas à la formidable étreinte.

Edwards Dodge était livide, mais, conscient de sa mission de commandant de vaisseau, il se dominait et envisageait diverses solutions. Hub Génil, toujours curieux, interrogeait Théo Weber :

— Enfin, professeur, votre opinion ?

— Hé, cela correspond à ce que j'avais au moment où ils se sont lancés à l'intérieur de la sphère... C'est un phénomène analogue à celui qui provoque la naissance d'une étoile à neutrons. Une sorte d'effondrement moléculaire qui fait que la matière — quelle qu'elle soit — atteint une fantastique concentration atomique...

— Mais c'est de l'eau !

Théo Weber fit une moue indiquant honnêtement son ignorance.

— C'est pourtant ce qui doit se passer... Mais que voulez-vous, Génil?... Ce n'est pas souvent dans l'univers qu'une masse aqueuse aussi formidable est projetée dans l'espace à la suite de la conjonction de deux astres... Les lois de la gravitation jouent totalement déphasées et... mais il y a tant de choses qui nous échappent !

Art Fougère grogna que ce n'était pas avec de tels raisonnements qu'on sauverait Cynthia et Tobb. Le capitaine Dodge, lui, écoutait avec attention ce que lui confiait Krawer.

Ce dernier, un Terro-Germain, avait peine à saisir les ondes mentales de Cynthia Alvarès. Toutefois, bien que cela lui parvînt par bribes, fortement parasité, avec un inévitable fading, il réussit petit à petit, traduisant comme il le pouvait chaque phrase provenant depuis le cerveau de Cynthia, à renseigner le capitaine Dodge.

Ce dernier écoutait avec une attention soutenue, penché sur le cosmatelot lequel, étendu comme l'était Cynthia à bord du cosmoscooter, suait sang et eau et se tordait parfois sur sa couchette tant il devait, à l'instar de l'émettrice, se torturer les méninges.

Parfois, Dodge interrompait le duplex et dictait une réponse à Krawer qui tentait alors de la transmettre. C'étaient des encouragements et des conseils. A la fin, Dodge interrompit le dialogue après avoir fait envoyer par Krawer cette dernière phrase :

— Je crois que j'ai trouvé ! Courage !

Ce fut tout. Un instant après tout l'équipage de *l'Albatros* était en état d'alerte pour la folle tentative conçue par son capitaine.

La thèse émise par Théo Weber était sans doute valable. De lui-même, l'engin saisi par la concentration moléculaire ne pouvait certainement plus s'en extirper.

Mais Dodge avait une autre idée : la sphère était une masse. Un tout qui ne lâchait pas sa proie. Il prétendait, lui, l'obliger à le faire. En la détruisant !

CHAPITRE XIV

Cynthia essayait de récupérer, après l'effort forcené qu'elle avait dû fournir au cours du duplex télépathique.

Elle demeurait en cet état second, où le conscient demeure, mais de façon nébuleuse. Elle pensait qu'elle avait eu quelque chance en entrant en contact avec Krawer, excellent correspondant mental.

Mais qu'est-ce que tout cela allait donner ?

Il y avait bien la dernière phrase émanant du capitaine Dodge et que Krawer avait fidèlement transmise : « Je crois que j'ai trouvé ! Courage ! »

C'était très joli mais malgré tout Cynthia ne pouvait oublier, même dans sa somnolence, la situation dramatique en laquelle le sort l'avait plongée en compagnie de Gus Tobb... et de cet inconnu qu'elle s'était obstinée à arracher au globe d'eau. Un globe d'eau qui paraissait vouloir se venger de la plus terrible façon en enchâssant dans son sein le cosmoscooter et ceux qu'il portait.

La jeune femme se sentait revenir à la lucidité totale. L'émission cérébrale était terminée. Elle allait ouvrir les yeux, revoir Gus Tobb, discuter avec lui.

Et se soucier du naufragé dont elle continuait à espérer le salut.

Tout à coup, une pensée la traversa. Une pensée étrangère.

Cynthia retomba aussitôt dans une immobilité volontaire.

Le duplex recommençait-il ? C'était très possible et sans doute le capitaine Dodge, par Krawer interposé, avait-il quelque chose à communiquer aux prisonniers de la titanesque goutte d'eau.

Gus Tobb, qui s'était parfaitement rendu compte de son retour à la

conscience totale, s'étonna de la voir soudain se raidir, puis il nota que le visage reprenait les crispations inhérentes au travail mental.

Il vint rapidement vers la couchette, l'appela à mi-voix.

Elle tenta de parler. Ses lèvres remuèrent mais aucun son n'en sortit. Cynthia tentait de lui dire ce qui se passait et elle ne réussit qu'à faire un geste de dénégarion, assez vague, mais qu'il sut comprendre.

Et Gus Tobbs, plus soucieux que jamais, attendit...

Cynthia se concentrait aussi profondément que possible. En dépit de la fatigue consécutive à la première expérience, elle tentait de s'ouvrir mentalement au correspondant. Qui normalement ne pouvait être que le cosmatelot Krawer.

Mais le cosmatelot Krawer lui tenait cette fois un singulier langage mental. Le docteur Alvarès n'y comprenait pas grand-chose. Il était question, moins en phrases constituées qu'en images, en flashes brefs et rudimentaires, d'astres pourpres, d'océans en fureur, de tourbillons, de hordes sauvages et barbares, d'animaux tels qu'elle n'en avait jamais connus sur aucune planète, encore que Cynthia n'en fût pas à son premier voyage interplanétaire.

Un long moment, elle tenta de répondre et se rendit compte que son interlocuteur mystérieux ne devait pas très bien la comprendre, voire pas du tout.

Il s'en tenait à ces projections primaires. Comme s'il s'agissait d'un enfant de la maternelle qui déchiffre le monde en une imagerie mise à la portée de son âge et tente de s'exprimer.

Et tout à coup, ce fut l'illumination : ce n'était pas Krawer qui tentait de lui parler.

Mais alors..., qui ?

Cynthia, au fond de son état extra-normal, se sentit tout à coup parcourue par un courant de joie intense. En cet instant, elle en oublia qu'elle était captive dans le cosmoscooter qui menaçait, si ceux de *l'Albatros* ne réussissaient pas à l'en sortir, de devenir son cercueil et celui de Gus Tobbs. Sans compter le jeune inconnu voué lui aussi à cette fin lamentable.

Mais la joie la stimulait. Elle savait qui tentait d'entrer en relations mentales

avec elle. C'était « lui ».

Et il était là, tout proche. Lui aussi en état second, quasi cataleptique. Lui aussi qui possédait donc de telles facultés cérébrales qu'il était susceptible de provoquer pareil duplex. Et comme ils étaient si près l'un de l'autre, ce fut infiniment plus facile qu'avec le correspondant de l'astronef, encore que les ondes mentales, plus subtiles que les hertziennes, puissent évoluer à travers la masse aqueuse quoique de façon assez médiocre.

Mais Cynthia « discutait » curieusement avec celui qu'elle avait arraché à la masse fantastique.

Certes, on en demeurait aux propos maladroits, tronqués, plus que primitifs. Mais les images émises par l'inconnu étaient probantes. Et Cynthia, charmée, découvrait qu'il avait parfaitement eu conscience de ce qu'elle avait tenté et réussi en sa faveur. Il le savait. Il la remerciait. Et ces sentiments de gratitude filtraient, assez péniblement d'ailleurs, à travers un kaléidoscope de visions tourmentées, chaotiques. Cynthia revoyait les astres rouges, l'océan furieux, un mascaret déferlant sur une plaine où des gens bizarres se battaient.

Et elle vit la formation de la trombe, non plus comme elle avait pu l'observer depuis l'astronef, mais cette fois dans la situation de quelqu'un qui en eût été victime, emporté dans le gouffre d'espace et d'eau engendré par la conjonction astrale.

Il parut très heureux quand elle commença à lui répondre, s'évertuant à choisir des images aussi simples que possible pour se faire comprendre. Elle avait vu tout de suite que ce garçon, presque un adolescent dans sa tenue de cuir conservant la fourrure qui demeurait intérieure, qui ne portait qu'une hache primitive, était lui-même un être correspondant au stade protohistorique des mondes évolués.

Ainsi on pouvait « parler » de reconnaissance, de sympathie, de salut, de retour à la vie, et également de la catastrophe extraordinaire qui les avait amenés là.

Cynthia tenta de l'interroger sur son état. Comment pouvait-il demeurer inerte, en suspension de fonctions cardiaques et pulmonaires tout en demeurant capable de travail mental ? Mais c'était trop fort pour lui sans doute et elle n'obtint aucun résultat probant.

D'ailleurs, elle avait maintenant une autre idée : il leur fallait s'éveiller. Tous les deux. Se trouver face à face et tenter un dialogue normal. Toutefois il ne répondit pas sur ce point.

Cynthia lui fit comprendre — ou tenta de lui faire comprendre — qu'elle sortait de son plein gré de sa pseudo-léthargie et allait reprendre une existence plus naturelle. Il ne réagit pas.

Elle attendit -un instant une réponse qui ne vint pas. Peut-être un peu dépitée, Cynthia s'extirpa volontairement de son inertie musculaire et revint au monde normal.

Gus Tobb était plus que jamais anxieux. Il s'empessa de questionner sa compagne :

— Mais que t'est-il arrivé? Ils t'ont rappelée? Dodge avait quelque chose d'autre à nous dire?

Elle ne répondait pas tout de suite et elle couvait du regard le jeune homme, toujours parfaitement inerte, étendu auprès d'eux.

— Cynthia, je t'en prie..., insista le pilote.

Elle daigna enfin se tourner vers lui et lui sourire. Il fut frappé de l'éclat de ses yeux.

— Mais tu as l'air heureuse... Ils vont nous tirer de là, c'est bien ça? C'est pour ça que tu...

Elle secoua la tête. Elle paraissait parfaitement détendue. Il revoyait une expression quasi béate qu'il avait remarquée à un certain moment alors qu'elle « causait » avec un invisible interlocuteur. Enfin Cynthia sortit de son mutisme et Gus fut frappé plus encore en voyant la flamme qui brillait dans ses yeux, en entendant cette exclamation :

— Il vit! Gus... Il vit!

— Mais... de qui parles-tu?

— Lui, lui! Voyons... Lui!

Elle s'approchait du dormeur mystérieux et passait une main délicate sur son front encore vierge de toute ride de souci.

— Quoi ? Mais comment sais-tu cela ? Parle donc, Cynthia, je vais devenir

fou...

Alors elle expliqua, posément, gentiment, ce qui venait de se produire. Gus Todd écouta tout cela avec attention. Oui, certes, il comprenait l'enthousiasme de Cynthia. N'avait-elle pas tout fait au bénéfice de ce jeune inconnu ? Et s'il vivait, fût-ce en état léthargique, c'était une chance, un bonheur. Il en convenait. Mais ne put s'interdire de faire observer :

— Je me réjouis avec toi de ce succès... dont tout l'honneur te revient, ma belle amie. Il n'en est pas moins vrai que notre situation ne s'est pas améliorée pour cela. Et que nous demeurons bloqués dans ce carcan d'eau pourrie !... Et je déplorerai que, si nous devons y rester, celui que tu as sauvé avec tant de peine sera condamné autant que nous le sommes !

Il allait poursuivre mais il vit soudain que la jeune femme avait l'attitude de quelqu'un qui écoute. Il se tut. Sans doute était-ce un message mental qui lui parvenait.

Emanant de l'inconnu toujours inerte ? Ou de l'astronef ?

Gus Todd souhaitait naturellement que ce fût la seconde hypothèse qui prévalût. Il n'en douta pas quand, après un nouvel effort pour percevoir les phrases incomplètes mais probantes que lui adressait

Krawer depuis l'Albatros, elle se tourna vers lui, plus rayonnante que jamais :

— Gus... Oh ! Gus... Edwards a du génie ! Ecoute ce qu'il a trouvé pour nous sortir de là...

Tandis qu'elle lui expliquait ce qu'elle avait compris — péniblement bien sûr mais cela en valait la peine — l'Albatros s'était considérablement rapproché de la gigantesque bille aqueuse. L'astronef adroitement mené par Hub Génil et Art Fougère épousait maintenant la vitesse du globe fantastique afin de maintenir entre eux deux une distance constante.

A partir de ce moment, Krawer demeura en état de télépathie après avoir appelé Cynthia et lui avoir recommandé de ne perdre le contact à aucun prix.

En effet, les directives qui seraient transmises avaient alors pour but d'instruire Gus Todd sur la façon de diriger le cosmoscooter.

Lui avait bien un peu ronchonné après avoir su cela :

— Ils doivent se figurer que je manœuvre comme je veux ! Alors que dans ce foutoir de flotte le bateau est plus qu'une épave et qu'on peut à peine tourner sur place...

Cynthia, décidément optimiste, le calma et lui fit remarquer que de toute façon il pouvait au moins faire bouger un peu l'engin.

La sidérotélé ne fonctionnait pas plus que la radio. Aussi, bien qu'ils disposassent à bord d'écrans, Cynthia et Gus ne pouvaient observer ce qui se déroulait extérieurement au milieu étrange où ils étaient prisonniers.

L'astronef, synchronisant son allure avec celle de la sphère qui se déplaçait dans l'espace, entraînée sans doute par l'attraction des corps planétaires voisins, paraissait immobile pour un observateur éventuel. Bien hypothétique d'ailleurs.

De ses flancs on eût pu voir s'extirper deux hommes, deux de ces piétons de l'espace chargés généralement de tâches des plus délicates au cours des voyages interstellaires.

Un officier, Mariani, un cosmatelot, Flobert. Tous deux, bien que de grades très différents, étaient des spécialistes de ce genre d'exploits. Et Edwards Dodge les avait nantis d'une mission dont dépendait peut-être le sort des captifs de la grande goutte d'eau.

Théo Weber, lui, suivait le déroulement des opérations avec une passion frénétique. Le phénomène qu'il avait pressenti se produisait. Il y avait concentration atomique, bouleversant les lois prétendument établies et cette eau jetée paradoxalement en plein espace se conduisait comme un véritable corps céleste, en la circonstance comme une étoile à neutrons. Il en oubliait presque que Cynthia et Gus étaient à bord et risquaient d'y demeurer éternellement si la tentative imaginée par le capitaine Dodge échouait.

Mais ce dernier se refusait à y croire, persuadé qu'il réussirait. En attendant, Mariani et Flobert travaillaient à un curieux essai. Ils avaient emporté avec eux de petits appareils de sonoradar et, parvenant à portée de l'immense globe, ils en palpaient la surface, et commençaient le sondage.

On les voyait depuis l'astronef et c'était une bien surprenante vision que ces deux myrmidons qui s'évertuaient contre la paroi incurvée et incroyablement lisse formée dans le grand vide par l'élément aqueux.

Là, on pouvait dialoguer par radio et on ne s'en faisait pas faute. Les deux hommes volants transmettaient au fur et à mesure le fruit de leurs observations qu'on enregistrerait soigneusement.

Krawer, tant bien que mal, avait fait savoir à Cynthia qu'actuellement on sondait la sphère afin de procéder à l'ouvrage final qui devait les délivrer.

Après de nouveaux duplex aussi pénibles les uns que les autres, Gus Todd sut qu'il devait tenter de « descendre ». Soit d'évoluer avec son appareil comme s'il « tombait » dans le vide.

Cynthia rit parce qu'il grognait encore mais évidemment il n'avait rien de mieux à faire que d'essayer.

Pendant qu'il se battait avec le milieu ambiant qui paraissait vouloir étouffer littéralement le malheureux petit appareil conçu par les humains qui palpitait à l'intérieur, les deux chargés de son radar suivaient sa progression. Progression très lente en raison du blocage qui n'était pas un vain mot.

Cela dura plusieurs heures tant l'appareil se déplaçait difficilement. Enfin ceux de *Y Albatros* purent savoir que le moment était venu, que le cosmoscooter pouvait — en principe — échapper à la destruction qui l'eût menacé dans le cas où on aurait agi à la légère, sans tenir compte de sa position dans la masse aqueuse.

Là-dessus, les piétons du vide regagnèrent le vaisseau spatial.

Tout était prêt. Le capitaine Dodge cria :

— Feu !

Dix formidables jets fulgurants traversèrent l'espace. Dix tubes du terrible rayon infrarouge à la puissance dépassant de beaucoup le laser envoyaient leur mitraille qui allait frapper la sphère d'eau.

Et celle-ci éclata dans le grand vide.

CHAPITRE XV

Jamais sans doute cosmonautes n'avaient assisté au fantastique événement, au féerique spectacle qui se déroulait entre la planète et son satellite.

Ils en oubliaient presque le côté pratique de l'expérience, de ce bombardement aux ondes de force qui venait de disloquer en un formidable feu d'artifice la sphère née de la jonction océanique.

Feu d'artifice ? Ou, ainsi que le disait avec humour Hub Génil, « plutôt jeux d'eau ».

Et c'était bien cela mais à un échelon jamais atteint sur aucun monde. Cette quantité inimaginable de liquide, scindée en myriades de fragments, projetait à travers l'espace autant de petits soleils. Des diamants incomparables naissaient spontanément et l'astronef évoluait maintenant à travers un domaine d'une splendeur émouvante, écrasante aussi par sa magnificence.

En effet, Bêta-Verseau répandait ses rayons bleutés, dorés, et chaque parcelle d'eau accrochait un peu de sa lumière. Si bien que d'innombrables petites sphères, vestiges de la grande, étant ainsi nées en plein espace, apparaissaient comme autant de gemmes éblouissantes dans la clarté solaire.

De ces billes aqueuses, il y en avait de toutes dimensions mais si cela allait jusqu'à la véritable gouttelette, les plus importantes n'avaient guère plus d'un mètre de diamètre.

Par instants, quelques-unes lancées par la loi gravitationnelle venaient heurter la carène de l'astronef où elles s'écrasaient en giclant et en engendrant d'autres gouttes encore, infiniment plus miniaturisées.

Mais la destruction du globe géant n'avait pas seulement provoqué le curieux et spectaculaire décor qui environnait maintenant *Y Albatros*. Il avait libéré un certain nombre d'éléments que l'eau satellisée et subissant une réaction encore inconnue de la sagesse interplanétaire conservait dans sa

masse. Tout ce que le cataclysme avait permis au double raz de marée générateur de la trombe titanique d'emporter hors des deux astres. Il y avait des arbres entiers, des débris de toutes sortes. Des rocs même avaient été arrachés au fond marin et devenaient ainsi, tout naturellement, de petits météores.

Malheureusement le cœur des cosmonautes se serrait quand ils découvraient, tournoyant misérablement dans le vide glacé, des corps d'animaux et aussi d'humains.

Ceux-là, on savait bien qu'on ne pourrait rien en leur faveur. Il y avait longtemps qu'ils avaient péri, c'était indéniable, et même s'ils avaient eu la chance d'être secourus par un courageux docteur Alvarès, dès ce moment ils seraient morts promptement dans l'espace froid.

Cependant, tous les regards fouillaient cet ensemble effarant où ces débris de la mort et de la destruction, entités multiples présentement saisies dans le grand mouvement universel, déviaient et prenaient tous une direction qui était le départ de leur mise sur orbite. On cherchait le cosmoscooter et ce fut Art Fougère qui le signala le premier.

Oui, il était là. Intact, du moins c'est ainsi qu'il leur apparaissait. La carène de métal brillait sous cent mille soleils, Bêta-Verseau s'étant multiplié à l'infini par les parcelles d'eau irradiantes.

Ce fut une joie totale à bord. On avait réussi ! Il faut dire que le redoutable tir à l'infra-mauve avait été réglé soigneusement à partir des données fournies par le sonaradar et que Mariani et Flobert pouvaient revendiquer une bonne part du succès. On avait ainsi pu diriger les rayons de telle sorte qu'ils puissent éviter la zone où stagnait le petit vaisseau spatial.

La récupération ne fut ensuite qu'un jeu d'enfant, d'autant que, à la grande satisfaction de tout l'équipage, le cosmoscooter cette fois manœuvrait allègrement, ce qui attestait au moins la bonne santé de son pilote.

Le retour s'entoura d'effusions interminables. Chacun voulait donner l'accolade à Gus Toll et naturellement à Cynthia. Elle se prêta de bonne grâce à ces marques d'amitié, tandis que le professeur Théo Weber et le malicieux Hub Génil constataient qu'en ce qui la concernait officiers et cosmatelots s'attardaient quelque peu en cette étreinte.

Mais si tous deux étaient saufs, il importait sans plus tarder de s'occuper de celui pour lequel on avait engagé pareille aventure.

Cynthia, oubliant ses émotions et sa fatigue, l'avait fait conduire à l'infirmerie du bord et déjà Théo Weber s'empressait autour de lui en compagnie de deux cosmonautes infirmiers.

On put constater avec plaisir qu'il ne semblait porter aucune blessure, qu'il était toujours en léthargie mais assurément encore parfaitement vivant.

De subtils appareils le sondaient déjà et une multiple échographie rassura Cynthia, Weber et les autres. Oui, le rescapé vivait. Et Cynthia, relayée par Gus Tobb, narrait déjà ce qui s'était passé. Elle insistait sur l'échange télépathique, à la grande surprise de Krawer, lequel avait pu croire être son seul correspondant.

On avait chaudement enveloppé le corps de l'inconnu d'une sorte de sac de nylon thermique qui laissait tous les mouvements libres tout en assurant une température correspondant aux normes humaines.

Radios, échographies, résonances magnétiques, tout assurait son parfait état, aussi bon interne qu'externe. Restait à le tirer de cette étrange torpeur.

Théo Weber avait fait placer sans retard, sur son crâne, un ordi-casque, un diffuseur de pensées. C'était un appareil fort pratique pour l'enseignement ultra-rapide d'une langue, ses vibrations faisant pénétrer dans les neurones une foule d'images, de symboles simples ainsi que les éléments correspondant aux sons à émettre pour les exprimer.

— De cette façon, assurait le professeur, dès son réveil il pourra sinon encore converser avec nous, du moins tenter de le faire. Et nous l'éduquerons petit à petit par la suite...

— Oui, murmura Cynthia. Mais il faudrait qu'il ouvre les yeux !

Le capitaine Dodge, qu'elle avait chaleureusement remercié pour son sauvetage, s'amusait de la voir entourer « son » rescapé de mille petits soins. Théo Weber également mais il était très affairé autour de ce patient d'un nouveau genre. Et les infirmiers se dépensaient.

Leurs efforts conjugués ne semblaient donner aucun résultat probant et l'inconnu, parfaitement immobile dans son cocon de nylon, confortablement installé, montrant un visage serein avec de bonnes couleurs attestant son état, n'en demeurait pas moins en dehors de la vie.

Coma ? Hypnose ? Ou quoi ?

On s'interrogeait et Cynthia, qui avait repris des forces, assura qu'elle ne tarderait pas à tenter un nouvel échange mental, le premier ayant parfaitement réussi.

On attendait ce moment avec impatience lorsque le rescapé commença soudain à bouger légèrement. Il battit des paupières, soupira, bailla, et prétendit se dresser sur son séant.

Les praticiens et quelques représentants de l'équipage, dont le capitaine Dodge, scrutaient avec avidité le moindre mouvement du jeune homme. Il les regardait, ébahi semblait-il.

— S'il en est au stade de la préhistoire, comme son costume l'indiquait, pas étonnant qu'il ait l'air ahuri, commenta Gus Todd, naturellement présent lui aussi.

Cynthia s'avança vers le sujet, et lui sourit. Et ils virent alors une véritable lumière de joie sur le faciès du primitif.

Il regardait Cynthia. Il ne voyait plus qu'elle.

Il ne la découvrait pas. Il la reconnaissait.

L'ordi-casque devait le gêner. Il eut un geste instinctif pour s'en débarrasser mais Cynthia, souriante, s'approcha plus encore de lui et lui fit comprendre par signes qu'il devait le conserver sur sa tête.

Il obtempéra. A partir de cet instant, Cynthia, et tous ceux qui l'entouraient, devaient savoir quelle emprise elle avait sur cet inconnu, venu d'un autre monde à bord de l'astronef terrien dans des conditions impensables.

Cependant, il bougeait. Il s'éveillait à la vie. On vit ses lèvres remuer et on sut qu'il tentait de parler. Il éructa quelques sons incompréhensibles. Le professeur Weber murmura :

— Il cherche à nous parler... mais sa langue originale revient. Il faut qu'il assimile ce qu'on lui transmet ondioniquement et naturellement cela ne peut se faire en un instant. Présentement, croyez qu'il lutte pour transcrire — à partir de ce que l'ordi-casque lui a fixé dans le cerveau — ce que je pourrais appeler la traduction de ses pensées...

Selon la tradition interplanétaire, tous s'exprimaient, non dans leur langue

d'origine, mais en spalax, ce code établi une fois pour toutes depuis un siècle, après un grand congrès interstellaire. Si bien qu'on pouvait se comprendre d'une planète en l'autre, d'un système à un autre, tout au long des galaxies. Et c'était en spalax que le jeune homme, qui fixait toujours Cynthia avec une sorte d'extase, fit un effort très visible, sembla avaler sa salive, et finit par dire, cette fois de façon intelligible pour les présents :

— Toi... belle... belle...

Cynthia rougit mais elle dissimula son trouble sous un nouveau sourire. Les cosmonautes à qui cela n'avait pas échappé comprenaient qu'un courant passait entre ces deux êtres. Un de ces échanges qui échappent à toute logique et se produisent dans toutes les humanités.

Le docteur Alvarès voulait reprendre le pas sur Cynthia, un peu trop femme en la circonstance. Ce fut donc le docteur qui expliqua :

— J'ai eu avec lui une conversation télépathe, en duplex... Rien d'étonnant donc qu'il soit axé vers moi...

— Ben voyons !... souffla l'incorrigible Hub Génil auquel Gus Toll envoya un vigoureux coup de coude pour le faire taire.

Dans les heures qui suivirent, le capitaine Edwards Dodge se soucia surtout de la position de l'astronef. Chacun était à son poste à bord et on observait le plus minutieusement du monde la planète du Verseau et son satellite le plus proche, la grande lune rouge dont l'approche avait provoqué tant de perturbations sur les deux astres, jusqu'à ce cataclysme qui après de multiples ravages s'était conclu par la formation d'une trombe démentielle, faite des eaux de deux océans.

Il importait de savoir désormais où on atterrirait. Dodge estimait inutile de revenir sur la lune rouge, encore que Théo Weber déplorât qu'on ne puisse lui donner loisir de reprendre ses études sur la tribu des Noox laquelle, très rare à travers le Cosmos, représentait la seule humanité sur ce petit astre.

Pendant ce temps, le docteur Alvarès prenait très au sérieux ses fonctions et il faut dire que le professeur Weber, remettant à plus tard ses études ethnico-religieuses s'évertuait, lui aussi, à une tâche délicate : soigner et éduquer le jeune inconnu afin de l'intégrer à la communauté des cosmonautes.

On savait maintenant qu'il s'appelait Wân, que son clan avait été détruit par

des barbares. Où était-il né ? Il avait été bien surpris quand, par les panoramiques du bord, on lui avait montré une boule immense, opposée à la lune rouge, en lui expliquant que c'était là son monde natal.

Grâce à l'ordi-casque il faisait des progrès foudroyants en langue spalax. Grâce aussi, fallait-il le dire, à la patience et au dévouement de Cynthia. Appuyée dans cette tâche par les infirmiers, très dévoués eux aussi et par Théo Weber, trop heureux d'entrer en contact avec un spécimen d'une humanité inconnue.

Hub Génil, alors qu'on parlait de baptiser la planète illuminée par Bêta-Verseau, avait proposé de l'appeler Cynthia et tous avaient accepté avec enthousiasme. Le Champagne avait coulé à flots en l'honneur à la fois de ce monde à découvrir et de sa marraine, laquelle vivait dans un état de bonheur depuis qu'elle prenait soin de Wân.

Le professeur Weber, lui, brûlait d'interroger Wân sur le culte de son clan et éventuellement des autres tribus de la planète Cynthia. Il avait fait un bond lorsque, après bien des efforts, Wân avait réussi à leur expliquer ce qui s'était passé : le massacre des siens, les horreurs perpétrées par les Hommes-des-Forêts, et surtout le fait que ces barbares aient la manie de promener une idole avec eux, de l'ériger sur le lieu de leurs forfaits pour lui rendre hommage au cours d'une orgie frénétique où le stupre le disputait à l'égorgement des derniers vaincus.

Ce fut du délire quand Wân, ayant compris que pareil problème passionnait cet homme qui était si bon et si prévenant pour lui, se mit à narrer son séjour chez les Yells, décrivant l'étrange divinité figurée par une amazone terrassant un humain mâle. Théo Weber y voyait là une raison majeure d'aller se poser sur « Cynthia ». Quelle joie pour lui de percer les secrets de ces superstitions primitives, féroces dans leurs rudiments !

Un sujet qui avait été abordé avait amené Alvarès et Weber, scientifiques avant tout, à interroger Wân sur ce qu'il avait pu éprouver au cours de sa dernière aventure; Tant bien que mal, il leur avait expliqué comment, échappant au combat entre les Yells et les Kmaz, il avait cru galoper en plaine et avait été contré, puis emporté par le mascaret déferlant.

Ensuite, c'était l'envol, la trombe entraînant tout dans sa montée fantastique. Comment avait-il pu survivre ?

Weber avait bien tenté au départ d'expliquer son salut par l'hypothèse, fort discutable d'ailleurs, de la suspension respiratoire et cardiaque, phénomène

possible, mais rarissime d'après les statistiques.

S'il n'avait pas été assommé dans la fureur de ces eaux montant vers le ciel, Wân eût dû être noyé vingt fois. Et on avait malheureusement pu constater, après l'éclatement du globe d'eau, que les cadavres ne manquaient pas, lesquels flottaient maintenant dans l'espace, devenant des satellites miniatures de la planète Cynthia ou de la lune rouge, selon les cas.

Là encore, pour Wân qui ne faisait que balbutier le spalax, ce fut pénible de s'expliquer. Mais il évoqua la figure de Hya-Tô, raconta ce qui s'était passé entre lui et le vieux magicien.

Finalement, les deux praticiens réalisèrent : Wân avait reçu des leçons de contrôle de soi, permettant de suspendre les fonctions vitales sans les détériorer. Ainsi, il avait eu la présence d'esprit, en un dernier éclair de raison alors qu'il était projeté dans les airs sous l'emprise formidable des eaux déchaînées, de se rappeler son voyage mental pratiqué grâce aux sortilèges de Hya-Tô et surtout de la décoction que ce dernier lui avait fait absorber.

En effet, depuis cette expérience, il avait continué à s'entraîner selon les directives du magicien, si bien qu'il avait pu parvenir à plusieurs reprises à cet état second, catalepsie apparente et libération mentale. (Et, presque à volonté, il revenait à la norme. En fait il avait ainsi regagné la lucidité pour retrouver Cynthia, dont la rencontre mentale l'avait fortement troublé.)

C'était ce qui s'était produit. Au dernier moment, il s'était littéralement annihilé. Certes, demeurant trop longtemps à l'intérieur du globe aqueux, il eût été infailliblement noyé, asphyxié, ou écrasé par la redoutable concentration atomique qui se produisait. Cynthia l'avait sorti de là en temps voulu.

Et comme on parlait de ce voyage purement cérébral qui lui avait permis de découvrir le peuple des Gloow et le puits diabolique où ces abrutis suspendaient leurs victimes que le feu mystérieux dévorait, qu'il évoquât les rochers irradiants, la lumière étrange qui baignait ce décor d'abomination, l'état des derniers survivants et des pauvres débris humains observés par Wân, Théo Weber comprit aisément qu'il y avait là un culte effroyablement primitif, barbare, mais présentant aux yeux de la science un intérêt prodigieux.

Et après la description que Wân lui faisait de ce lieu maudit, de ce feu dévorant bien que ne montrant aucune flamme, il se précipita chez le capitaine.

— Du radium ! Dodge ! Du radium ! Des monceaux de radium... Ah !

quelle découverte !...

Et quand il eut raconté au maître du bord ce que Wân venait de révéler, il eut la satisfaction d'entendre Edwards Dodge, frappé de semblable révélation, lui dire avec un sourire en coin :

— Réjouissez-vous, professeur ! Vous pourrez donner librement cours à vos passions... Nous allons faire relâche sur la planète Cynthia !

CHAPITRE XVI

A l'instar de la grande majorité des sites dans la planète (désormais nommée Cynthia) et son satellite, la presqu'île repérée médiumniquement par Wân avait beaucoup souffert du cataclysme.

Le littoral avait été ravagé, comme toutes les zones situées à proximité du Marais-qui-n'a-pas-de-bord. Les bois qui la recouvraient en grande partie étaient dévastés et il n'y avait pas jusqu'aux constructions élevées pas les Gloow, lesquels pourtant utilisaient la pierre qu'ils disposaient avec adresse, qui n'aient également subi de très graves déprédations.

Les cosmonautes avançaient en déployant un maximum de précautions.

Il avait été décidé que le docteur Alvarès prendrait la tête du petit commando chargé d'aller repérer, si possible, le monde des Gloow et tenter d'obtenir des renseignements sur l'étrange idole, sur ces rochers luminescents que (c'était la thèse du professeur Weber) on pouvait supposer composés de radium. Sinon totalement, du moins selon un potentiel atomique très élevé.

— Si c'était bien du radium ! avait émis Hub

Génial. Après tout, il doit exister encore une fantastique quantité de minerais que nous n'avons jamais découverts à travers la Galaxie !

Ce qui avait vexé Weber et provoqué d'âpres discussions.

Mais le mieux, assurait Cynthia ainsi que le courageux et sage Gus Tobb, c'était encore d'y aller voir.

Aussi, cette fois encore, le pilote, laissant les commandes à Art Fougère, avait-il sollicité et obtenu la permission d'accompagner le docteur Alvarès. Naturellement, Wân servait de guide, ses lumières, quoique obtenues par un curieux sondage mental (ce qui intriguait fortement le professeur Weber et

d'ailleurs tous ceux que portait l'astronef) devaient cependant offrir de grands avantages.

C'était ce que découvraient ceux du commando. Au fur et à mesure qu'ils progressaient sur la presqu'île, ils pouvaient constater au passage que tous les détails avancés par Wân s'avéraient.

On avait détaché un cosmoscooter et complété l'équipage par un cosmatelot de valeur, Flobert, celui-là même qui, en compagnie de l'officier spécialiste Mariani, avait procédé au sondage sonoradar de la grande sphère aqueuse afin de situer à ce moment la position du cosmoscooter.

Ainsi donc, la jeune femme et ses trois compagnons, ayant suivi les indications de Wân, avaient pu survoler la presqu'île qui se révélait conforme aux descriptions du jeune Hogz, lequel faisait de grands progrès en spalax et complétait souvent ses informations par un échange mental, soit avec Cynthia, soit avec le cosmatelot Krawer, expert lui aussi en la matière.

Ils avaient atterri à distance de cette langue de terre avançant vers le grand Marais. Et maintenant ils allaient, à pied, utilisant au maximum les cheminements offerts soit par les accidents de terrain soit par les bosquets et touffes de ronces qui abondaient dans la plaine environnante.

Tout était encore fortement imprégné des séquelles de la grande catastrophe. Le sol détrempé, les lézardes s'ouvrant çà et là, de malheureux arbres déracinés et fracassés, tout cela offrait un aspect de désolation absolue et ne favorisait guère la marche, tout en présentant l'avantage du camouflage permanent pour ceux qui s'approchaient du domaine des Gloow.

De telle sorte qu'ils purent s'avancer jusqu'aux remparts de la petite cité Gloow en pouvant croire qu'ils n'avaient pas été repérés.

On les avait équipés de façon très fonctionnelle. Tout d'abord ils étaient revêtus de combinaisons spéciales, en nylon blindé, complétées par le casque transparent classique du cosmonaute, en ce dépolex qui résistait aux balles, voire au laser. Bottes et mouffes étaient là également. Le tout pouvait devenir hermétique et formait alors un véritable scaphandre, quoique très souple et très léger en raison des matériaux choisis et offrant l'immense avantage d'être imperméables aux radiations.

Ce dernier point était primordial puisqu'en principe on allait explorer un lieu où sévissait — sinon véritablement le radium — tout au moins un minéral irradiant et dévorant, comme Wân-le-subtil, Wân-l'immatériel — avait pu le constater.

Wân avait aussi signalé la muraille de pierres assemblées sans ciment d'une solidité remarquable qui entourait les constructions des Gloow, sauf vers le rivage. Et ce fut lui qui, alors qu'on s'approchait en redoublant de prudence qui s'écria :

— Trou... Mur... trou!

Effectivement, ce qu'il découvrait, c'était une brèche, de toute évidence consécutive au cataclysme. Une partie du rempart s'était effondrée, ce qui offrait une entrée favorable pour les aventuriers.

Ils ne s'en méfièrent pas moins et firent un tour aussi complet que possible de ce qui était un véritable village fortifié. Il n'y avait qu'une porte, massive, faite de troncs ajustés. Elle avait résisté aux séismes et au raz de marée.

Comme il semblait délicat de tenter de venir par le littoral, Cynthia, approuvée par ses compagnons, décida d'utiliser la brèche.

Wân s'offrit pour aller repérer le passage. Les autres demeurèrent donc un peu en arrière, dissimulés par des buissons ou dans des crevasses. Cynthia ne disait rien mais son regard, ses lèvres pincées exprimaient bien son angoisse.

Elle craignait, non pour elle, mais pour Wân. Wân qu'elle avait si étrangement arraché à une mort certaine dans la grande bille aqueuse et qui, elle ne se le dissimulait même plus, devenait sans arrêt un peu plus cher à son cœur à chaque instant.

Souple comme un reptile, la combinaison favorisant les mouvements les plus variés, il rampait véritablement entre les pierres et les touffes d'herbe épineuse. Ainsi il fut tout près de la muraille blessée, il se glissa de telle façon que son regard puisse embrasser une bonne partie du village.

Puis, satisfait de son inspection, il fit signe aux autres de le rejoindre.

Ils franchirent la brèche. Ils pénétrèrent dans le domaine Gloow.

Désert. Pas une âme.

Tous quatre progressaient maintenant, portant chacun un pistolaser à la main. L'arme terrible, meurtrière au possible, à l'action pratiquement illimitée.

Ils jetaient des regards de tous côtés. On ne voyait personne. Les décombres de plusieurs huttes effondrées formaient d'énormes tas de pierres qui barraient

le passage et il fallait les contourner. Leur but, évidemment, était la coupole centrale, ce temple baroque surplombant le puits infernal où les Gloow suspendaient les victimes offertes en holocauste au simili-dieu qui les rongait de ses radiations.

Toujours personne ! Un silence de mort planait. On n'entendait même pas un chant d'oiseau, le cataclysme devant en avoir massacré des myriades et les autres, depuis, se blottissant on ne savait où.

Ils avançaient et sentaient leurs cœurs battre un peu plus fort, leurs gorges se serrer. Ce n'était pas naturel et ils avaient l'impression que des regards pesaient sur eux.

Oui, sans doute, les Gloow étaient encore là. Certes, il y avait eu des exodes, aux prémices du cataclysme, alors que les orages se déchaînaient et que le sol tremblait quasi en permanence. Mais Wân était à peu près sûr que les Gloow n'avaient pas déserté une agglomération qu'ils devaient juger des plus solides. Il y avait eu des dégâts importants, mais bien des demeures étaient encore debout et pratiquement intactes.

— Ils sont là ! souffla Gus Tobb.

On ne les voyait pas mais ils avaient prescience de ces présences invisibles. On les guettait, c'était un fait.

Wân n'avait pas loisir de se mettre en transe et d'aller explorer en esprit les alentours et il le regrettait. Ils évitaient de discuter à haute voix et se contentaient de murmurer quelques mots çà et là dans les talkies-walkies inhérents à leurs scaphandres. Ils subissaient l'emprise de cette cité apparemment morte mais mystérieusement hantée, ils en gardaient la certitude.

Subitement quelque chose déboucha entre deux huttes et fonça sur eux. Cynthia n'eut pas le temps de réagir, la bête était déjà sur elle.

Elle se débattait contre le fauve, un animal griffu, au pelage moucheté, efflanqué et sans doute affamé.

Seule, elle eût sans doute succombé mais, en un éclair, l'ennemi tombait dans la poussière, lardé par trois poignards, de ces armes que conservent toujours avec eux les cosmonautes.

Wân, Flobert et Gus avaient bondi en même temps et déchiqueté le monstre

en quelques coups vigoureux.

On entendit une sorte de rugissement, qui s'acheva comme un miaulement avorté. La bête roula, ensanglantée, dans la poussière.

Wân haletait, serrant Cynthia dans ses bras, demandant fébrilement :

— Pas mal?... Cynthia... Toi... Pas mal?...

Il voyait le sang ruisseler sur le scaphandre mais elle le rassura en riant. Non ! ce n'était que celui de la bête. Grâce à la promptitude des trois hommes, elle se sortait indemne de l'aventure.

Wân expliqua alors qu'il s'agissait d'un wleux, un de ces petits fauves que les Gloow savaient dresser et qui étaient les meilleurs gardiens de la cité.

A partir de cet instant, ils redoublèrent de précautions en se dirigeant vers ce semblant de temple qui s'élevait au centre de l'agglomération.

Deux fois encore, des wleux affamés se précipitèrent sur eux mais à chaque reprise, se tenant sur leurs gardes, ils ne les laissèrent même pas approcher et les abattirent à distance avec le feu vert irrésistible du pistolaser.

Et ils parvinrent enfin, sans avoir rencontré trace d'humain, devant ce qui était le repaire de l'idole diabolique.

Là aussi on pouvait constater le passage du cataclysme. Si les murs demeuraient à peu près debout, une partie de la grossière coupole dominant l'ensemble s'était écroulée, entraînant avec la chute des pierres un fragment de l'enceinte.

Si bien qu'on découvrait partiellement l'intérieur et qu'il était loisible, sans difficulté, de pénétrer dans cet étrange sanctuaire, voué à la plus horrible des divinités.

Après s'être assurés que nul être humain n'apparaissait et que les wleux ne se montraient pas plus, ils s'aventurèrent dans ce lieu bizarre.

Au fur et à mesure que se déroulait la petite expédition, Cynthia et les deux cosmonautes ne pouvaient dissimuler leur admiration pour les facultés surprenantes de Wân, lequel avait parfaitement décrit ce qu'il avait entrevu en son voyage désincarné. Et tout se vérifiait,

Ils découvrirent donc le vaste puits central avec les cordages fixés à la voûte dont la partie en surplomb était intacte. Cynthia avoua éprouver un frisson en songeant que des vivants étaient suspendus de cette façon pour être exposés à la mort lente par le feu invisible.

Mais ils étaient intrigués par un détail. Deux de ces câbles auxquels les Gloow attachaient leurs victimes n'étaient pas immobiles, loin de là. Ils étaient parcourus de véritables soubresauts et par instants ils oscillaient, comme si, à l'extrémité inférieure, un poids important produisait un mouvement de balancier.

De quelle horloge infernale s'agissait-il donc ?

L'explication leur parut toute simple : il y avait, plus bas, dans ce gouffre, des victimes pendues à ces filins maudits, encore en vie et qui luttaien, qui tentaien — vainement sans doute — d'échapper aux rayons dévorants montant des souterrains où régnait l'idole.

Tout de suite, ils en oublièrent presque leur situation dans ce domaine périlleux. Ils n'eurent qu'une idée : voler au secours de ces malheureux, certainement vivants et qu'il importait de soustraire au plus tôt à l'exposition aux émanations du minerai corrodant.

Flobert déroulait de sa taille un long, très long filin, tressé en nylon blindé comme les scaphandres. Des crampons courts et très solides agrémentaient ledit cordage. Et posément le cosmonaute se mit en devoir de préparer la cordée pour la descente.

Avec des torches atomiques, penchés au-dessus de l'abîme, les autres tentaient d'apercevoir ce qui se passait plus bas. Mais il s'avérait que le puits était d'une profondeur extraordinaire, que Wân, dans son déplacement semi-onirique, n'avait pu estimer à ses véritables dimensions. D'ailleurs, les Gloow devaient avoir découvert depuis longtemps que les effets émanant de l'idole (et des rochers qui l'entouraient) cessaient à partir d'une certaine hauteur. Il fallait se trouver à très grande profondeur pour être saisi dans le rayonnement mortel.

Ils n'avaient donc plus qu'une chose à faire : effectuer la descente. Cela avait été prévu, Wân ayant décrit le gouffre sans pouvoir en estimer précisément la profondeur.

Il insista pour descendre le premier. Cynthia le suivait, avec Gus Tobb très proche d'elle, et Flobert fermait la marche.

Il avait parfaitement établi la cordée si bien qu'ils pouvaient s'enfoncer tout au long de la paroi rocheuse. Wân, chapitré par le cosmonaute, plaçait les crampons au fur et à mesure. Et Flobert les détachait après leur passage.

Certes, c'était assez dangereux et le moindre faux mouvement risquait de leur occasionner une chute qui eût peut-être été mortelle. Mais ils ne songeaient guère à leur salut. Entraînés à tous les sports, condition indispensable aux explorateurs de l'espace appelés à descendre sur des mondes inconnus, ils étaient rompus à ce genre d'exercice, aussi bien Cynthia que les deux hommes.

Quant à Wân, il n'était pas pour rien un fils de la nature et le dernier des Hogz dégringolait plus qu'il ne descendait, avec une adresse simiesque, non sans jeter de fréquents regards au-dessus de lui pour surveiller le manège de Cynthia et lui venir en aide le cas échéant.

Mais le docteur Alvarès se comportait parfaitement et leur progression en profondeur se déroulait sans incident.

Ils pouvaient apercevoir, parmi les filins qui pendaient lamentablement et se perdaient dans les ténèbres, les deux câbles qui, par instants, recommençaient à frémir, à osciller.

Et peu à peu, alors qu'ils parvenaient dans une zone particulièrement obscure (le jour ne filtrant pas jusque-là et la lumière atroce des roches irradiantes ne se manifestant que dans les cavernes adjacentes de la base du puits), ils découvrirent enfin ce qu'ils cherchaient dans les faisceaux de clarté produits par leurs lampes atomiques.

Oui, il y avait là deux vivants. Deux êtres suspendus par les filins qui étaient passés sous les aisselles. Mais ils ne demeuraient pas passivement résignés. Us s'agitaient et ils parlaient, ou mieux ils éructaient des sons qui avaient peine à sortir de leurs gorges semi-étranglées, dans la position abominable où les Gloow les avaient placés.

Wân jeta une exclamation. Ces deux êtres, il les connaissait. Il les avait vus dans son déplacement mental. C'étaient deux adolescents : une fille, un garçon. Ceux qu'il avait repérés parmi le groupe humain enfermé dans une dépendance du temple et vraisemblablement voués au sacrifice que les Gloow prétendaient offrir à leur divinité.

Les halos des lampes atomiques faisaient jaillir des ténèbres les corps, apparemment encore intacts, vierges des effets nocifs du minéral radiant. Ils étaient nus, comme d'autres victimes qu'on entrevoyait, ces dernières étant

inertes et déjà entamées horriblement pas le mal que diffusait le dieu maudit.

On les avait suspendus assez loin l'un de l'autre et quand les faisceaux lumineux les baignèrent, les cosmonautes comprirent rapidement ce qui se passait.

En haut, entre les huttes plus ou moins effondrées de la cité de la presqu'île, des formes humaines se glissaient, convergeant vers le temple.

Les Gloow étaient là.

Ils avaient laissé les intrus pénétrer chez eux. Le grand ouragan étant passé, ils reprenaient espoir de vivre, de relever les ruines. Mais ils avaient été frappés par le passage du cosmoscoter et, après un instant de terreur, voyant des humains d'aspect insolite, ils s'étaient réfugiés dans une prudente invisibilité, laissant le soin aux wleux d'attaquer ces inconnus.

Les voyant se défaire des redoutables gardiens, ils avaient attendu un moment propice. Et à présent que les inopportuns visiteurs pénétraient dans le temple ravagé et s'enfonçaient dans le puits sacré, ils avaient tout de suite conçu un plan.

Ils entouraient l'édifice en partie détruit. Plusieurs arrivaient avec de longues barres de bois ou de métal et commençaient à les enfoncer dans les interstices séparant les pierres formant la coupole.

La coupole déjà entamée par les séismes et qui avait perdu de sa stabilité.

Les Gloow, à plusieurs, pesaient de toutes leurs forces sur ces leviers improvisés...

Des pierres bougeaient, certaines tombaient déjà. Et les barbares s'acharnaient...

CHAPITRE XVI

Cynthia, Wân et les deux cosmonautes étaient stupéfaits de ce qu'ils venaient de découvrir.

La vision, en effet, était hallucinante et les quatre aventuriers, littéralement foudroyés, demeuraient immobiles, cramponnés aux aspérités de la paroi rocheuse, heureusement très découpée, très accidentée, ce qui favorisait de beaucoup la descente.

La clarté qu'ils avaient apportée dans cet univers ténébreux révélait donc ces malheureux corps suspendus au nom d'une superstition hideuse. On pouvait facilement en compter une vingtaine, dont la plupart étaient déjà morts. Et, hors les deux adolescents, lesquels, sans doute, avaient été sacrifiés depuis peu de temps, tous les autres portaient les marques abominables de la mutilation par le feu invisible.

Wân retrouvait ce qu'il avait vu mentalement et le docteur Alvarès et Gus Tobb, et Flobert, horrifiés, voyaient ces plaies affreuses, ces membres déchiquetés, souvent même tronqués sur ces corps décharnés.

Outre les deux jeunes gens, trois ou quatre remuaient encore faiblement, plus sans doute d'instinct que par raison car ils devaient avoir finalement accepté leur sort et ne devaient plus souhaiter qu'une fin rapide qui abrégait leurs tortures.

Mais, justement, les deux jeunes, eux, n'abdiquaient pas. Bien au contraire, ils démontraient dans ce carrousel d'épouvante leur volonté de vivre, du moins jusqu'à leur dernier souffle, jusqu'à ce que le dieu maudit les ait dévorés lentement à leur tour.

Ils se balançaient, faisant des efforts pour obtenir le mouvement d'oscillation et, bien qu'assez éloignés l'un de l'autre, ils tentaient en permanence de se rejoindre.

Ils luttaien. Parfois ils jetaient un cri étranglé, un appel à l'autre, peut-être un suprême message amoureux. Car il était hors de doute que ces étranges amants ainsi en suspens au-dessus d'un abîme effroyable voulaient désespérément s'unir, se consoler d'un sort sans espoir par une dernière étreinte.

Lui se déplaçait au bout de sa corde par de vigoureux tours de reins. On voyait son corps encore gracile, à peine musclé, exécuter à l'extrémité du cordage une sorte de danse démente. Il allait, accentuant dans la mesure de ses moyens le mouvement de balancier.

Et elle, de son côté, n'était pas inactive. Elle essayait également d'aller vers lui de cette façon insolite. Elle était charmante à regarder. Chair rose, cheveux d'un blond fauve qui tombaient sur ses épaules délicates, petits seins à peine formés mais prometteurs, cette malheureuse enfant voulait être femme — pour la première fois peut-être — mais assurément pour la dernière.

Elle tendait les bras vers lui et alors qu'emporté par l'élan qu'il avait pu provoquer il se rapprochait, il faisait le même geste. Mais leurs mains se tendaient désespérément au-dessus du gouffre d'abomination et l'impitoyable loi de la gravitation les ramenait en arrière, une fois de plus, car il était évident qu'il y avait un bon moment qu'ils essayaient cette impossible jonction.

Ils ne se décourageaient pas et ils recommençaient. Et c'était une chose effarante que de voir ces deux êtres, juvéniles, ardents, frémissants de désir, qui étaient ainsi condamnés à ce supplice d'un genre inconnu, ajoutant encore à l'horreur qui régnait au fond du puits.

Par instants, le mouvement balancé faisait quelque peu dévier l'un ou l'autre. Alors il leur arrivait de heurter un des autres malheureux, mort ou encore presque vivant, qui pendait lamentablement, n'étant pas stimulé par un tel appel de la chair. Et ce pauvre vestige humain oscillait à son tour, inconsciemment, tandis que les adolescents, ivres à la fois d'espoir et de désespoir, récidivaient dans leurs misérables tentatives, que leur position vouait infailliblement à la stérilité.

Dans la clarté des lampes atomiques, cela prenait un relief saisissant. Mais, très vite, les deux victimes se rendirent compte de ce qui venait changer la situation, le décor. Tout en s'agitant à l'extrémité de ces fils diaboliques, ils cherchaient maintenant à scruter les profondeurs et les alentours, cherchant l'origine de cette lumière inattendue.

Ils échangeaient ce qu'on pouvait appeler quelques mots. Ce qui permit à

Wân, qui comprenait plus ou moins, de savoir qu'ils appartenaient à un clan voisin du monde des Gloow et qu'ils avaient été les derniers à être offerts au dieu dévorant, en holocauste propitiatoire, pour obtenir que le cataclysme ne se renouvelle plus.

Ils disaient cela, parce que Wân les interpellait, leur parlait, leur assurait maintenant qu'ils seraient bientôt sauvés, qu'avec ses compagnons ils feraient tout pour les arracher à leur terrible position.

Les adolescents n'en croyaient pas leurs oreilles. Ils distinguaient mal ces sauveurs inattendus, gênés qu'ils étaient par l'éclat des lampes atomiques. Et cependant, comment eussent-ils pu ne pas espérer après tant d'horreur, eux qui avaient pu croire que leur jeune vie allait se terminer aussi rapidement, et dans quelles conditions effroyables ?

Ils crièrent donc des lambeaux de phrases vers cet interlocuteur bienfaisant. Ils assurèrent qu'ils mettaient tout leur espoir en lui. Wân, après un dernier mot d'encouragement, reprit le dialogue avec Cynthia et les cosmonautes.

Ils étaient bien décidés à sauver ces deux malheureux. Seulement c'était plus aisé à souhaiter qu'à réaliser.

Ils en discutèrent rapidement. La solution la plus rationnelle semblait être de remonter à hauteur du temple et de tenter alors de hisser les victimes suspendues en tirant sur les câbles qui les soutenaient.

Sans doute, en dépit de l'effort que cela représentait, Cynthia et ses compagnons se seraient ralliés à cette solution lorsqu'un fait nouveau vint modifier leur plan.

Quelque chose passa devant eux, tomba dans l'abîme et, après un moment, ils perçurent le bruit mat d'une chute.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je n'ai pas pu voir, c'était si rapide...

— Ce n'est tout de même pas un humain !

— Non, je crois plutôt que...

Ils se turent en voyant se renouveler le phénomène et ils comprirent tout de

suite en dépit de l'allure de l'objet en chute libre :

— Une pierre ! Un petit rocher !

— Ce sont les Gloow !

— Ils nous ont repérés ! Ils veulent nous avoir !

— Par tous les diables de la Galaxie, rugit Gus Tobb, si ce sont ces damnés salauds qui font brûler des gens avec leur saleté de feu invisible, je vais me payer un carton !

Et il braquait son pistolaser vers le haut. On ne distinguait rien mais le pilote de *Y Albatros* tirait au jugé. Effectivement, on entendit un cri exprimant à la fois la douleur et la rage. Puis plus rien. Ce qui ne prouvait pas pour cela que les Gloow allaient renoncer.

Cynthia, vivement, disait :

— Nous ne pouvons rester là ! Tant pis ! Il faut descendre, aller jusqu'au bout !

— Mais eux ! Eux ! s'écria Wân, montrant les deux suppliciés qui maintenant devaient vibrer d'espérance depuis sa promesse. Eux... pas rester là... Eux mangés par dieu méchant !...

Une fois de plus, le dilemme. Cynthia hésitait, Gus Tobb se mordait les lèvres. Flobert, entendant du bruit dans les hauteurs, imita le pilote et envoya plusieurs rafales de pistolaser. Le javelot d'un vert éclatant dut faire quelques ravages parmi les Gloow, mais on ne voyait toujours pas grand-chose.

Et puis d'autres pierres tombèrent encore. On entendit un grand craquement et, devant les cosmonautes effarés, les suppliciés, comme si leurs câbles sustentateurs étaient brusquement coupés, tombèrent tous, morts ou vivants, dans l'abîme.

Les cosmonautes jetèrent en même temps un cri de désespoir. Alors qu'ils envisageaient d'arracher ces pauvres enfants à leur sort, tout était remis en question.

Mais Gus Todd croyait avoir compris.

— La situation va devenir intenable... Le mieux que nous ayons à faire est de gagner le fond du puits... Là, nous aviserons... Si Wân a raison dans ses descriptions, et il ne s'est encore jamais trompé, nous éviterons de demeurer sous le temple... Ils pourront jeter autant de cailloux qu'ils voudront, cela ne nous atteindra pas !

Ils se hâtèrent donc de reprendre la descente, la proposition de Gus Tobb étant des plus raisonnables. Des pierres étaient encore jetées dans le gouffre et ils perçurent, en bas cette fois, des gémissements.

L'origine de ces plaintes n'était guère douteuse. Parmi les malheureux précipités au fond de l'abîme, quelques-uns, survivant encore, devaient avoir été atteints par les chutes de pierres.

D'ailleurs, Cynthia et ses compagnons ne tardaient pas à le toucher, ce fond. Les sacrifiés n'avaient pas dû tomber de très haut, les Gloow les suspendant de telle sorte qu'ils soient le plus près possible du monde souterrain, ce qui les exposait plus aisément au feu invisible.

Ils touchèrent enfin le bas du mur grossièrement circulaire entourant le puits, sans doute quelque vaste cheminée naturelle, très ancienne, que les Gloow avaient aménagée. Et tout de suite ils se précipitèrent parmi les amas de roches qui s'entassaient.

Ils cherchaient les victimes et il ne leur fut pas malaisé de les trouver. Quelques-uns étaient déjà à demi ensevelis sous d'énormes quartiers de roc, si bien qu'il n'y avait rien à faire pour eux, en admettant qu'ils aient encore eu un souffle de vie au moment de la chute, incontestablement provoquée par les Gloow. Et ils découvraient avec un frisson ces organismes auxquels il manquait souvent un membre, ou, s'ils étaient entiers, offraient la vision affreuse d'une lèpre hideuse rongant l'épiderme jusqu'au sang.

Trois ou quatre respiraient. Mal. Difficilement. Mais on s'empessa de les soigner, les cosmonautes emmenant tous, dans une ceinture qui était un véritable arsenal, une mini-pharmacie particulièrement précieuse.

Cynthia dirigeait les opérations, guidant Gus Tobb et Flobert, qui s'évertuaient à ranimer et à panser ces malheureux.

Wân, lui, cherchait le couple d'adolescents.

Il ne tarda pas à le découvrir. Les chairs blanches des deux jeunes gens tranchaient sur l'ensemble des autres corps, morts ou vivants, qui avaient pris, les uns et les autres, des tons livides et sanglants.

Une impulsion irrésistible l'emportait, dès le moment où il les avait non pas découverts,

mais littéralement « revus » après son voyage-pensée, vers ces jeunes si près de lui par l'âge et qui étaient victimes comme tous ceux de son clan d'un culte barbare, abominable de férocité gratuite en faveur d'une divinité plus qu'hypothétique.

Le professeur Weber lui eût expliqué (ce qu'il avait déjà tenté de faire à plusieurs reprises) que la majorité des humains cosmiques croyait toujours en des puissances supérieures mais que la triste condition humanoïde, égale à elle-même sur toutes les planètes, les conduisait aisément à croire à la cruauté des dieux et à s'aligner allègrement sur ces caractères supposés, ce qui satisfaisait par la même occasion leurs penchants belliqueux et sadiques. On était généralement bien loin des hautes philosophies révélées sur la Terre où, d'ailleurs, les Terriens les avaient promptement trahies en se jetant dans des religions dogmatiques et rituelles moralement discutables.

Wân se précipitait vers la jeune fille. Il demeura un instant à la contempler, heureux de voir le joli sein nacré qui se soulevait. Elle vivait. Et vue ainsi, dans le halo de sa lampe, elle lui parut merveilleusement belle et désirable, son jeune sang fouetté au vif ne faisant qu'un tour.

Mais l'heure n'était pas aux admirations érotiques et Wân appela aussitôt Cynthia, laquelle courut vers la jeune victime. Pendant qu'elle lui prodiguait les premiers soins sommaires, Wân cherchait le partenaire de la belle enfant. Il ne tarda pas à le retrouver lui aussi. Mais si la fille était apparemment indemne, le sol humide et gras ayant amorti la chute un peu avant la chute de pierres, le garçon, lui, geignait doucement.

Fraternellement, Wân l'aida à se relever. L'autre grimaçait et indiquait que son épaule lui faisait très mal. Un instant après, le docteur Alvarès, appelé à la rescousse, émit le diagnostic assez facile en la circonstance : il avait l'épaule démise.

Elle lui fit une piqûre anesthésiante et les cosmonautes, relevant les jeunes victimes, les entraînaient vers le point où Flobert et Gus Tobb s'affairaient autour de quatre malheureux, mal en point certes, mais vivant en dépit des horribles plaies occasionnées par l'afflux de radiations.

Mais des pierres tombaient encore. Ils jugèrent prudent de s'éloigner vers les cavernes adjacentes dont on distinguait nettement les orifices. Cela correspondait au récit de l'exploration mentale de Wân, et on entrevoyait déjà, de façon diffuse, des lueurs étranges émanant de toute évidence de l'idole grossière et des rochers avoisinants.

En levant la tête ils eurent la surprise de voir, très au-dessus d'eux, une tache de clarté. On distinguait même l'éclat de Bêta-Verseau, soleil tutélaire de la planète Cynthia.

— La coupole est entamée !

— Oui. Et c'est ce qui a provoqué la chute des suppliciés...

— Les câbles étaient fixés à la voûte !

L'explication leur paraissait simple. Flobert, qui

possédait des yeux de rapace, distingua plusieurs silhouettes, les désigna à ses compagnons. Nul doute que ce soient les Gloow et par voie de conséquence il n'était pas difficile de penser qu'ils étaient les responsables des chutes de pierres.

Aussi, Gus Tobb et Flobert n'hésitèrent pas à

Fraternellement, Wân l'aida à se relever. L'autre grimaçait et indiquait que son épaule lui faisait très mal. Un instant après, le docteur Alvarès, appelé à la rescousse, émit le diagnostic assez facile en la circonstance : il avait l'épaule démise.

Elle lui fit une piqûre anesthésiante et les cosmonautes, relevant les jeunes victimes, les entraînaient vers le point où Flobert et Gus Tobb s'affairaient autour de quatre malheureux, mal en point certes, mais vivant en dépit des horribles plaies occasionnées par l'afflux de radiations.

Mais des pierres tombaient encore. Ils jugèrent prudent de s'éloigner vers les cavernes adjacentes dont on distinguait nettement les orifices. Cela correspondait au récit de l'exploration mentale de Wân, et on entrevoyait déjà, de façon diffuse, des lueurs étranges émanant de toute évidence de l'idole grossière et des rochers avoisinants.

En levant la tête ils eurent la surprise de voir, très au-dessus d'eux, une tache de clarté. On distinguait même l'éclat de Bêta-Verseau, soleil tutélaire de la planète Cynthia.

— La coupole est entamée !

— Oui. Et c'est ce qui a provoqué la chute des suppliciés...

— Les câbles étaient fixés à la voûte !

L'explication leur paraissait simple. Flobert, qui possédait des yeux de rapace, distingua plusieurs silhouettes, les désigna à ses compagnons. Nul doute que ce soient les Gloow et par voie de conséquence il n'était pas difficile de penser qu'ils étaient les responsables des chutes de pierres.

Aussi, Gus Tobb et Flobert n'hésitèrent pas à braquer une fois encore les pistolasers et à canarder proprement ces formes humaines, lesquelles s'effacèrent comme par enchantement.

Mais un craquement formidable se faisait entendre et Cynthia s'écria :

— Que se passe-t-il ?

— C'est là-haut !

— La coupole ! La coupole se fendille !

C'était vrai. Déjà ébranlée par les séismes, largement ébréchée depuis quelques instants, soit par réaction naturelle, soit par l'action des Gloow, la voûte de pierre se lézardait dangereusement. Et ce, juste en surplomb du fond du puits, où les cosmonautes et les rescapés se trouvaient, sur l'amas de rocs qui s'étaient accumulés.

— Vite ! Tout va s'écrouler !

Alors, avec une véritable frénésie, les compagnons de Cynthia et elle-même relevèrent les malheureux qu'ils avaient soignés et, les bousculant presque, les jetaient en dehors du mur circulaire du puits en s'enfonçant dans la première galerie placée au plus près.

Il était temps. Un grondement se faisait entendre et Wan, qui avait soulevé l'adolescente et portait dans ses bras le jeune corps délicat, leva les yeux et vit nettement que la coupole se désagrégeait.

Il bondit littéralement pour se trouver hors de portée de l'inévitable avalanche. Gus Tobb et Flobert achevaient de mettre leurs patients à l'abri et Cynthia faisait de même pour le garçon.

Il n'en restait plus qu'un à évacuer. Gus Tobb allait courir vers lui mais le fracas assourdissant leur donna l'alerte à temps.

Wân et Flobert le retinrent violemment et ils reculèrent tous trois, auprès de Cynthia et des cinq rescapés.

Le malheureux disparut à leurs yeux sous un énorme amas de rocs qui montait de seconde en seconde. Et ils reculaient toujours, cherchant refuge vers les galeries, vers le lieu infernal où sévissait l'idole radiante et son environnement non moins nocif.

Ils ne pouvaient plus parler, même dans les talkies-walkies, tant le bruit extérieur atteignait d'intensité. Les rochers ne cessaient plus de tomber et formaient petit à petit une véritable falaise devant eux.

Bientôt l'orifice de la galerie où ils s'étaient lancés se trouva colmaté. Il était à croire que toutes les pierres constituant le temple des Gloow s'amoncelaient, encombrant le puits jusqu'à le combler sur une très grande hauteur.

Et le grondement cessa. Ils ne perçurent plus le bruit caractéristique des rocs se heurtant les uns les autres. Un énorme nuage de poussière sortait de tout cela et envahissait le souterrain.

Ils étaient saufs, à l'exception du pauvre supplicié qu'ils n'avaient pas réussi à arracher à l'effondrement.

Us se regardaient, dans la clarté des lampes, la seule désormais, du moins jusqu'à ce qu'ils aient gagné la caverne où s'élevait la diabolique idole lumineuse.

Le puits était totalement bouché. Us étaient enterrés vivants.

CHAPITRE XVIII

Un mur s'élevait devant eux. La formidable masse rocheuse représentant ce qui avait été la coupole du temple, à présent totalement désagrégée, avait fondu directement dans le puits et cela formait un bloc rigoureusement infranchissable.

Consternés, les aventuriers contemplaient le désastre.

Ils ne pouvaient pas ne pas songer, non seulement aux malheureux qu'ils avaient tenté de sauver et qui avait été enseveli sous leurs yeux, mais encore à ces corps torturés, voire aux squelettes de tous les suppliciés offerts au dieu monstrueux des profondeurs.

— Enfin, murmura Gus Tobb, nous en avons sauvé cinq !

Les autres approuvèrent muettement. Mais ils étaient mornes, peu loquaces en cet instant. Oui, ils avaient tout de même réussi, outre le couple d'adolescents indemnes ou à peu près en dehors de l'épaule démise du garçon, en faveur des trois autres victimes. Ils avaient constaté qu'il s'agissait en fait de deux hommes et une femme. Deux hommes originaires apparemment des tribus voisines. Quant à la femme, Wân ne pouvait s'y tromper : c'était une Yell.

Mais que lui importait. Il avait échappé à l'idole adorée par les amazones et, par un divertissant caprice du destin, il était amené à venir au secours d'une de ces abominables guerrières, femmes de chair mais bien peu d'esprit.

Elle n'était pas très bien en point d'ailleurs, pas plus que ses deux compagnons de torture. Une main terriblement entamée montrait les ravages du radiant. Et son corps qui devait être magnifique à l'origine, avec ses chairs pleines caractéristiques de sa race, avec ses seins un peu lourds, ses cuisses solides de chevalière, était marbré de la lèpre effroyable en taches qui faisaient peine à voir.

Un des hommes était atteint aux jambes. C'était un véritable colosse dont la force avait dû être exceptionnelle. L'autre, déjà manchot, plus mince, plus reptilien d'allure, semblait recouvrer rapidement une certaine vitalité.

On les avait pansés tous les trois, comme les deux jeunes gens. Et maintenant, ces malheureux, après avoir connu un enfer, revenaient à la vie.

Ils ignoraient encore, à demi conscients qu'ils étaient, quelle situation nouvelle était la leur et celle de leurs sauveteurs. Ils allaient s'en rendre compte dans les instants qui suivaient. Quant au petit couple, c'était touchant de les voir. L'adolescente s'était littéralement blottie contre son compagnon et, les yeux clos, elle paraissait ainsi une toute petite fille aimante et confiante. Et lui, qui ne souffrait plus beaucoup de sa blessure en raison de l'anesthésiant administré par le docteur Alvarès, la serrait fougueusement.

Mais il fallait agir, trouver une solution. "Les cosmonautes se concertèrent.

On remarquait que le sol était humide et mou. Une ambiance froide régnait et il ne fallait pas être grand clerc pour deviner la mer toute proche. Les souterrains de la presqu'île devaient avoisiner le Marais-qui-n'a-pas-de-bord.

Ils décidèrent d'explorer le dédale qui se révélait à eux. Wân recommanda aux cinq rescapés de ne pas les suivre, de se reposer avant tout. On leur avait fait ingurgiter des pilules ultra-vitaminées et offert à boire, dans les gourdes des aventuriers, un breuvage légèrement alcoolisé et puissamment réconfortant.

Il importait, pour le salut de ces malheureux, de les éloigner le plus rapidement possible de cette zone polluée de radiations nocives. Mais c'était plus aisé à envisager qu'à réaliser. Le mieux était donc de les laisser là, où du moins ils ne risquaient plus les chutes, et d'aller reconnaître les cavernes avoisinantes. Peut-être trouverait-on une issue.

Mais ils étaient dévorés de l'idée d'aller contempler l'idole souterraine, le dieu-monstre que Wân avait signalé et qui régnait dans ces lieux d'épouvante. Avec leurs combinaisons de nylon blindé, ils ne risquaient rien et il leur suffit d'ajuster moufles et bottes, de fermer les casques, pour être totalement allergiques aux radiations.

Wân allait, comme en état second. Il n'hésitait pratiquement pas en s'élançant à travers les galeries qui cependant se croisaient et montaient, s'enchevêtraient, et où il eût été facile de se perdre.

Mais il « savait » véritablement où il allait. Cynthia lui faisait confiance, ainsi que ses deux compagnons. Ils progressaient maintenant dans la clarté étrange signalée par le jeune homme après son voyage mental. Oui, ces feux qui ne jetaient pas de flammes existaient bien. Les roches paraissaient de plus en plus irradientes. On avait tourné en rond et il semblait qu'on revenait par un autre cheminement plus près du fond du puits, mais à un étage supérieur. Ce qui laissait entendre que les Gloow connaissaient cette particularité et qu'ils suspendaient ainsi les victimes à peu près à hauteur du gisement de minerai radiant.

C'est ainsi qu'ils débouchèrent dans la caverne où s'élevait le hideux totem des Gloow.

Cynthia, les deux cosmonautes, et Wân lui-même, demeurèrent un bon moment interdits, face au démon des profondeurs. Gus Tobbs ne perdait pas de temps. Il était plus particulièrement chargé, parmi ceux du petit commando, de la question documents. Si bien qu'il gardait sur lui une minuscule caméra et déjà, domptant la fascination qui sévissait sur eux, il filmait consciencieusement le monstre irradient.

Wân l'avait décrit, de façon évidemment sommaire. Ils le découvraient donc. Une figure assez grossière, taillée à coups de masse sans doute, puis assez vaguement ciselée. Qu'est-ce que cela représentait ? Une forme humaine au départ, mais sérieusement mâtinée d'animal. On eût dit un être difforme, mais tout de même humain quoique bisexué, possédant des nageoires, des embryons d'ailes.

Les Gloow étaient-ils les sculpteurs mystérieux qui avaient façonné cet étrange totem ? Ou les êtres de quelque race inconnue, dont le souvenir s'était perdu ? Les cosmonautes, sortant un peu de leur mutisme, commentaient :

— Gloow ou d'autres, ils adorent ce minerai...

— Du radium ? Hum ! Je ne pense pas que cela puisse se présenter de cette façon... Cette luminosité, qui doit disparaître à la lumière solaire, n'est pas une preuve.

— De toute façon, ce serait un minerai encore ignoré.

— Un super-radium ?

— Je pense, fit Cynthia songeuse, à ceux qui ont façonné l'idole... Exposés

comme ils l'étaient à cette aura mortelle, il est vraisemblable qu'ils en ont subi les conséquences et que par la suite ils ont connu des souffrances atroces...

— C'est peut-être justement cela, émit Gus Tobb, qui leur a donné l'idée, à ces primaires, d'offrir des victimes vivantes à ce simili-dieu... pour en obtenir la réalisation de leurs désirs...

Flobert cherchait lui aussi à comprendre.

— Mais comment les suppliciés suspendus dans le puits sont-ils exposés aux radiations ?

— Bon, dit Gus Tobb, n'oublie pas que, à travers les galeries, nous avons un peu remonté... La hauteur approximative d'un étage moyen... Remarque - qu'en tombant, tous ceux que nous avons libérés ne se sont pas fait grand mal sur ce sol qui, par surcroît, est humide et mou... Il se trouve sans doute que, tout près, s'ouvre le puits et que...

Wân, qui écoutait sans prendre part à la conversation en raison de sa carence encore assez grande de la langue, furetait et ne tarda pas à leur montrer des fissures dans la paroi rocheuse exactement élevée face à l'idole.

Ils crurent comprendre. Ces failles se trouvaient automatiquement bouchées par le colmatage du puits mais, en temps normal, elles devaient se situer juste entre le dieu monstre et les malheureux pendant à l'extrémité des cordages.

Les Gloow, les ayant ainsi placés, laissaient alors le soin à leur divinité de les ronger à son aise, lent supplice dont la seule évocation faisait frémir les cosmonautes.

Gus Tobb et Flobert ne regrettaient pas d'avoir tiré sur de telles brutes. Wân, qui écoutait, déclara :

— Tuer Gloow !... Sales Gloow !... Mais tuer aussi Dieu!

Ce faisant, il braquait son pistolaser sur l'idole et le rayon vert entamait fortement la figure minérale.

Cynthia souriait. Il voulait accomplir sa mission et il était trop heureux de détruire une de ces représentations figuratives des superstitions qui faisaient tant de mal. Il ne pouvait oublier la révélation de Hya-Tô quant à l'Esprit

supérieur et d'autre part, sans bien comprendre encore, il avait écouté les discours du professeur Weber qui, selon son habitude, pérorait sur l'éternel sujet des religions cosmiques. Dont la tendance, chez les peuples évolués, menait inéluctablement, après l'obscurantisme, le totémisme, le paganisme, les cultes primaires et généralement barbares, à une recherche de l'Unité, considérée comme bienfaisante, réglant souverainement le grand ordre de l'univers.

Il s'acharnait et on voyait sauter la tête hideuse du monstre, se briser les ailes et les nageoires, éclater ce qui représentait le ventre.

Les autres s'amusaient de le voir aussi passionné, savourant sa vengeance contre les idoles, punissant aussi sans doute dans son raisonnement les sauvages qui avaient massacré les siens.

Gus Tobbs, cependant, venait de dire qu'on devrait désormais explorer minutieusement les souterrains. Il importait de savoir comment on se tirerait de cet emprisonnement, comment on sortirait du labyrinthe.

Et puis des cris éclatèrent. Ils entendirent un tumulte, un bruit de lutte. Et une voix jeune, aiguë, hurlant sa terreur.

— C'est la petite !

— Que se passe-t-il ?

Déjà, tous quatre se précipitaient vers le point du monde cavernicole où ils avaient laissé les rescapés.

Et quand ils y parvinrent, ils furent frappés d'horreur devant ce qu'ils découvraient.

CHAPITRE XIX

Les deux adolescents étaient maintenant en bien mauvaise posture. Le colosse sauvé avec les autres maintenait d'une seule main le malheureux garçon, lequel, fortement handicapé par son épaule douloureuse, se débattait, râlait, éructait, tandis que son bourreau ricanait en regardant le manège de ses compagnons.

Aidé par la Yell, le second homme, lui, était de toute évidence tout prêt à violer la jeune fille. Et l'amazone, ricanant elle aussi, lui prêtait main-forte pour retenir la malheureuse qui criait et pleurait, tentant désespérément de repousser les assauts de la brute lubrique.

Les cosmonautes, foudroyés une seconde, se précipitaient déjà au secours des pauvres enfants. Wân, lui, en un éclair, avait revu la triste fin et le viol de Nim', et sa fureur était à son comble. Il braquait déjà le pistolaser mais Cynthia se jetait sur lui, criant :

— Non!... Ne tire pas!... Tu risques de les blesser !...

L'apparition de ces gens qui, providentiellement, avaient été leurs sauveurs, perturba immédiatement les desseins de ces misérables. Le colosse lança l'adolescent loin de lui et le garçon alla s'affaler contre un rocher. Il tomba en gémissant, à demi évanoui. Mais le coupable ne conservait plus ce bouclier vivant et Wân, sans hésiter, faisait feu sur lui.

Le javelot de lumière verte troua littéralement la poitrine du barbare. On le vit tournoyer sur lui-même, tenter de faire quelques pas sur ses jambes entamées par le feu invisible, puis aller s'écrouler un peu plus loin.

Les quatre cosmonautes, débarrassés de lui, se ruaient sur les tortionnaires de la jeune fille. La Yell tenta de se mettre en avant, mais on lui fit bien voir que c'était inutile et Wân, à qui Cynthia interdisait vivement de la tuer, au nom d'une certaine féroce rancune envers les amazones, se libérait en lui assenant une superbe paire de gifles.

Mais cette petite vengeance — qui d'ailleurs envoya la Yell rouler sur le sol humide — était bien insuffisante à rétablir la situation. Entre-temps Gus Tobb et Flobert, évitant de faire usage de leurs armes, s'en prenaient au violeur lequel, bavant de rage et de fureur d'avoir été stoppé dans son abominable dessein, se relevait promptement et, avec une vélocité dont on ne l'eût jamais cru capable, enlevait la fille entre ses bras et s'enfuyait avec sa proie.

Spontanément les cosmonautes le poursuivaient mais, une fois encore, ils étaient gênés pour tirer et préféraient essayer de le rejoindre à la course.

Il faisait montre d'une surprenante agilité, jointe à une force peu commune, courant avec son fardeau humain. Cynthia, que cela avait surprise tout d'abord, essayait, tout en s'efforçant de suivre les trois hommes qui poursuivaient le misérable, à reconstituer ce qui s'était passé.

C'était en fait assez simple. Ces malheureux, après avoir subi un abominable supplice et attendu la mort au bout des câbles, avaient subi une violente réaction quand ils avaient été soignés, arrachés à leur triste sort, après la chute finale.

Or Cynthia les avait hautement revigorés par des piqûres vivifiantes, par l'absorption de pilules apportant un potentiel élevé de vitamines.

Il était hors de doute que, pour les trois, la raison n'avait pas résisté à ces bouleversements hors nature. Sentant en eux une vigueur inattendue, retrouvant la vie après avoir cru périr, ils étaient redevenus de simples brutes, au-dessous de l'animal, lequel obéit toujours aux normes de sa race. Mais le docteur Alvarès ne le savait que trop, les humains, eux, dépassent de beaucoup la bête dans le mal.

Rescapés après d'effarantes tortures, les trois avaient dû être saisi d'une sorte d'hystérie collective, d'une incroyable furie de vivre. D'autre part (cela non plus ne devait pas surprendre le médecin qu'était Cynthia), un ressort psychologique jouait en eux. Ils étaient mutilés, grièvement atteints par le mal sinistre émanant du dieu radio-actif. Et ils voyaient, auprès d'eux sans se soucier qu'ils avaient été compagnons d'infortune, ces deux jeunes gens encore indemnes et sains aussi frais qu'il était possible après tant d'horreurs, et de toute façon infiniment différents des épaves qu'ils étaient devenus.

Jalousie ! Ce sentiment abject qui cause tant de maux aux humains de tous les mondes, c'était ce qui s'était ajouté à leur rage. Aussi, tandis qu'un d'entre eux neutralisait le jeune homme, l'autre s'évertuait à forcer la pudeur de sa compagne. Et l'amazone, aussi folle que les deux hommes étaient devenus fous, se prêtait avec une farouche complaisance au jeu infâme,

vraisemblablement prévu pour les deux barbares à tour de rôle.

Ce raisonnement, Cynthia se le faisait pour elle toute seule, sans pour cela se relâcher dans la course. Bien qu'il eût maintenant les cosmonautes et Wân sur les talons, le ravisseur semblait toujours aussi véloce. La tentation était forte de faire feu sur lui mais ils savaient bien que le terrible rayon était susceptible d'atteindre la malheureuse dont ils voyaient les jambes ballantes, et la tête renversée, avec sa belle chevelure blonde qui flottait lamentablement.

Mais, toujours courant, le prédateur se trouva soudain devant une paroi qui lui fermait la route. On arrivait à une sorte de cul-de-sac, une caverne où sol et murs de pierre étaient plus humides que jamais. L'eau ruisselait de toutes parts et il était aisé de comprendre qu'on était au niveau de la mer, laquelle devait battre le littoral au-delà de la paroi rocheuse. Le fugitif se vit perdu. Il atteignait certainement à la démence et Cynthia et ses compagnes pouvaient estimer qu'il devenait extrêmement dangereux, revigoré qu'il était par le traitement. Et il importait de lui arracher sa proie, qu'il tenait maintenant contre lui, faisant face aux cosmonautes.

Leur aspect avait sans doute été pour beaucoup dans le dérèglement mental des suppliciés. Dans leur cauchemar, ils ne pouvaient comprendre ce qu'étaient ces créatures portant ce qui ressemblait à une armure argentée et dont le chef était serti de ce globe transparent. Ils avaient peut-être apprécié les soins qu'on leur avait prodigués mais, par la suite, la sauvagerie avait pris le dessus. Aussi l'assaut final pour délivrer l'adolescente risquait d'être périlleux pour elle.

Tirer était impensable et, dans sa bestialité, cet homme ravagé qui, maintenant, faisait penser à un zombie, avait cependant compris que sa victime lui servait de bouclier.

Cependant, les quatre cosmonautes se rapprochaient. On crut un instant que le fou allait rapidement poser sa victime pour s'élancer sur eux. Il la déposa en effet mais au lieu de se redresser, il prit la jeune fille inerte par les cheveux et son geste fut éloquent.

Il allait lui fracasser le crâne contre un roc.

Il fut stoppé dans son mouvement. Wân avait jeté le pistolaser qui l'encombrait et bondissant comme un jeune fauve il sautait sur le misérable, bloquait à temps le geste fatal.

Wân avait fort à faire tant l'autre, en dépit du sort terrible qui avait été le

sien, gardait une vigueur certaine.

Mais Guss Tobb et Flobert arrivaient. Le sinistre personnage glissa entre leurs mains et, bousculant Cynthia, tenta de fuir à travers les galeries qui s'entrecroisaient alentour. Il n'alla pas loin. Exaspéré par le comportement de cet être qu'ils avaient arraché à des tortures sans précédent, Gus Tobb brandissait le pistolaser et Flobert faisait de même.

Le pseudo-zombie chancela et s'abattit comme une masse.

Seulement, les longs javelots de feu vert, s'ils avaient littéralement transpercé le fuyard, continuaient leur trajectoire et allaient frapper la paroi rocheuse, particulièrement humide en cet endroit.

Ils virent le rocher se fendiller et un formidable jet d'eau jaillit, une source giclant horizontalement qui avait la puissance d'un geyser et qui renversa Wân au passage, alors qu'il s'efforçait de relever l'adolescente.

Cynthia, qui allait vers elle pour l'examiner et la ranimer, recula devant cette fontaine inouïe.

En un instant, la caverne fut inondée, la paroi se lézardant davantage et l'eau commençant à pénétrer à grands flots.

Il était aisé de réaliser ce qui se passait. Les lasers avaient entamé le mur rocheux, sans doute assez médiocrement épais à cet endroit et c'était l'eau de l'océan, du Marais-qui-n'a-pas-de-bord, qui s'engouffrait par cette brèche inattendue et dont la formidable pression agrandissait sans cesse l'ouverture.

Une fois de plus, les aventuriers se trouvaient confrontés à une situation redoutable.

CHAPITRE XX

S'en sortir. Il fallait s'en sortir à tout prix. Loin d'être accablés par ce nouveau coup du sort, les cosmonautes parvenaient à ce point où l'être humain, débordé d'adversité, se révolte et trouve, dans cette révolte même, le tonus nécessaire à une salutaire réaction.

Il importait de ne pas perdre la tête et d'agir au plus vite. Et comme le disait Gus Tobb : « Après tout, une expérience déjà longue m'a démontré que, le plus souvent, ce qui nous apparaît comme catastrophique est un mal pour un bien. »

Cynthia avait souri. Flobert pincé les lèvres en une moue des plus sceptiques. Quant à Wân, il ne possédait pas encore suffisamment le langage interplanétaire pour en saisir toutes les subtilités et il était vraisemblable que, de toute façon, un tel raisonnement l'eût dépassé.

L'eau arrivait à flots. On devait donc se trouver à peu près au niveau de la mer, sinon en dessous. Ce qui laissait entendre qu'en moins d'une heure ou deux, l'ensemble de ce monde cavernicole serait totalement englouti. L'eau gagnerait jusqu'au puits et, par-dessus l'éboulis qui bloquait le fond, parviendrait sans nul doute à remplir le conduit, peut-être très près du temple et de la cité des Gloow.

Ils envisagèrent rapidement, après avoir observé le phénomène, d'agrandir la brèche de façon à créer un passage suffisant pour un humain. Protégés qu'ils étaient par leurs combinaisons-scaphandres, ils se mueraient alors en véritables scaphandriers et tenteraient de se glisser au sein du Marais, dès que la poussée des eaux aurait diminué d'intensité.

Or cela ne pourrait se produire qu'à partir du moment où les flots auraient envahi le souterrain au point de faire correspondre les deux niveaux.

Et puis, une question se posait : qu'allait-on faire des rescapés ?

— Nous avons le temps, dit Cynthia après une brève discussion où ils envisagèrent les divers moyens d'échapper à la noyade. Une heure, deux... ou plus, puisque les eaux vont se répandre en profondeur...

— Tout sera englouti, dit philosophiquement Gus Tobb. Dommage!... L'idole, elle aussi, va disparaître.

— Une belle saloperie de moins ! grogna Flobert.

Ils regagnèrent donc le point où ils avaient laissé

les adolescents, la Yell, et le cadavre du colosse. Us redescendaient à peu près la hauteur d'un étage, dans les galeries qui étaient de ce côté le plus souvent en plan incliné. Ce qui faisait qu'au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du fond, ils étaient littéralement bousculés par de véritables torrents qui fondaient sur eux et quand ils parvinrent au niveau de l'idole, l'eau commençait déjà à s'étendre et on pataugeait jusqu'à mi-cuisse.

Ils aperçurent, sur un roc, le jeune compagnon de la fille qu'ils avaient sauvée et qu'ils ramenaient, encore traumatisée par le rapt. Le prédateur avait péri et il en était de même pour la brute qui avait malmené le malheureux adolescent lequel, ayant déjà l'épaule meurtrie, n'avait pu se défendre.

Présentement, effaré par l'arrivée des flots, il s'était réfugié sur un roc élevé, un roc malheureusement irradiant.

On s'empressa d'aller le chercher là et on le réunit à la jeune fille. Tous deux, en dépit de leur désarroi, parurent enchantés de se retrouver et elle vint, selon son habitude, se blottir contre lui. On le vit grimacer car dans le mouvement, l'épaule démise devait le faire de nouveau souffrir.

Cynthia lui fit une nouvelle piqûre. Pendant ce temps, les deux hommes et Wân cherchaient la Yell. Bien que le dernier des Hogz n'eût envers sa race qu'une sympathie limitée, l'humanité la plus élémentaire exigeait qu'elle aussi soit sauvée, dans la mesure du possible.

Ils trouvèrent son corps un peu plus loin, flottant déjà dans ces ondes qui ne cessaient de monter.

La question était réglée. Restait à présent à utiliser les circonstances.

L'ébranlement provoqué par le tir du laser, la brèche ainsi ouverte, la

formidable puissance de l'eau qui forçait le mur entamé, tout cela avait dû engendrer d'autres fissures car le niveau montait à vue d'œil. Au fond du souterrain, la situation allait devenir intenable. Certes, les quatre cosmonautes étaient protégés par leurs tenues mais il n'en était pas de même pour les deux jeunes gens, parfaitement nus et vulnérables.

Ils se hâtèrent donc, emmenant leurs deux protégés, de regagner ce qu'il était convenu d'appeler l'étage, correspondant au point où les Gloow suspendaient leurs victimes. Ils avaient peine à progresser contre la force du torrent qui dévalait les galeries mais, s'aidant mutuellement, soutenant les deux pauvres enfants terrorisés et meurtris, ils réussirent à quitter le fond du souterrain, à grimper tant bien que mal dans les couloirs que l'eau transformait en véritables conduits.

Gus Tobb avait jeté un dernier coup d'œil à l'idole mutilée. Il avait pu constater qu'il s'en fallait maintenant de très peu qu'elle ne soit totalement engloutie. Et tout le gisement du mystérieux minéral le serait avec la hideuse figure du dieu barbare.

Après des efforts épuisants, ils se retrouvèrent face à la brèche initiale et eurent la satisfaction de constater qu'elle était déjà au-dessous du niveau des eaux. En effet, la caverne étant relativement petite, l'inondation y était totale et, aux orifices des galeries, de véritables tourbillons se formaient. L'envahissement allait plus vite que l'évacuation par le bas, si bien que le niveau montait encore en dépit de la déperdition par les galeries.

Cynthia ne put s'interdire de remarquer, avec un effroi rétroactif :

— Un instant de plus et il nous eût été impossible de remonter...

Elle montrait les petits maelstroms qui se manifestaient aux orifices des galeries. Effectivement, en raison des véritables torrents qui devaient se former dans les conduits, augmentant d'intensité et de volume de minute en minute, il était aisé de supposer que la remontée y eût été désormais illusoire et que les aventuriers bloqués dans les cavernes les plus profondes aient été bien embarrassés pour s'en extirper.

Ils avaient perdu de vue l'idole, située plus en bas et qui devait être maintenant submergée. Quelques roches irradiantes jetaient des feux que l'eau enveloppait et cela créait alors une bien étrange luminosité.

Cynthia et ses compagnons pouvaient constater que, outre la brèche pratiquée par le tir de laser, de multiples fissures s'étaient formées. Et l'eau

jaillissait de toutes parts, ce qui expliquait la rapidité de l'inondation. Il était hors de doute que toute la zone recelant le minerai radioactif allait bientôt être engloutie. Les eaux ruisselaient, d'étage en étage, ainsi que le fit remarquer Gus Tobb, et le puits, lui aussi, se remplirait par la même occasion.

Mais il fallait être opportuniste et utiliser ce passage qui donnait directement sur la mer. Gus s'en chargea, voulant reconnaître le terrain.

Ses compagnons le virent s'enfoncer sous les eaux et, suivant le trajet de sa lampe individuelle qui apparaissait en transparence, surent qu'il parvenait à hauteur de la brèche. Sans doute la trouva-t-il trop étroite encore car sans plus tarder, le pilote de l'Albatros fit jouer son pistolaser.

Il y eut un bouillonnement et la paroi s'effrita un peu plus encore.

Les observateurs virent disparaître l'éclat de la lampe.

A partir de ce moment, on sut qu'il avait pu s'engouffrer dans l'ouverture et qu'il devait se trouver maintenant au fond même du grand marais. Et l'attente commença, qui leur parut interminable.

L'eau montait toujours et ils s'étaient réfugiés sur les rochers de la caverne, évitant bien entendu ceux qui présentaient des traces d'irradiation. Si Cynthia, Wân et Flobert demeuraient calmes, les deux adolescents paraissaient proprement terrorisés.

Certes, ils vivaient, après avoir frôlé de près une mort abominable, mais ils devaient se demander ce qui succéderait à cette avalanche d'événements fantastiques.

Et puis la lampe reparut, petite étoile falote dans les ondes envahissantes. Toujours protégé par son scaphandre, Gus Tobb émergea, leur fit un signe amical et, par talkie-walkie, leur expliqua qu'en effet, on aboutissait sur un petit plateau sous-marin à quelques mètres seulement de la surface. Ce qui revenait à dire que l'ensemble cavernicole serait inéluctablement envahi par les flots, au nom du principe des vases communicants.

Mais ce qui importait, c'était qu'on pouvait passer, escalader par un mouvement de terrain recouvert d'algues la base du littoral et déboucher sur une plage, exactement face à la cité des Gloow, soit par le seul côté des remparts qui fut ouvert.

Pour les cosmonautes, dans leurs combinaisons hermétiques, il n'y avait

aucun problème. Pour les adolescents, fragiles dans leur nudité c'était autre chose, d'autant que le jeune homme souffrait de son épaule blessée.

Wân les interrogea. Tous deux semblaient toujours effarés d'entendre cette créature bizarre qui leur parlait à peu près dans leur langage, mais dont la voix déformée par le micro offrait d'étranges résonances.

Ils se déclarèrent cependant prêts à suivre leurs sauveurs et si le garçon était handicapé, la fille assurait qu'elle savait parfaitement nager et pouvait retenir son souffle jusqu'à l'émersion qu'on lui promettait rapide.

Cynthia et Wân sortirent donc en avant, encadrant la jeune fille qui avait longuement aspiré de l'air. Ils passèrent, ainsi que Gus Tobb leur avait dit, et entraînant la petite, ils tentèrent de remonter en utilisant les aspérités du roc qui était le dessous de la plage.

Mais la fille leur échappait et s'élançait seule, incroyablement gracieuse, petite sirène nue d'une extrême aisance qui paraissait voler vers la surface, vers l'air libre, vers le soleil, vers la vie retrouvée.

Gus Tobb et Flobert, eux, passèrent en aidant le garçon, assez mal à l'aise il faut le dire. Ils franchirent la brèche aussi rapidement que possible, remontèrent avec lui au long des roches. Il était temps, quand ils émergèrent auprès de leurs compagnons déjà arrivés, le pauvre adolescent suffoquait et on se penchait sur lui, quand la fille jeta un cri d'épouvante et tendit le doigt vers le rivage où des silhouettes apparaissaient.

Des Gloow et plusieurs wleux qui fonçaient vers les évadés du gouffre irradiant.

On n'avait pas le choix. Les pistolasers entrèrent en action. On tira de préférence sur les animaux, dans le souci d'éviter de tuer des hommes, encore que les Gloow ne soient guère estimables, avec leurs mœurs barbares.

Le résultat fut aussi rapide que probant. Voyant leurs farouches gardiens mordre la poussière, transpercés par le terrible rayon vert, les brutes se dispersèrent rapidement et les cosmonautes surent qu'ils avaient le champ libre.

Et tandis que Cynthia prodiguait des soins au garçon encore mal remis de sa plongée, Gus Tobb envoyait un S.O.S. à l'astronef par son poste radio personnel.

Quelques heures après le retour à bord, qui devait s'effectuer sans incident, après qu'on eût fait fête aux téméraires qui revenaient de si loin, il se passa une chose qui devait inéluctablement arriver.

Cynthia, dans sa cabine, reçut Wân seule à seul.

Et le dernier des Hogz, bouleversé de joie, put goûter des baisers, des caresses, dont ni les filles Hogz, ni les amazones, n'avaient la moindre idée.

L'*Albatros*, qui avait attendu les aventuriers en demeurant sur orbite, s'éloignait bientôt à une vitesse folle des parages de la planète Cynthia et de ses trois satellites.

CHAPITRE XXI

Wân regarde le ciel.

C'est la nuit sur la planète Cynthia et le dernier des Hogz contemple le champ des étoiles avec, en premier plan, deux des lunes pourpres, dont celle qui a occasionné le cataclysme mais qui, à présent, a repris sagement sa course éternelle selon une orbite sans histoire. Quant à la troisième, les caprices de la mécanique céleste la réduisent, du moins visuellement pour Wân, à un croissant qui évoque une lame courbe rougie au feu.

Wân rêve...

Il rêve à des yeux de diamant noir qui l'ont fasciné. Il ne pourra jamais oublier l'étreinte folle, éperdue, qui l'a jeté dans les bras de Cynthia. La Terrienne et lui se sont aimés farouchement, jusqu'à épuisement de leurs forces, sinon de leurs désirs.

Ils se sont aimés avec la frénésie désespérée de ceux qui savent que leurs amours seront sans lendemain, qu'ils ne se reverront jamais plus. Et c'est le cas.

Wân sait donc qu'il est séparé d'elle à jamais. En effet, la mission de *Y Albatros* consistant avant tout à repérer les planètes terramorphes encore ignorées en vue de prospections et de colonisations futures, on se devait de repartir sans tarder, après avoir inscrit un monde nouveau au grand catalogue cosmique, la planète Cynthia, tributaire de Bêta-Verseau.

Les sentiments réciproques de Cynthia et de Wân n'étaient plus un secret à bord et selon son habitude, le malicieux Hub Génil avait taquiné le docteur Alvarès. Qui avait répondu :

— Je me suis donné le droit de n'être que Cynthia, pendant un peu de temps... Maintenant, vous avez raison, Hub, je redeviens le docteur Alvarès !

D'un ton qui indiquait que la jeune femme excluait toute tentative et déclarait vis-à-vis de tous qu'elle entendait conserver désormais sa réserve.

Toutefois, le professeur Weber, le capitaine Dodge, et le brave Gus Tobb ont suggéré qu'on emmenât Wân. Mais on a dû s'incliner devant l'impossible : originaire d'un monde encore près de la barbarie, il lui eût été sans doute difficile de s'adapter à la vie des civilisés cosmiques. Cynthia, refrénant ses soupirs, avait estimé qu'en effet un être ainsi transplanté serait offert à la curiosité scientifique tel un animal extraordinaire, comme ces quelques oiseaux, oww, waroww et autres qu'on avait capturés, ainsi que des poissons du Marais-qui-n'a-pas-de-bord, pour des fins au service de la sagesse. Il avait fallu renoncer à embarquer un paâz mais on s'était rabattu sur un wleux, désormais enfermé solidement dans une cage.

L'Albatros a donc repris son vol cosmique. La séparation a été pénible mais chacun de son côté,

Cynthia et Wân ont su donner l'apparence d'une très digne fermeté.

D'ailleurs, Wân a une consolation. Il n'est pas resté seul sur la planète. Yga, le garçon, et Vool, la fille, les deux adolescents qu'il a contribué à arracher à l'idole infernale, sont demeurés avec lui, incapables eux aussi de partir vers d'autres univers. On les a scrupuleusement soignés, testés au compteur Geiger, passés au scanner, à la résonance magnétique. Mais — et c'est providentiel — ils n'ont pas été exposés assez longtemps aux mortelles radiations pour en conserver les effets nocifs. Si bien qu'ils sont indemnes et qu'ils ont déclaré ne plus vouloir quitter leur ami Wân.

L'air est très doux. Le calme est revenu et, dans ces plaines, sur ces monts, à travers ces forêts où la dévastation a sévi, la vie reprend. Les animaux exhale leurs cris, des plantes crèvent le sol de leurs javelots verdoyants, des vols d'oiseaux passent entre les nuages...

Dans la douceur nocturne, Yga et Vool sont couchés dans l'herbe, non loin du point où se tient Wân. Il les a laissés, escaladant un petit monticule couvert de buissons fleuris. Il sait à quoi s'occupe le jeune couple et il entend parfois monter vers lui des soupirs satisfaits, des halètements de bonheur. Un peu de mélancolie passe. Cynthia...

Mais, plus tard, lui aussi trouvera une compagne. Elle n'aura certes pas les fascinants yeux noirs de Cynthia. Ce sera une fille de sa race, sinon une Hogz puisque le clan a été anéanti. Mais Wân pourra vivre avec la tribu de ses jeunes amis, sans préjudice, plus tard, autour de sa famille future, de fonder

un nouveau clan, de son sang celui-là.

Il a tenu son serment, du moins en ce qui concernait le plus périlleux. Le dieu radio-actif est englouti. Les cosmonautes, avant leur départ, ont récupéré le cosmoscooter, exploré la presqu'île des Gloow, cette fois en force et les barbares se sont enfuis, leur laissant le champ libre. Ils ont pu constater, ce qui était prévu, que le temple est effondré, que le puits est plein d'eau au niveau du marais, que les souterrains sont entièrement inondés et conservent à jamais sous les eaux les débris de l'idole que Wân a morcelée.

Il n'en songe pas moins, dans l'avenir, à combattre de nouveau les Kmaz, les Yells, tous ces peuples stupides et cruels, et à en finir avec les cultes abjects qu'ils entretiennent autour de grotesques totems.

Un rôle heureux lui parvient, celui de Yga qui satisfait Vool.

Il songe. Il pense. Il se pose des questions, surtout après de sérieuses conversations avec le professeur Weber et quelques autres de l'astronef.

Il a été frappé d'apprendre que, dans les mondes évolués, l'idolâtrie est bannie depuis longtemps et, bien qu'ignorant tout de leur Créateur (dont la logique la plus élémentaire ne permet pas d'infirmer l'existence), les humanoïdes imaginent avec bonheur une entité infinie, à la fois très éloignée et très proche d'eux.

Parce que Wân, païen entre tous les païens, a dû convenir que cette hypothèse corroborait l'enseignement de Hya-Tô, le magicien qui a péri dans les cavernes cristallines, effondrées définitivement.

Il ressent les échos de la fureur sensuelle qui unit les deux adolescents. Toute sa chair en frémit et il se demande dans quelle mesure l'Esprit supérieur participe à ces débordements humains.

Il sonde du regard la voûte constellée. Il ne cherche plus l'Albatros qui est parti pour toujours. Non ! Il voudrait savoir, comprendre ce qui domine ces flambeaux dont il a appris que c'étaient autant de soleils entraînant avec eux des mondes habitables tels que le sien.

Quelqu'un, peut-être...

FIN